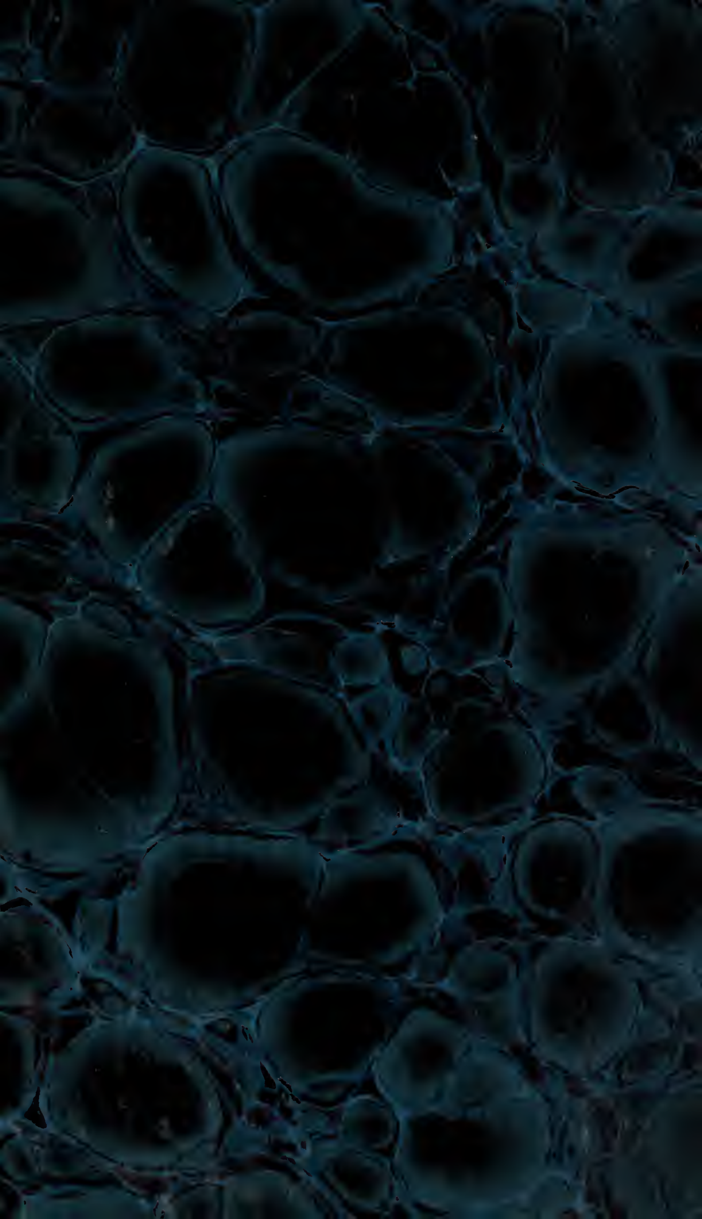
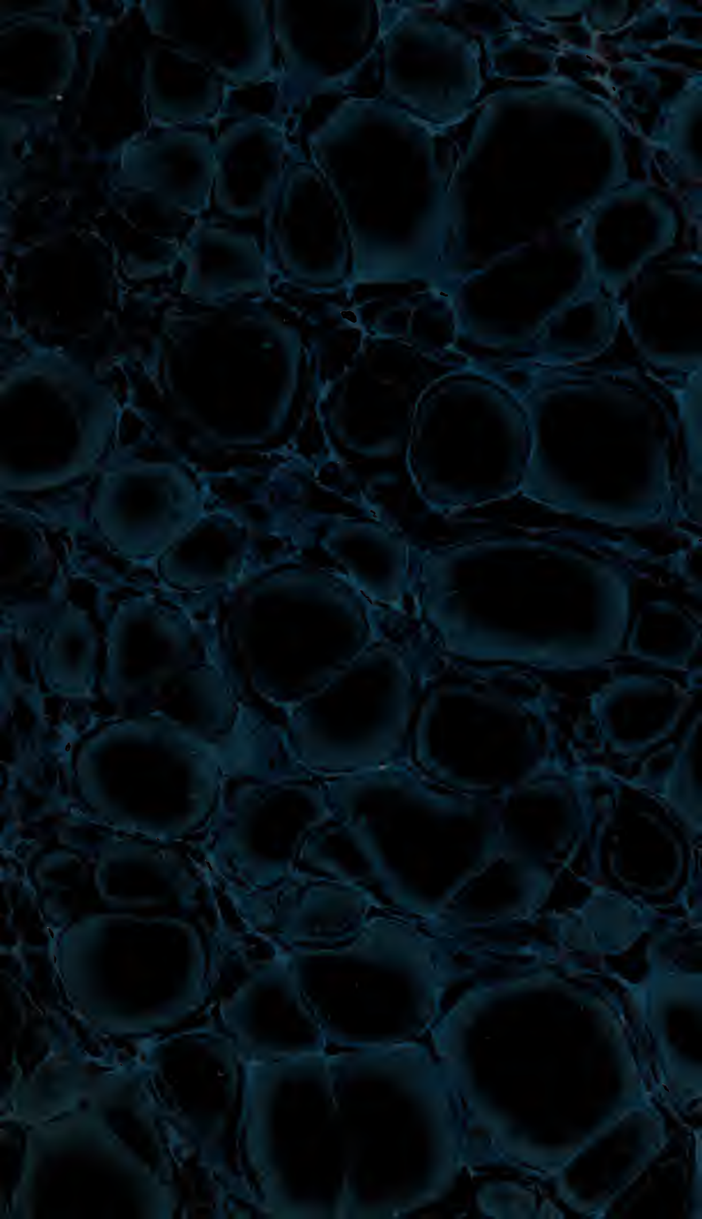







JULES LEMAÎTRE
962

Chez Michel Levy
édition 1856

LE TUEUR

DE TIGRES

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, quai des Grands-Augustins.

LE TUEUR
DE TIGRES

PAR

PAUL FÉVAL



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1856


LIBRARY
JUL 9 1964
UNIVERSITY OF TORONTO
911783

I

DERNIER DÉJEUNER

Le soleil devait briller quelque part au-dessus de cette calotte de brume et de fumée qui coiffe Londres éternellement. On ne le voyait point, mais on le devinait presque. Aux rives de la Tamise, c'est beaucoup. Les badauds s'accostaient en disant : Une joyeuse matinée !

Tout est joyeux ainsi dans la joyeuse Angleterre.

Des maisons rougeâtres s'alignaient autour du square. Le square avait une petite fontaine, une loge couverte en chaume, de beaux arbres aux troncs humides et une pelouse qui semblait un tapis de velours vert. Le gazon et les groseilliers triomphent chez nos joyeux voisins. Une chèvre blanche amusait quatre ou cinq jolies fillettes, derrière la grille, sous les yeux d'une gouvernante maigre.

Autrefois, un écrivain soigneux pouvait laver encore, à propos de Londres et de ses maisons, d'assez vilaines aquarelles; mais depuis « la Grande Exhibition, » cette ressource est morte. Tout le monde connaît la maison anglaise trapue et carrée, le pont, le perron, les fossés, la cuisine souterraine et les mystérieuses écuries. Il n'y a plus rien à faire.

Parmi les maisons du square, il y en avait une qui portait l'écriteau de location suspendu aux hampes de sa grille. Cette maison-là semblait s'être éveillée avant les autres; un homme, d'un certain âge et de méchante mine, fumait sa pipe devant la porte. Il levait les yeux de temps en temps d'un air narquois vers les fenêtres ouvertes du premier étage.

—Du champagne! grommelait-il; — pas le sou! si l'on avait seulement la chance de trouver un locataire aujourd'hui, pour les mettre coucher dehors!

Au premier étage, c'était une chambre assez vaste, mais pauvrement meublée. Le tapis déteint montrait la corde; le lit sans rideaux s'encombrait d'objets de toilette pour les deux sexes et remplaçait l'armoire absente qui laissait un vide entre les deux fenêtres. Le chapeau de femme qui était sur la couverture, demi-caché par le revers du mac-intosch, avait dû être très-élégant au commencement de la saison; le

mantelet avait des dentelles passables, et les pièces du costume masculin, jetées pêle-mêle depuis l'oreiller jusqu'au pied du lit, ne manquaient pas d'un certain cachet. — Il y a des tailleurs qui disent cachet, d'autres tailleurs se servent du mot style.

Non loin de ce lit sans rideaux, on voyait un secrétaire mignon en bois de rose : c'était comme le dernier reflet d'une prospérité envolée.

—Pas le sou! disait Tom Borne sur le pas de la porte.

Du champagne pourtant! Le jeune M. Christian et la jolie miss Jane déjeunaient au champagne, en tête-à-tête, sur un guéridon où régnait le plus aimable désordre.

A Paris, quand une boutique du boulevard n'est pas louée, un Arabe de haute taille s'y installe aussitôt pour vendre des pralines et du nougat rouge. A Londres, il arrive souvent que la fantaisie des voyages saisit du soir au lendemain une famille tout entière : cela fait des maisons vacantes. M. Christian et miss Jane sont les hôtes transitoires de ces maisons au même titre que l'Arabe de grande taille pour nos boutiques du boulevard. Ils viennent, ils s'en vont, riches ou pauvres suivant le sort, toujours jeunes, toujours amoureux et luttant de leur mieux

contre cette tristesse endémique qui pèse sur la ville des brouillards.

Elle était belle, notre Jane; c'était une de ces fières filles des comtés du centre, aux cheveux noirs et aux yeux bleus, à la bouche entr'ouverte par l'éternel sourire. Elle avait dix-huit ans. Christian, son séducteur, car il est bon de poser les choses d'un mot, pouvait passer par tous pays pour un charmant cavalier. Ce Tom Borne, qui leur souhaitait pour oreiller le pavé mouillé de Londres, ne pouvait être qu'un dur coquin.

Jane souriait, montrant les perles de sa bouche; Christian la regardait d'un air pensif :

—A ta santé, Christian! dit Jane.

Le jeune homme tendit son verre.

—Sur les trois mille guinées de feu mon oncle, prononça-t-il lentement, il me reste deux livres ce matin.

Jane choqua son verre contre celui de Christian et y trempa ses lèvres en murmurant :

—Je ne t'ai jamais tant aimé qu'aujourd'hui!

Les épaules de Christian eurent à se soulever une imperceptible tendance.

—Moi aussi, je t'aime, répliqua-t-il du bout des lèvres.

Puis il ajouta en regardant le ciel gris à travers la transparence rosée de son champagne :

—Dis donc ! nous les avons mangées encore assez lestement les trois mille guinées de mon oncle !

—Quel voyage adorable ! s'écria Jane ; l'Italie, l'Allemagne, la France !...

Christian poussa un gros soupir et répéta :

—Hélas, oui ! La France, l'Allemagne, l'Italie !... mais nous sommes à Londres !

Jane semblait décidée à garder sa gaillarde humeur.

—Bah ! fit-elle, Londres est laid : tu m'y sembles plus beau.

—Mon Dieu, ma Jane chérie, dit Christian dont l'accent devint sérieux, toi aussi tu me sembles chaque jour plus belle... mais il ne me reste que deux livres sterling.

—Est-ce qu'on songe à cela ?

—Il le faut bien !

—Fi ! Christian ! s'écria Jane, dont les jolis sourcils se froncèrent tout à coup, vous êtes un homme d'argent.

Christian frappa sur son gousset vide et darda au plafond un regard mélancolique.

—Homme d'argent *in partibus*, alors ! soupira-t-il.

Jane repoussa son siége.

—Je m'entends, Monsieur, dit-elle; hier, sur le bateau de Richmund, quand on vous a dit que cette petite demoiselle fade et blonde avait dix mille livres de revenus...

—Deux cent cinquante mille francs, argent de France! prononça Christian en aparté avec une sorte de respect.

—Vos yeux se sont allumés, Monsieur, continua Jane; le rouge vous a monté au front...

—Quelle folie!

—Et depuis lors, vous êtes tout rêveur.

—C'est vous qui rêvez, Jane!

—Non, Monsieur, non, s'écria la jeune fille, dont la paupière laissa glisser une larme; allez, je vois bien que vous ne m'aimez plus!

—Je t'en prie, Jane, dit Christian de ce ton que l'on prend pour apaiser les enfants boudeurs, ne gâte pas notre dernier bon déjeuner... mange en paix ce pâté de poisson...

—Je n'ai plus faim.

—Bois ce champagne qui n'est pas payé...

—Je n'ai plus soif! repartit Jane qui tourna le dos.

—Au diable! s'écria le pauvre séducteur; nous

ne nous sommes pas disputés une seule fois en mangeant les trois mille guinées de feu mon oncle!

Jane se leva et le regarda de haut en bas.

—Est-ce un reproche? demanda-t-elle fièrement; vous parlez bien souvent des guinées de feu votre oncle. N'avais-je pas un oncle, moi aussi? et mon oncle n'était-il pas plus riche que le vôtre? ne m'aimait-il pas comme sa fille? ne me rendait-il pas bien heureuse? Si vous ne vous étiez pas avisé de m'enlever, Monsieur....

Christian fit un geste de découragement.

—Tenez, Jane, dit-il à la jeune fille qui s'accoudait maintenant à l'appui de la croisée; il y a un moyen : si vous voulez, nous allons nous brûler la cervelle au dessert?

D'un bond la charmante créature fut à ses côtés; ses yeux brillaient; le sourire renaissait autour de ses lèvres.

—Mon Christian, prononça-t-elle avec tendresse, parles-tu sérieusement?

—Non, répondit le séducteur sans hésiter.

—Tu vois bien, tu vois bien! s'écria la jeune fille indignée; tu vois bien que tu ne m'aimes plus!

Le front de Christian s'appuyait contre sa main. Il pensait : Ces choses-là, je les fais tout seul.

Il s'empara des deux mains de Jane et l'attira sur ses genoux.

—Je t'aime plus que jamais, dit-il. Tu es la plus belle et la meilleure... quand tu ne parles pas de ton oncle, ou des petites miss du bateau de Richmund. Je t'aime de tout mon cœur, mais je suis très-inquiet ; nous sommes au bout de notre roman, ma pauvre Jane. J'ai bien pensé quelquefois à ton oncle Saunders, le fermier...

—C'est beaucoup de bonté que vous avez eu ! interrompit Jane d'un air piqué.

—Mais, poursuivit Christian, si tu retournais à la ferme, il te briserait les côtes à coups de gourdin. Chaque pays a ses mœurs. Dans nos campagnes d'Angleterre, c'est comme cela qu'on fait de la morale aux jeunes filles.

—Quand même mon oncle me recevrait à bras ouverts... commença la jeune fille.

—A bras raccourcis plutôt ! pensa Christian.

—Ecoute, Jane, reprit-il tout haut ; demain, nous serons sans asile et sans pain. Mes créanciers impitoyables...

Jane lui jeta ses deux bras autour du cou et se mit à baiser ses cheveux.

—Mon Christian ! soupira-t-elle redevenue tout à

coup langoureuse ; dis-moi encore que tu m'aimes !

Le séducteur secoua la tête et prononça dramatiquement :

—A Londres, pauvre enfant, sais-tu ce que c'est que la misère !

Jane frappa du pied, puis elle éclata de rire.

—Tu me fais pitié, dit-elle.

—C'est pour toi que j'ai peur... voulut continuer Christian.

—Tais-toi, interrompit Jane avec un suprême dédain ; tu ne veux ni vivre ni mourir, tu ne sais que trembler. Est-ce de l'argent qu'il te faut ?

—De l'argent ! répéta Christian étonné; as-tu de l'argent ?

—Le frère de mon oncle Saunders est riche comme Crésus. Il demeure dans Pall-Mall, à deux pas d'ici. Autrefois il m'aimait plus que la prunelle de ses yeux... Veux-tu que j'aille le voir ?

Christian ne répondit pas tout de suite ; sa tristesse augmentait ; il songeait à part lui :

—Ce sera une ressource pour elle.

—Le veux-tu ? répéta Jane avec impatience.

—Eh bien, répliqua le séducteur en baissant la tête, c'est peut-être une bonne idée, cela. Va voir ton parent de Pall-Mall.

Jane mettait déjà son châle et son chapeau.

—Les hommes se noient dans un verre d'eau ! disait-elle gaiement ; pas d'argent ! ne voilà-t-il pas une belle affaire !

—Que vas-tu lui conter, à ton parent? demanda Christian.

—Je n'en sais rien, répliqua Jane dont la toilette était achevée ; ce que je sais, c'est que nous allons être riches encore pour quinze jours au moins, peut-être pour trois semaines... M'aimera-t-on ? ajouta-t-elle en inclinant son front pour réclamer le baiser d'adieu.

—Oui, répondit Christian qui la pressa involontairement contre son cœur : on t'aimera !

Jane ne prit point garde à l'émotion qui tremblait sous ses paroles ; elle sortit en riant et cria du dehors :

—Bon courage ! à bientôt !

Christian se mit à la fenêtre ; il vit Jane, légère et gracieuse, franchir le perron en deux sauts et saluer Tom Borne d'un gai signe de tête. Tom Borne ôta sa pipe de sa bouche et fit mine de soulever sa casquette. Christian l'entendit qui disait :

—Si elle s'en va, c'est qu'il n'y a plus rien !

Il eut froid dans les veines.

—Pauvre fille ! murmura-t-il en se dirigeant vers le petit secrétaire en bois de rose ; qui sait ? peut-être tombera-t-elle jusque-là !

Il ouvrit le secrétaire et y prit une paire de pistolets.

—A bientôt ! pensa-t-il tout haut, comme si la dernière parole de Jane eût résonné encore à son oreille ; dévouée, noble de cœur, aimante... une vie que j'ai brisée !

Il déposa les deux pistolets sur la table et retourna vers le secrétaire où il prit encore un encrier, du papier et une plume. Il rangea le tout auprès des pistolets et se rassit.

—Je vais copier comme un autre, dit-il en souriant amèrement, cette stupide formule : « Quand vous lirez ces lignes, j'aurai cessé d'exister... »

Il trempa la plume dans l'écritoire et disposa le cahier de papier à lettre. Mais au lieu d'écrire, il prit tour à tour chacun des pistolets, en fit jouer les batteries et en examina les capsules. Puis encore, il repoussa le tout d'un geste plein de fatigue et se croisa les bras sur la poitrine.

—Assurément, dit-il, derrière sa pétulance fantasque et folle, il y a plus d'honneur et plus de cœur que chez une demi-douzaine de Lucrèces ! candeur d'enfant, intelligence de premier ordre...

—J'ai le temps ! s'interrompit-il en tournant vers les pistolets armés un regard de mauvaise humeur.

Son verre était à demi plein ; il le but. Deux fois de suite, il l'emplit et le vida ; une troisième fois il voulut se verser à boire, la bouteille ne contenait plus rien.

—C'est fini ! s'écria-t-il sans faire allusion au flacon de champagne ; tout est dit. Ah ! ah ! messieurs les étourneaux, allez donc enlever des jeunes filles !

Il trempa encore sa plume dans l'encre, et au moment d'écrire il la déposa de nouveau en répétant :

—Que diable, j'ai le temps !

—Comme elle était délicieusement jolie cette Jane ! reprit-il en se renversant sur le dossier de son fauteuil ; si c'était à recommencer, serais-je plus sage ? C'est grande pitié qu'on ne puisse pas vivre d'amour !

Machinalement ses mains jouaient avec les pistolets. Il se leva tout à coup et se mit à parcourir la chambre à grands pas.

—La petite miss du bateau de Richmund ! prononça-t-il avec agitation, la fille du commodore Davidson... le millionnaire !... celui qui l'épousera sera un homme heureux, voilà tout !

Sans savoir, il prit la bouteille vide pour se verser une rasade et répéta, incapable de saisir le côté comique de la situation :

—C'est fini ! bien fini ! En somme, j'aime mieux ces nuages gris de Londres pour la dernière heure que l'azur profond du beau ciel d'Italie ou que le gai soleil de France. Ma fois, j'ai vécu ! Et sans reproche, cette Jane m'a coûté les yeux de la tête. Miss Amy Davidson est tout aussi jolie qu'elle au fond... et même... mais le moyen de la retrouver ! Et puis, le père...

—Bah ! s'interrompit-il en marchant résolument vers la table ; quand on a vidé la coupe jusqu'à la dernière goutte...

Mais au lieu de saisir les pistolets, comme l'accent de ses dernières paroles semblait le promettre, il s'acharna dans sa distraction contre la bouteille vide et tenta encore une fois de se verser à boire.

Un gros rire se fit entendre du côté de la porte et une voix railleuse murmura :

—C'est fini !

Christian tressaillit et se retourna. Tom Borne était debout sur le seuil.

—Que fais-tu là, toi ? s'écria le jeune homme en colère ; tu m'épiais !...

Tom Borne haussa les épaules.

—Peuh! fit-il dédaigneusement, vous épier, vous! Si vous étiez riche, à la bonne heure!

Tom Borne portait un costume hybride qui tenait du laquais et du marin. Il avait à plein nez l'accent de Jersey. Les Jersiens sont les Bas-Normands de l'Angleterre. Tom Borne était large de carrure, bas sur jambes, et portait sous sa casquette des cheveux rouges, plats. Sa casquette et sa pipe faisaient réellement partie de son individu.

C'était Tom Borne qui avait loué à Christian et à Jane la maison d'abord tout entière, et, en ce temps-là, Tom Borne était un homme poli. Au bout de quinze jours, Jane, voulant faire des économies, avait réduit sa location au premier étage et fait rétablir l'écriteau. Durant la quinzaine suivante, on avait vendu des meubles. Au bout du mois, Christian et Jane, restreignant leurs frontières, durent se contenter de la petite chambre où nous avons vu leur dernier déjeuner.

La politesse de Tom Borne s'était amoindrie dans les mêmes proportions que le logement de nos amoureux.

Maintenant que Christian et Jane étaient dans cette maison à louer comme l'oiseau sur la branche,

Tom Borne n'espérait plus rien d'eux et les prisait plus bas que la poussière de ses guêtres.

—Que veux-tu? lui demanda Christian avec menace.

—Je veux vous dire, répondit Tom sans s'émouvoir, que je suis en train de louer la maison, y compris votre chambre, à quelqu'un de comme il faut. Un vrai gentleman, celui-là! Il demande à voir votre appartement.

—C'est intolérable! gronda Christian.

Tom se mit à rire.

—Demain, dit-il, si vous couchez dans la rue, vous n'éprouverez pas de ces inconvénients-là.

—Drôle! s'écria Christian.

—Après? fit Tom Borne, qui carra ses vastes épaules.

Christian se ravisa.

—Fais entrer, dit-il, et qu'on se dépêche!

Tom Borne souleva sa casquette au moins de deux doigts, ce qui était un événement.

—Si milord et milady veulent prendre la peine d'entrer... dit-il en s'effaçant.

Christian s'était tourné du côté de la muraille pour cacher sa figure; il se disait en prenant la plume, cette fois pour tout de bon :

—Écrivons notre billet de faire part. Pauvre Jane! elle va bien pleurer!

Un gentleman de cinq pieds huit pouces, portant un binocle d'or à cheval sur un long nez busqué, passa le seuil. Ce gentleman avait le chapeau sur la tête comme tout Anglais bien élevé; ses favoris, d'un blond ardent, formaient l'éventail des deux côtés de ses joues maigres et osseuses. Il y avait du Don Quichotte chez cet homme-là. Sa figure honnête et loyale ne manquait pas d'intelligence, mais on y devinait je ne sais quelle préoccupation à la fois puérile et profonde.

Son costume était de toutes pièces à la dernière mode des sectateurs de Courtenay. Nous aurons des renseignements complets sur ce Courtenay. Carrick de poche à simple collet, sur une redingote démesurément longue de taille; pantalon Lewis étroit et court, à fente; brodequins Filowski en caoutchouc; un chapeau-casquette, inventé la semaine précédente par le propre fournisseur du prince Albert, *by patent.*

Le gentleman entra en disant à sa compagne:

—Vous trouvez la couleur de ces gants trop hardie? Cela ne m'étonne pas; je suis original jusque dans ces détails. Voyez le corbin de mon stick : il

représente un bec de canard. Le pauvre Courtenay en était bien jaloux !

La compagne du gentleman l'écoutait avec beaucoup de complaisance et lui souriait d'un air affectueux. C'était la vignette anglaise la plus mignonne et la mieux réussie que l'on pût voir. Il faudrait revenir au lis et à la rose pour donner une idée des délicatesses de son teint; ses grands yeux d'azur avaient une douceur timide et brillaient aux reflets de ses merveilleux cheveux d'or. Je ne sais pourquoi il n'y avait point de fadeur dans ce doux ensemble. C'était bien pourtant cette beauté d'outre-Manche qu'on a coutume de trouver fade dans son ennuyeuse perfection; mais ici, pas l'ombre de gaucherie prétentieuse, pas la moindre apparence de gourme ou d'apprêt, une simplicité presque enfantine et cette chère bonté qui est, par tous pays, la séduction suprême.

—Voilà, Milord ! dit Tom Borne, en montrant la chambre d'un geste de cicerone.

—Nous allons gêner le gentleman, mon père, murmura la jeune fille qui avait aperçu Christian du premier coup d'œil.

Christian se courba sur sa lettre.

—Oh ! fit Tom Borne du haut de sa grandeur, ce n'est pas un gentleman. Il est ruiné.

Milord examinait les êtres de l'appartement.

—Pauvre jeune homme! pensait la blonde miss dans son âme compatissante.

Christian fit un mouvement qui montra, durant une seconde, le contour de son profil perdu; la jolie jeune fille eut un tressaillement et devint toute pâle, puis ses longs cils se baissèrent, tandis qu'un rose plus vif montait à sa joue.

—C'est lui! murmura-t-elle.

Le gentleman si remarquable par son élégance avait nom Robert Davidson, K. P., commodore au service de Sa Majesté Britannique. La charmante vignette anglaise était sa fille, miss Amy Davidson, héritière unique de dix mille livres sterling de revenus.

II

MISS JANE

Il y avait une belle ferme entre Ashborn et Tideswell, dans le comté de Derby; les prairies, tondues par ces bestiaux géants qui sont la gloire et la richesse de l'Angleterre, descendaient du pied des montagnes jusqu'au cours paisible de la Derwent. La ferme appartenait à Saunders, de Newcastle, novateur en fait de charrues, lauréat pour les moutons et les bœufs dans une foule de concours, et célèbre par toutes les foires du Derbyshire pour la pesanteur de son gourdin.

Une ferme du centre en Angleterre vaut mieux qu'un de nos manoirs de Bretagne ou même de Normandie. Il y avait des pauvres gens qui donnaient à Saunders le titre de squire, et tout le monde appelait sa nièce : miss Jane.

Miss Jane était la coqueluche des dandys campagnards à dix lieues à la ronde; elle avait un piano dans sa chambrette, meublée de neuf, et on lui faisait venir de la musique de Londres. Miss Jane allait à la promenade sur un poney de Clare qui était un bijou; elle avait été deux fois reine des bouquets à la fête de Chapel-in-Frith, dans la montagne.

L'oncle Saunders disait que miss Jane épouserait un fermier comme lui, ou qu'on verrait bien ! Quand il parlait des jeunes squires du voisinage dont les trotteurs suivaient de trop près, à son gré, le poney de miss Jane, il avait toujours un regard pour son gourdin fidèle.

Il adorait miss Jane, et miss Jane, en conscience, le méritait de tous points. C'était la fée rieuse des vertes prairies de la Derwent; c'était la belle reine des fêtes villageoises, et il n'y avait point de bonne gaieté sans elle.

En vérité, miss Jane, pour garder sa vertu, n'avait pas besoin du patriarcal gourdin de son oncle. Les jeunes squires perdaient leur peine à soupirer pour l'amour d'elle. Toujours alerte, toujours joyeuse, miss Jane s'éveillait en chantant, le matin, et s'endormait le soir dans un sourire.

A deux lieues d'Ashborn, sur un petit affluent de

la Trent, s'élevait un riant cottage dont les murailles blanches se cachaient derrière un bouquet de grands chênes. Un vieillard vivait seul dans cette retraite. C'était un singulier personnage, qui n'entretenait guère de relations avec ses voisins et qui consacrait toutes ses ressources à l'éducation d'un sien neveu, voyageant sur le continent. Le bonhomme mourut; le cottage resta solitaire durant quelques semaines, puis on vit les persiennes vertes se rouvrir, et l'on parla du nouveau propriétaire : le neveu, un beau jeune homme qui déjà songeait à vendre l'héritage du vieil oncle.

Il se nommait Christian, le neveu, Christian tout court. Il avait un fringant cheval noir qui faisait l'admiration des jeunes squires, et dès l'abord, ce bel animal prit la manie de suivre la piste du poney de miss Jane. Saunders de Newcastle fit plus d'une fois la grimace en serrant le manche de son gourdin. Les fillettes du pays lançaient à miss Jane des regards sournois et demandaient où s'était enfui son sourire.

On avait eu déjà le temps d'oublier sa chanson.

Pauvre miss Jane! des yeux jaloux l'avaient vue pleurer sous les saules, au bord de la Derwent.

Un soir, avant de se coucher, elle embrassa l'on-

cle Saunders plus tendrement que de coutume; l'oncle Saunders la trouva toute pâle et se dit : « Demain, je l'interrogerai. »

Depuis deux grandes semaines, l'oncle Saunders remettait ainsi de jour en jour à l'interroger.

Miss Jane gagna sa chambre, et son piano resta muet. Il se trouva que, la veille, Christian avait vendu comptant l'héritage de son oncle, pour la somme de trois mille guinées. Le lendemain, il était trop tard pour interroger miss Jane; sa chambre était vide, ainsi que le gentil cottage caché parmi les grands chênes.

Le vieux Saunders prit le deuil tout comme Douglas la Main de fer, quand sa fille, Anne-Marie, s'enfuit avec le lord des Iles.

Jane lui écrivit de Londres pour lui dire que Christian l'épouserait. Christian l'avait promis. L'oncle Saunders vit sur le papier de la lettre des taches rondes et boursouflées. Il ne se souvenait point d'avoir jamais pleuré, même quand mistress Saunders, sa femme, s'en était allée dans un meilleur monde. Il froissa la lettre et ouvrit ses yeux tout grands, parce qu'il sentait des larmes brûler au dedans de ses paupières. Il descendit à la prairie; il regarda ses bœufs et vit bien qu'il ne les aimait plus.

Quand il rentra, la maison lui sembla changée; il y avait partout trop de place. Jane, l'ingrate enfant, avait laissé le vide derrière elle.

Saunders partit pour Londres, son gourdin sous le bras. Il revint une semaine après et fit condamner la porte de la belle petite chambre de Jane. Il caressa ses bœufs de bon cœur et dit : « Voilà de vrais « amis! »

Aussi le fermier Saunders en menait-il une paire de temps à autre à l'abattoir.

Personne ne lui parla de miss Jane, à cause du gourdin.

Christian et miss Jane couraient cependant le continent. Ils s'aimaient à la folie tous les deux, et leur voyage n'était qu'une longue suite d'enchantements. Christian n'aurait pas mieux demandé que d'épouser Jane, mais le moyen? Il fut convenu qu'on passerait à Gretna-Green au retour.

Le forgeron de Gretna-Green vivait encore.

Ceci une fois établi, on n'y pensa plus guère et l'on ne s'occupa qu'à mener bonne vie à Paris, à Naples, à Vienne, partout où la bonne vie se mène.

Quand ils eurent dépensé deux mille cinq cents guinées, Jane, qui devenait raisonnable, dit : « Il est

temps de partir pour Gretna-Green, car nous n'avons pas trop pour faire la route. »

Cinq cents guinées, pour se rendre des bords du Rhin à la frontière d'Écosse, cela semble suffisant au premier aspect ; cependant miss Jane et Christian ne purent jamais aller que jusqu'à Londres. Jane était lasse en arrivant; Christian lui accorda quelques jours de repos. Il rencontra dans Saint-James-Park un compagnon de voyage qui le mena au club. On joua; Christian gagna, et l'idée lui vint de refaire un peu sa fortune avant d'aller à Gretna-Green.

Jane était toujours de l'avis de Christian, quand il ne doutait de rien. On loua la maison d'occasion que Tom Borne était chargé de faire valoir. Christian perdit le lendemain; le surlendemain, il apprit l'art dangereux et facile de signer des lettres de change. La guerre qu'il engagea contre le sort fut courte et dépourvue d'incidents brillants; sa décadence dura six semaines, pendant lesquelles il perdit son terrain pied à pied dans la maison de Tom Borne.

La veille du jour où nous rencontrons miss Jane et Christian, ces deux parfaits amants, jouant de leur reste, étaient allés respirer l'air pur sous les beaux ombrages de Richmund; le nom de Gretna-Green avait encore été prononcé, mais avec mélancolie et

comme on parle des Eldorados fabuleux. Au retour, sur le paquebot, pour la première fois depuis son départ de la ferme, miss Jane avait éprouvé un véritable serrement de cœur qui n'avait point trait au souvenir de son brave oncle Saunders. La cause innocente de ce premier chagrin de miss Jane était la vignette anglaise, miss Amy Davidson, avec sa radieuse chevelure blonde et ses dix mille livres sterling de revenus en expectative. Christian, dans le monologue obligé qui précède tout suicide, nous a dit quelques mots de miss Jane; mais Christian peut paraître un juge partial, et nous éprouvons le besoin d'affirmer sérieusement que miss Jane valait son pesant d'or.

C'était une fille honnête, malgré sa faute, et profondément dévouée, malgré son ingratitude apparente envers le fermier Saunders. Elle avait été égarée par sa jeunesse et entraînée par la vaillance même de sa nature. Ce petit grain de romanesque folie qui existe à un moment donné dans l'imagination de toutes les jeunes Anglaises avait fait le reste. Ce qui entourait miss Jane, là-bas, dans le comté de Derby, lui plaisait, sauf les jeunes squires. Les jeunes squires l'impatientaient à tel point que Christian lui était apparu comme un héros de poëme

épique : elle l'avait aimé de toute la haine enfantine qu'elle prodiguait à ses fastidieux persécuteurs.

Comme on le voit, le gourdin de Saunders ne se trompait point trop quand il se sentait attiré vers les épaules des jeunes squires.

Jane s'était enfuie de la ferme par la crainte exagérée qu'elle avait de son oncle. Dans le premier moment, elle ne croyait faire qu'une très-courte absence, le temps de se marier à la mode écossaise et de revenir solliciter son pardon humblement.

Les choses avaient tourné d'une autre manière, et peut-être miss Jane n'avait-elle point résisté comme elle l'aurait pu ; mais le tourbillon l'avait prise irrésistiblement ; Christian à ces premières heures d'amour, était pour elle un dieu. Suivre en tout la volonté de Christian, c'était la loi, et comme Christian lui donnait le paradis sur terre, demander davantage lui eût paru démence ou ingratitude.

Le temps n'avait point affaibli la tendresse que miss Jane portait à Christian. Nous aurons peint d'un mot cette tendresse excessive, quand nous aurons dit que miss Jane ne s'était jamais avoué qu'elle était supérieure en tout à son amant.

Et voilà que tout à coup, à l'aspect de cette blonde fille du commodore, elle avait surpris dans

les yeux de son Christian une ambition sinon un amour, un regret sinon un désir. Elle fut jalouse ; son cœur se révolta contre cette inconnue qui, sans même le vouloir, lui prenait son bonheur. Dès ce premier moment elle détesta miss Amy Davidson du fond de l'âme.

Et pendant toute la matinée du lendemain, remarquons bien ce fait, le nom de Gretna-Green ne fut pas prononcé par miss Jane, qui avait son idée pourtant, et qui n'eût certes point pris le courage d'affronter son parent de Bond-Street, si la pensée de Gretna-Green ne l'eût soutenue.

Il fallait en finir, à cette heure ou jamais. Jane le sentait, et Jane aimait comme au premier jour.

—Savez-vous ce que c'est qu'un excentrique, vous? demanda brusquement le commodore à Tom Borne, qui allait commencer l'explication des lieux.

Tom Borne le regarda de travers et le commodore fut enchanté.

—Je vous demande, répéta-t-il avec complaisance, si vous savez ce que c'est qu'un excentrique, vous ?

—Non, répondit Tom.

Le commodore fourra ses doigts dans l'entournure de son gilet.

—Eh bien! dit-il en avançant le cou, regardez-

moi, vous saurez ce que c'est qu'un excentrique!

—Alors, vous êtes un excentrique, Milord? dit Tom Borne d'un air à la fois humble et narquois.

—Manifestement! répliqua le commodore, qui se redressa de son haut.

—Peste! fit Tom Borne, incapable de brider son insolence, c'est curieux à voir un excentrique!

Le commodore se frotta les mains et murmura :

—Hé, hé!... hé, hé! nous ne faisons rien comme les autres!

Puis il ajouta en regardant Tom par-dessus l'épaule.

—L'homme, j'étais l'ami de Courtenay.

—Pas possible, Milord!

—Est-ce que vous l'avez connu? demanda vivement M. Davidson.

—J'ai connu un Curtney, repartit Tom, qui portait du charbon sous Blackfriars.

—Je dis : Courtenay! sir William Courtenay! le lion des lions! s'écria le commodore en s'échauffant.

—Mon père, interrompit Amy, qui se tenait le plus loin possible de Christian, vous oubliez que nous sommes ici pour voir l'appartement.

Elle semblait craindre que sa voix n'arrivât jusqu'au jeune homme, dont la plume courait et grin-

çait sur le papier ; mais celui-ci n'avait garde d'entendre ; il était tout entier et de bonne foi à sa suprême affaire.

—Laissez, Miss ! dit le commodore solennellement ; vous voyez bien que je parle de Courtenay... le successeur légitime de Brummel, ajouta-t-il en se tournant vers Tom Borne, qui donnait de sourdes marques d'impatience. Je pense que vous avez connu Brummel, mon garçon ?

—Non, Milord.

—Brummel, dit M. Davidson avec un geste confidentiel, était le seul homme, ici-bas, qui sût mettre décemment sa chemise.

—Oh ! fit Amy scandalisée, mon père !

—Laissez, Miss ! vous savez bien que je suis un original... Mon garçon, les gens qui ne sont pas au fait parlent à tort et à travers de la cravate de Brummel. C'était pour la chemise qu'il avait une incontestable supériorité. Courtenay, lui, ne savait pas mettre sa chemise, mais il mangeait facilement cinquante douzaines d'huîtres sans boire.

—Voyez-vous ça ! dit Tom Borne ; sans boire !

Christian poussa un gros soupir. Il avait achevé sa lettre de faire part et se mit à la plier.

—Moi, qui vous parle, continuait le commodore

j'avais le gantier de Courtenay, j'avais le tailleur de Courtenay. C'est un fait! J'avais son bottier, son sellier, son tapissier, son bijoutier, et même son pharmacien. Miss Davidson, vous pouvez vous dispenser d'écouter cela. Ah ! ah ! l'homme, vous verrez, je ne fais rien comme les autres! Pour revenir à Courtenay, mort sur la brèche, pardieu ! en tenant contre Waterford le pari de manger soixante-quinze douzaines d'huîtres vertes.

Tom Borne ouvrit de grands yeux, et le commodore ôta son chapeau avec un religieux respect pour ajouter d'un ton grave et pénétré :

—Mort à la soixante-treizième douzaine !

Christian venait de mettre un beau cachet de cire noire à sa lettre. Miss Amy, qui était sur des épines, toucha le bras de son père.

—Je vous en prie, Monsieur, murmura-t-elle, ayez égard à la position de ce jeune gentleman...

Christian écoutait, cette fois. Il comprit parfaitement qu'on parlait de lui. Pendant que le commodore assurait son binocle sur son nez étroit pour le considérer, Christian se retourna tout doucement, et son regard croisa celui de la blonde Amy. Il tressaillit et baissa les yeux d'un air confus, tandis que la jeune fille se glissait derrière son père.

—Je ne vois pas pourquoi notre présence gênerait le gentleman, dit Robert Davidson à haute et intelligible voix ; mais puisque vous êtes pressée, Miss, examinons la chambre.

—Milord, s'écria Tom aussitôt, prenez la peine de voir. C'est carré... joli papier... bonne cheminée... vue agréable sur le square!...

—Je ferai changer tout cela, grommelait Robert Davidson; mon intelligence travaille.

—Votre Seigneurie fera ce qu'elle voudra... mais demain la chambre aura un tout autre aspect, parce qu'on aura balayé ce jeune monsieur et ses vieux meubles.

Amy jeta sur Tom Borne un regard de véritable indignation. Le pauvre Christian courba la tête pour cacher la rougeur de son front.

—Avez-vous entendu le capitaine Drayton parler sur le paupérisme à la Chambre des communes? demanda le commodore, qui prit tout à coup une pose d'orateur et se mit à déclamer. La misère, Messieurs! la misère est l'hydre aux cent têtes!... ou bien, comme dit lady Bridgeton dans son dernier dithyrambe : La misère est la plaie incurable et saignante... Connaissez-vous lady Bridgeton?

—Pas du tout, Milord, répliqua Tom qui haussa, ma foi, les épaules.

—Lady Desdemone Bridgeton, continua le commodore en appuyant sur chaque syllabe de ce nom véritablement fashionable, l'auteur de *David Rizzio,* la tragédie à la mode. C'est tout simplement une femme de génie, mon bon. Je donnerais à l'instant même cent guinées pour avoir l'avantage de lui être présenté... Bien, Miss! fort bien! s'interrompit-il en se tournant vers sa fille qui cherchait à l'entraîner. Je crois que je n'ai rien dit de choquant. Quant à faire quoi que ce soit au monde comme les autres, cela m'est impossible, et vous le savez bien. Je vais de ce pas chez Carter essayer un attelage étonnant, tout pareil à celui du comte de Chesterfield..... Venez, Miss..... L'homme, je retiens cette maison..

—Et vous n'en serez pas fâché, Milord, dit Tom qui se frotta les mains.

Amy glissa un regard de compassion vers Christian, toujours immobile comme une statue. On allait le chasser. C'était un bien beau jeune homme, et il avait décoché de si galantes œillades à miss Amy sur le bateau de Richmund!

La blonde Amy suivit à regret son père qui disait sur le carré à Tom Borne :

—Vous verrez, mon cher garçon, je meublerai tout cela comme l'hôtel du duc de Buccleuch, dans Pimlico. C'est chez moi un parti pris de n'imiter personne.

La voix de tête de Robert Davidson se perdit dans l'escalier, et Christian put entendre bientôt sa voiture rouler sur le pavé du square.

Il se leva lentement et resta planté devant la table, en homme écrasé par ses réflexions.

— Elle m'a reconnu ! pensa-t-il tout haut ; j'en suis sûr. Et dans quel état me suis-je montré à ses yeux ? Ce scélérat de Tom faisait les honneurs de ma misère avec un aplomb !...

Il secoua la tête et repoussa son siége d'un vigoureux coup de pied.

—Après tout, que m'importe cela ? dit-il en prenant sur la table sa lettre cachetée de noir.

Il la contempla durant une seconde, puis un sourire vint errer autour de ses lèvres.

—Non! fit-il, c'est qu'il n'y a pas à dire, elle est décidément charmante, cette jeune fille... charmante!... Et ce commodore vous a une sainte odeur de livres sterling. Voilà qui ferait un vrai beau-père !

—Ah çà, j'étouffe, moi ! s'interrompit-il en défai-

sant le nœud de sa cravate ; ce bonhomme est venu gâter ma dernière heure.

—Brummel ! prononça-t-il avec envie, Courtenay! des heureux! Quand je pense que je n'étais bon qu'à cela sur la terre, moi, avoir beaucoup d'argent et le dépenser grand train. C'était une vocation irrésistible!

Il avança la main vers les pistolets et les arma l'un après l'autre. Il mit la lettre à l'adresse de Jane en évidence sur le coin de la table. Il était un peu pâle, mais son regard brillait.

Comme il serrait la crosse de son pistolet pour le porter à son front, un bruit se fit du côté de la porte.

—Encore toi, maître maraud! s'écria Christian avec colère, en voyant Tom Borne sur le seuil.

—Je viens vous annoncer une autre visite, dit Tom qui le regardait effrontément.

Christian avait fait disparaître les pistolets sous les revers de sa redingote.

—Je ne reçois pas, répliqua-t-il.

—Oh! fit Tom Borne, sans perdre son intolérable sourire, ces messieurs se passeront de votre permission. Ce sont des recors. Ils viennent chercher votre mobilier, dûment saisi à la requête de MM. Carter,

marchand de chevaux; Lewis, tailleur; Filowski, bottier; Staunton, gantier, et consorts.

Christian reprit son siége.

—C'est pourtant vrai, murmura-t-il, j'ai eu des voitures, des chevaux...

Il regarda ses pieds mal chaussés en achevant d'un accent mélancolique :

—Et des bottes!

Trois ou quatre visages de mauvais augure parurent à la porte.

—Faites vite! leur dit Christian, j'ai besoin d'être seul.

Tom Borne et les recors se mirent à rire.

—Ma foi, dit le principal recors, qui avait inventorié le mobilier d'un coup d'œil, ça ne peut pas être bien long.

—Pouvez-vous emporter cela tout de suite? demanda Christian.

—Si vous y consentez?

—J'y consens.

Tom Borne, nature obligeante, aida les recors à déménager la chambre. Chaque fois qu'on enlevait un meuble, Christian se disait philosophiquement : Je n'en ai plus besoin.

Il était accoudé sur la table; un recors le pria de

se redresser tandis qu'un autre l'engageait poliment à vider la chaise qu'il allait emporter.

Christian fronça le sourcil.

—Ne pouvez-vous me laisser cela? demanda-t-il.

—La loi n'accorde qu'un lit au débiteur, répondit le recors; vous pourrez vous asseoir sur le matelas.

—Et si je vous proposais d'échanger mon lit contre cette table et cette chaise? insista Christian.

—Mauvais marché! murmura Tom Borne.

—Accepté! s'écrièrent les recors qui s'emparèrent du lit.

—Alors, dit Christian, il n'y a plus rien ici pour vous; allez au diable!

La chambre était absolument nue et présentait un aspect désolé; un nuage descendit sur le front du pauvre Christian: aucune amertume n'était épargnée à son agonie.

—Maintenant, lui dit Tom, quand vous voudrez déguerpir, ça nous obligera, car il faut le temps de faire le nettoyage.

Le malheureux séducteur laissa tomber ses bras le long de ses flancs.

—Ce coquin a un cœur de bronze! murmura-t-il. Dis donc, ajouta-t-il en jouant l'indifférence, est-ce que tu connais le gentleman qui va prendre l'hôtel?

—Je sais qu'il a dix mille livres sterling de revenus, répliqua Tom Borne.

—Bonté du ciel ! pensa Christian, c'est donc bien vrai ! Elle est fort belle, sa fille, reprit-il tout haut.

—Vous avez donc des yeux derrière la tête, si vous l'avez vue ? Elle n'est pas mal... mais, moi, j'aimerais mieux la petite Jane, votre maîtresse.

—Comment, drôle ! s'écria Christian indigné, la petite Jane !

—Affaire de goût, répliqua Tom Borne froidement ; quant à miss Davidson, elle a un fiancé bien gentil, allez !

—Ah ! fit Christian, qui se rapprocha curieusement, elle a un fiancé ?

—Sir Edgar Lindsay, répliqua Tom Borne, un gentilhomme de vingt-deux ans, riche, brave, spirituel...

—Elle l'aime ? demanda Christian, dont la voix trembla malgré lui.

Tom Borne le regarda en face :

—A dire vrai, je crois qu'elle en est folle, répondit-il ; mais si vous lui offriez votre cœur, votre table et votre chaise, cela pourrait bien la faire réfléchir, Monsieur Christian.

III

MAC-AULAY POUR TOUJOURS!!!

Robert Davidson, commodore de la marine anglaise, était non-seulement K. P. [1], mais encore F. A. S. [2], ce qui ne l'empêchait point d'être aussi M. S. A. [3].

Dans l'Almanach du Gentry, pour l'année 1845, il y avait un très-long article sur le commodore Davidson. Cet article, rédigé avec soin, n'avait pas été sans coûter beaucoup d'argent. L'industrie qui consiste à mettre l'orgueil humain en coupe réglée est encore, chez nous, à l'état d'enfance. A peine avons-nous quelques pauvres diables, peintres d'écussons

[1] Knight of St-Patrick.

[2] Fellow of the Society of antiquars.

[3] Membre de la Société des Arts.

ou barbouilleurs de biographies, qui gagnent, à flatter autrui, leur très-maigre ordinaire. L'Angleterre, toujours plus avancée que nous, a depuis cinquante ans des publications annuelles destinées à enseigner au monde les faits et gestes des badauds des trois royaumes. On y apprend comment se fonda la famille de John Brown, esq., demeurant Baker-Street, et précédemment Trinity-Square; combien il eut d'enfants de sa première femme tant regrettée, qu'il remplaça en 34 par miss Emely Walcot, de la maison Small et Walcot; les nouveaux enfants qui survinrent de cette union; l'honneur qu'eut John Brown d'être nommé chevalier du Christ de Portugal, à l'occasion d'un important achat de vins qu'il fit à Lisbonne en 38; sa grande maladie de la fin de 39, traitée heureusement par le docteur Adair, de Royal-Collége; le mariage de sa fille aînée (mars 41), à l'occasion duquel le fameux Peter Bodie fit des stances, insérées dans le *Weekly-Herald*.

Lesdits détails cotés à raison de quatre ou cinq shellings la petite ligne, plus l'obligation morale de prendre trois cents exemplaires du bouquin, pour le distribuer à ses connaissances.

Dans l'article du commodore Davidson, il était dit que cet honorable marin avait rendu de grands ser-

vices à la Compagnie des Indes et rapporté du Pundjaub un tapir mâle au jardin zoologique. L'éditeur ajoutait que R. Davidson voyageait volontiers de temps à autre sur le continent pour sa santé; qu'il avait fait, dans ses dernières années, de notables réparations à son manoir du Sommerset; que sir William Courtenay le tenait en haute considération et qu'il passait auprès de ses amis pour ne rien faire comme les autres.

« Dût le commodore Davidson s'irriter contre nous, avait ajouté le rédacteur,— sur l'ordre exprès du commodore lui-même, — nous ne pouvons taire que ce gentleman a mérité la réputation du plus grand original d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. »

L'Almanach de 1846, qui était sous presse, devait contenir un choix d'anecdotes destinées à mettre en lumière l'originalité vraiment surprenante du commodore Davidson.

Christian eut bonne envie de payer d'un seul coup toutes ses dettes à ce misérable Tom Borne; mais l'homme devient magnanime à mesure qu'il approche de sa dernière heure, et Christian méprisa encore cette injure. Bien plus, il finit par trouver que Tom Borne avait raison et s'accusa de folie, lui qui allait songer, du fond de ce précipice où il se noyait,

à la brillante Amy Davidson, héritière de deux cent cinquante mille francs de rente. Il eut presque un sourire en pensant qu'il avait été jaloux de sir Edgar Lindsay, l'heureux fiancé de la fille du commodore.

—Va-t'en, dit-il à Tom ; je ne te ferai pas beaucoup attendre et tu pourras bientôt nettoyer tout ici... Entrez ! ajouta-t-il machinalement.

On avait frappé trois maîtres-coups à la porte.

La figure de Christian changea complétement à la vue du personnage qui s'introduisit. C'était un homme à la tournure importante, d'un beau teint, bien nourri et tout de noir habillé.

Tom le regarda et fit un quart de salut, devinant bien que c'était un homme à son aise.

—Eh ! s'écria Christian avec une intention de sarcasme, c'est cet excellent monsieur Carter qui daigne rendre visite à sa victime ! Soyez le bienvenu, Monsieur Carter !

Le célèbre marchand de chevaux entra et ne toucha même pas son chapeau, qui était orné d'un large crêpe.

—Bonjour, Monsieur Christian, bonjour, dit-il avec sécheresse. Je vous prie de vous retirer, mon ami, ajouta-t-il en montrant la porte à Tom Borne.

Tom Borne hésita un instant et finit par obéir à

contre-cœur. M. Carter s'était assis sans façon sur l'unique chaise qui restât dans la chambre.

—Venez-vous me faire votre compliment de condoléance? demanda Christian.

—Je viens... commença sévèrement M. Carter.

Mais il s'interrompit, flaira au vent et regarda tout autour de lui.

—On a exécuté ici? fit-il en clignant de l'œil.

—Comme vous dites, répliqua Christian, qui eut le courage de rire; on a exécuté.

—A la bonne heure! à la bonne heure! Je viens, mon cher Monsieur, au nom de vos créanciers, mes confrères, vous rappeler officieusement que nous avons prise de corps contre vous.

—Vous êtes bien aimable... voulut interrompre Christian.

—Et vous dire, continua M. Carter, que dans la très-pénible situation où nous sommes...

Il s'arrêta pour jeter à son habit de deuil un regard désolé.

—Nous avons besoin, reprit-il encore avec un gros soupir, de faire rentrer tous nos fonds. En conséquence, nous sommes forcés...

—De me mettre en prison? acheva Christian.

—Oui, Monsieur.

—Eh bien! s'écria Christian, voilà qui me fait plaisir!

M. Carter s'étala sur la chaise et enfla sa poitrine.

—Nous connaissons cela, murmura-t-il; fi donc! Monsieur, fi donc!

Christian mit au jour ses deux pistolets et les posa sur la table.

—J'étais en train d'en finir avec tous ces petits embarras, comme vous voyez, Monsieur Carter, dit-il; mais si vous me donnez l'asile qui me manque, je remettrais bien volontiers la partie.

La figure du marchand de chevaux prit une expression de dignité austère.

—Encore une fois, fi donc! Monsieur Christian! s'écria-t-il, ce langage-là est bon dans la bouche des mauvais sujets de comédie. Mais l'honnête homme qui ne peut pas payer ses dettes parle autrement. On l'excuse d'abord, Monsieur! ensuite on fait entendre qu'on travaillera, qu'on s'efforcera, qu'on tâchera...

—Pourquoi mentirais-je? interrompit Christian.

—De sorte que, prononça M. Carter, étonné devant une perversité si grande, c'est un parti pris froidement?

—Pas le moins du monde, et vous ne me comprenez pas. Je me refuse seulement à vous donner

de chimériques espérances. Je n'ai point de parents, moi, Monsieur Carter : point d'héritage en expectative. J'ai été élevé par un vieil artiste qui était mon oncle et que j'aimais comme un père. Il vivait au jour le jour, sans trop s'inquiéter du lendemain. Quand il est mort, il m'a laissé trois mille guinées que j'ai eu grande hâte de manger. Il n'en reste plus trace. Voilà mon histoire en deux mots, Monsieur Carter : je suis l'enfant du hasard; si le hasard me venait en aide, je vous payerais peut-être... sinon, non!

—Vous parlez de cela fort à votre aise! Ne peut-on au moins travailler?

—Quand on ne sait rien faire...

—Comment, rien?

—Entendons-nous! répliqua Christian. Rien de ce qui rapporte de l'argent. Mais pour tout ce qui en coûte, c'est différent, je suis très-fort. Ah! ah! mon cher Monsieur Carter, poursuivit-il, tandis que sa figure jeune et distinguée s'animait tout à coup, vive Dieu! je sais conduire mon tilbury par des chemins du diable, je monte à cheval trois fois mieux que Little John, mon ancien jockey, je boxe avec décence, à l'anglaise et à la française...

M. Carter tournait ses pouces en le regardant, et

sa physionomie morose se rassérénait petit à petit.

—Je fais des armes, bien entendu, continuait Christian, je joue le whist d'une façon trascendante, je bois sans soif six ou huit bouteilles de champagne, j'enlève les jolies filles à l'occasion, et il m'est arrivé de couper, à trente pas, une balle de pistolet sur la lame d'un rasoir!

—Eh bien! fit M. Carter qui tournait toujours ses pouces, cela n'est pas mal... pas mal!

Christian jugea bien qu'il se moquait, et voulut enchérir.

—Monsieur Carter, reprit-il, trouvez-moi un emploi honnête où l'on puisse utiliser ces divers petits talents et je me déclare prêt à travailler comme un nègre.

—Eh! eh!... faisait le marchand de chevaux qui semblait se complaire en ses méditations; eh! eh!... ma foi!...

Il se frotta les mains tout à coup et s'écria:

—Dites-moi! savez-vous que vous êtes un vrai gentleman, Monsieur Christian!

—Hein?... fit celui-ci avec étonnement.

—Un vrai gentleman, pardieu! Tout à fait... tout à fait! Voulez-vous que nous fassions une affaire ensemble?

—Une affaire? répliqua Christian stupéfait; avec moi!

—Une grande affaire... une immense affaire!

—Monsieur Carter, dit Christian qui fronça le sourcil; brisons là, s'il vous plaît! J'ai beau faire, je ne suis pas en train de plaisanter.

Carter prit tout à coup un air lugubre.

—Hélas! hélas! mon cher Monsieur Christian, dit-il, vous ne pouvez pas être plus désespéré que moi. Plaisanter quand j'ai la mort dans l'âme!

—Si vous ne plaisantez pas, interrompit Christian, expliquez-vous.

Le marchand de chevaux poussa un soupir à fendre le cœur et jeta un second regard sur son costume de deuil.

—Je vais m'expliquer, dit-il; bien que ce soit raviver ma souffrance!

Son accent était si ému que Christian eut pitié de lui.

—Auriez-vous perdu quelque proche parent? demanda-t-il avec intérêt.

—Plût à Dieu! s'écria chaudement M. Carter; ah! Monsieur Christian, si le pauvre cher gentleman avait vécu seulement une année de plus, notre fortune était faite... mais là, solidement! Je vous parle

de Courtenay, notre pauvre Courtenay, notre lion, mort à la fleur de l'âge!

—C'est son deuil que vous portez? dit Christian consolé.

—Et il y a bien de quoi, Monsieur! C'était le fils de nos œuvres; nous avions dépensé tant d'argent pour le mettre à la mode! On peut bien vous dire cela: nous nous étions associés, Lewis, le tailleur, Staunton le gantier, le bottier Filowski, moi et bien d'autres pour tirer parti de Courtenay; les commencements avaient été difficiles, mais ça avait été lancé si militairement que nous en étions à faire nos frais déjà. Tout le monde voulait avoir les fournisseurs de Courtenay... Et voilà que la mort impitoyable...

Il tira son mouchoir pour s'essuyer les yeux et continua d'une voix étouffée par ses sanglots:

—Il était laid, le cher jeune homme, il était lourd, il était stupide! mais les huîtres, Monsieur! sans boire! il mangeait les huîtres comme jamais personne ne les mangera!

A son tour, Christian réfléchissait.

—C'est un joli talent! dit-il d'un ton sérieux.

—Ah! Monsieur, je crois bien! abonda M. Carter; sans boire! on ne parlait que de lui et de ses huîtres à la chambre des lords, Monsieur! Les délibéra-

tions politiques en étaient journellement entravées.

—Je conçois cela, fit observer Christian d'un air capable; sans boire!

—Figurez-vous que les huîtres... voulut continuer M. Carter.

Mais Christian se redressa tout à coup et dit d'un ton sec:

—Je vous prie, laissons là les huîtres, cher Monsieur!

Il y avait dans ces paroles un accent de supériorité si péremptoire que le marchand de chevaux resta bouche béante comme un écolier devant son maître. Depuis quelques instants, du reste, il s'était opéré un changement notable dans l'attitude respective du débiteur et de son créancier. Cela s'était fait peu à peu; Carter avait perdu son air rogue pour arriver par une gamme chromatique, lentement parcourue, à quelque chose qui ressemblait à de la politesse, politesse protectrice, il est vrai, mais déjà bienveillante.

Christian, lui, prenait à vue d'œil de l'aplomb; son geste était carré, sa voix ferme, on pouvait deviner qu'il allait traiter bientôt de puissance à puissance.

Néanmoins, il restait un vestige des grandeurs de

M. Carter et de l'humiliation de Christian : M. Carter était toujours assis, le chapeau sur la tête ; Christian se tenait devant lui, debout et découvert.

—Vous êtes dans un très-grand embarras, dit Christian qui regarda fixement le chapeau de son créancier.

Celui-ci ôta son couvre-chef, sous prétexte de s'essuyer le front, et le posa sur la table en balbutiant :

—Il fait réellement une chaleur étouffante !

Christian se prit à sourire orgueilleusement.

—Vous avez mis du temps à vous en apercevoir, dit-il; parlons franc : vous avez besoin d'un autre Courtenay ? Êtes-vous venu chez moi avec l'idée que je pourrais faire votre affaire ?

—Une idée vague, répliqua le marchand de chevaux ; vous savez... quand on se noie...

—Je ne suis pas fâché, dit Christian, de savoir que vous vous noyez.

—C'est une façon de parler... mais il est certain que si nous trouvions quelqu'un pour remplacer le pauvre sir William, notre reconnaissance...

Il s'interrompit brusquement, parce que Christian venait de donner un petit coup de pied à la chaise où il s'asseyait. Carter le regarda ; la physio-

nomie de Christian était fort expressive, à ce qu'il paraît, car le créancier n'eut pas besoin de l'interroger longtemps. Il rougit et se leva en disant d'un air confus :

—Cher Monsieur, vous avez peut-être désir de vous reposer.

Christian ne répondit pas, mais il prit la place de Carter, le plus naturellement du monde.

—Ma foi, dit-il en croisant ses jambes l'une sur l'autre, et en continuant de regarder Carter qui cherchait une contenance, je ne me refuserais pas absolument à vous rendre service.

Carter le contemplait désormais d'en bas ; la dernière manœuvre de Christian l'avait grandi de dix coudées.

—Vous penseriez pouvoir ?... commença le marchand de chevaux avec timidité.

—Pouvoir, c'est évident, interrompit Christian ; la question est de savoir si je veux. Et notez que ce métier de lion industriel me répugne de la façon la plus énergique !

—Cependant...

—C'est triste, Monsieur Carter, c'est humiliant, c'est ridicule. Je ne me fais pas illusion. Mais,

comme vous le disiez, il faut bien travailler pour vivre. Quelle indemnité m'offririez-vous ?

—Nous ne reculerions pas devant un traitement fixe de cent livres sterling par mois.

Christian montra ses belles dents blanches dans un sourire souverainement dédaigneux.

—Nous ne parlerions plus de nos créances... ajouta M. Carter.

—En vérité ? fit Christian.

—Nous fournirions largement à toutes les dépenses nécessitées par l'emploi...

—Vous feriez cet effort !

—Quant à la publicité...

Christian éclata de rire.

—La publicité ! répéta-t-il. Ah çà ! mais cette industrie-là est donc solidement organisée ?

—Assez bien, cher Monsieur, répliqua le marchand de chevaux qui prit un air de fierté discrète. Vous serez à même d'en juger. Nous avons les articles modes dans les journaux et dans les revues, les *causeries de salons*, comme ils appellent cela, les chroniques du monde élégant, les petits courriers de Londres. D'un autre côté, messieurs les auteurs dramatiques ne savent rien refuser quand on s'y prend d'une certaine manière. Il est même facile de

faire glisser un nom dans les romans fashionables, moyennant procédés. Soyez tranquille, vous nous en direz des nouvelles ! Dans un mois, vous serez plus connu que Robert Peel ou que Sa Grâce le maréchal duc de Wellington !

—Mais, cher Monsieur, s'interrompit ici le marchand de chevaux qui baissa les yeux comme une jeune fille, je dois vous confesser que je n'étais pas venu seul.

—Ah! ah! fit Christian, vous étiez détaché en parlementaire !

—Ces messieurs...

—Le gros de l'armée attend à la porte. M. Lewis, M. Staunton, M. Filowski et *tutti quanti*... C'est charmant !

—Si vous daigniez... insinua M. Carter.

—Pourquoi pas ? sonnez !

M. Carter tira le cordon de la sonnette en disant :

—Ces messieurs seront enchantés...

Tom montra sa figure de coquin à la porte.

—Mon ami, lui dit M. Carter, faites monter les gentlemen qui sont en bas.

Et il ajouta, en adressant un sourire aimable à Christian :

—Enchantés, disais-je, de vous offrir leurs respects.

Un grand bruit de bottes se fit dans l'escalier et l'on entendit de grosses voix qui parlaient haut.

—Les malheureux!.. s'écria le maquignon fashionable. Peut-on perdre à ce point le sentiment des convenances!

Il s'élança et traversa l'antichambre comme un trait. A peine eut-il prononcé trois paroles que le bataillon des créanciers se fit muet; on eût dit que chacun avait mis des semelles de velours à ses bottes.

Non-seulement Christian ne quitta point son siége, mais il ne se retourna pas. Ce séducteur avait, infuse, la véritable diplomatie anglaise.

—Entrez, Messieurs, dit-il avec roideur.

Et comme les créanciers rangés autour de lui s'inclinaient à l'unisson :

—Si vous m'aviez laissé plusieurs siéges, ajouta-t-il avec un sourire incisif, j'aurais le plaisir de vous en offrir.

Staunton, Lewis, Filowski et les autres associés restaient là, fort embarrassés de leurs personnes.

—Ces messieurs sont bien au regret... balbutia Carter. Ils vous prient humblement d'excuser...

Tous les créanciers saluèrent en murmurant de confuses platitudes. Le marchand de chevaux les avait mis au fait dans l'antichambre ; ils étaient là devant la poule aux œufs d'or.

—Messieurs, dit Christian qui bâilla royalement, j'aime mieux vous excuser que de perdre mon temps à vous faire des reproches.

—Ceux que nous adresse notre cœur... voulut insinuer Filowski, sensible comme un Slave.

Mais le successeur de Courtenay lui imposa silence d'un geste souverain.

—Je me nomme Christian tout court, dit-il.

—Quel nom distingué ! s'écria le tailleur Lewis.

—Distingué et facile à retenir ! ajouta le gantier Staunton.

—Si vous voulez mettre au bout un joli nom de famille, reprit le moraliste Carter, vous n'avez qu'à choisir dans l'Almanach d'adresses. Le pauvre Courtenay s'appelait tout bonnement Bobby Jobson.

Ce souvenir brusquement évoqué tira un soupir plaintif de toutes les poitrines.

—Que diriez-vous de Mac-Aulay ? demanda Christian.

—Mac-Aulay ! répéta Carter comme pour éprouver le nom.

—Mac-Aulay ! Mac-Aulay ! prononcèrent les autres tour à tour. Puis, Filowski dit le premier :

—Christian Mac-Aulay ! cela sonne !

—Vive Mac-Aulay ! risqua le tailleur Lewis.

—Mac-Aulay, pour toujours ! s'écria aussitôt le chœur des créanciers.

Christian remercia de la main.

—Il y a quelque chose de plus important, reprit-il, Brummel a usé les nœuds de cravates et les cols de chemise; Waterford a galvaudé la boxe; Hopkins a rendu burlesques les brochettes de décorations; le turf est bien glissant et, d'autre part, Courtenay ne laisse rien à faire comme ostréophage.

Les associés se regardèrent, inquiets.

—Cela veut dire avaleur d'huîtres, traduisit Christian avec bonté.

—Il sait les langues étrangères ! murmura Lewis.

Staunton enfla ses joues; Filowski ôta, pour mieux entendre, le coton prudent qui lui bouchait les oreilles.

—Il est pourtant incontestable, poursuivit Christian, qu'un lion doit avoir sa spécialité tranchée.

—Quant à cela, oui, appuya Carter.

—Eh bien ! reprit Lewis, nous chercherons.

Christian se renversa sur le dos de sa chaise en souriant et dit :

—J'ai trouvé.

—Son Honneur a trouvé ! répéta Carter avec emphase.

Ce fut un grand murmure de joie; les créanciers s'agitèrent en criant :

—Voyons, voyons, ce qu'a trouvé Son Honneur !

—Figurez-vous, reprit Christian, que j'ai tué autrefois plusieurs centaines de tigres dans les jungles de l'Inde.

—Vraiment ! fit le chœur stupéfait.

—Eh non! répliqua Christian, qui haussa les épaules avec mépris.

—Saisissez donc ! expliqua pédantesquement M. Carter, c'est la spécialité que veut prendre Son Honneur.

Le même sourire parut sur les physionomies de tous les créanciers, qui approuvèrent du bonnet.

—Vous m'achèterez, poursuivit Christian, une demi-douzaine de fourrures; ce seront mes trophées.

—Savez-vous que c'est très-fort, cela! ne put s'empêcher de dire le tailleur Lewis.

—Parbleu ! riposta Carter, si c'est très-fort !

Christian continua :

—Vous ferez lithographier mon portrait en costume du Bengale, avec une carabine de forme fantastique, braquée sur un tigre colossal.

—Hein ? fit Carter, en provoquant les créanciers du regard.

—Très-fort ! dit Lewis.

—Très-fort ! très-fort ! entonna le chœur.

—Ce sera mon diplôme, poursuivit encore Christian ; nous ne serons pas embarrassés pour inventer cinq ou six bonnes histoires de chasse avec des chevaux dévorés et des Cipayes lancés à soixante pieds en l'air.

Il y eut des bravos. Christian prit un ton ému pour achever :

—Et nous mettrons dans mon salon une cage, contenant un petit tigre vivant que j'aurai recueilli par charité, après avoir empaillé son père et sa mère !

Pour le coup, les créanciers se jetèrent dans les bras les uns des autres avec enthousiasme.

Leur fortune était faite !

Christian passa négligemment les doigts dans les boucles de ses cheveux.

—Arrivons aux détails, dit-il, sans y toucher.

Vous me compterez, suivant la promesse de M. Carter, trois cents guinées tous les mois.

Les créanciers perdirent leur sourire joyeux et devinrent roides comme des piquets.

—Permettez! s'écria le marchand de chevaux; j'ai dit cent livres...

—Est-ce un démenti? demanda Christian, qui fronça le sourcil.

Les associés frémirent des pieds à la tête.

—Le pauvre Courtenay, dit Lewis, se contentait de...

Christian se redressa et laissa tomber ces paroles :

—Je crois qu'on veut me marchander!

Lewis rentra sous terre.

—Je veux bien ne pas me formaliser, Messieurs, poursuivit Christian, en bon prince qu'il était, mais c'est à prendre ou à laisser, voyez-vous. J'ai fait mon calcul; il est simple et clair, je vous le soumets : mon excellent oncle m'a laissé trois mille guinées, il y a dix mois. Je n'ai plus rien. Or, trois mille divisés par dix donnent trois cents. Vous aurez beau faire, vous ne sortirez pas de là!

Les créanciers échangèrent de douloureux regards. Ils hésitaient.

—En somme, Messieurs, dit cependant Carter,

quand il s'agit de tigres, on ne peut pas calculer comme pour des huîtres.

La force de ce raisonnement frappa tous les esprits.

—Est-ce entendu? demanda Christian.

—C'est entendu, répondit-on d'assez bonne grâce.

—En outre des trois cents guinées, reprit alors le grand homme, vous aurez l'obligeance de me louer, pour ce soir même, un hôtel convenable dans le quartier de la noblesse.

—Trop juste! dit Filowski.

—Votre Honneur, ajouta Carter, aura son hôtel dans le West-End.

Christian étouffa un autre bâillement et se leva.

—Voilà qui est bien, Messieurs, dit-il avec un geste de fatigue; demain, je choisirai moi-même mes équipages. Vous pouvez vous retirer.

Cela ne pouvait finir ainsi. L'univers entier accuse le peuple anglais de taciturnité, et il n'y a point de peuple qui affectionne aussi passionnément les harangues inutiles.

—J'espère que ces messieurs m'accorderont la parole, et que Son Honneur me fera la grâce de m'écouter, s'écria le marchand de chevaux; je ne commettrai point l'inconvenance de demander trois

hurrah pour Son Honneur. Cette manifestation trouvera sa place dans le banquet que nous prendrons la hardiesse d'offrir à M. Christian Mac-Aulay, tueur de tigres. (Écoutez! écoutez!) Messieurs, j'ose affirmer que Son Honneur sera content de nous! (Très-bien!) Il serait mal séant, désormais, de songer encore au pauvre Courtenay : le lion est mort, vive le lion! (Agitation.) Messieurs, dites comme moi, je vous prie : Mac-Aulay, le tueur de tigres, pour toujours!

Il secoua frénétiquement son chapeau au-dessus de sa tête; les autres en firent autant et clamèrent :

—Mac-Aulay, le tueur de tigres, pour toujours!

Puis on fit silence pour attendre la réponse de Christian. Mais Christian, jouant jusqu'au bout son rôle de grand Lama, les remercia d'un geste affable et leur montra la porte.

Carter traversa aussitôt la chambre à grands pas, suivi de près par ses confrères obéissants. Avant de passer le seuil, le bataillon se retourna et salua par trois fois, puis on descendit l'escalier en bon ordre, non sans répéter ce cri partant de l'âme :

—Mac-Aulay! Mac-Aulay pour toujours!

IV

UNE VEUVE

Christian les regarda sortir sans jeter bas son masque de froideur; mais à peine eurent-ils passé le seuil, qu'il détacha un triple entrechat. Après quoi il fit un tour de valse avec la chaise qui lui était restée fidèle dans son malheur.

— *Good by!* mes drôles, s'écria-t-il, bon voyage! J'ai des fermiers, moi, maintenant, des vassaux, des esclaves!

Il prit la pose de boxeur et lança un coup de poing dans le vide :

—Changement à vue! le taudis se transforme en palais! J'ai entre les jambes le propre coursier de la fortune : hop! hop!

—Cependant, s'interrompit-il, tâchons de ne pas devenir fou!

Ses tempes brûlaient; tout son sang rougissait sa joue. Il s'approcha de la fenêtre pour prendre un bain d'air. Le bataillon des créanciers tournait l'angle du square.

Christian s'accouda sur l'appui de la croisée. Rien n'avait changé autour de lui : c'était toujours le même ciel grisâtre au-dessus de sa tête, le même pavé humide sous ses pieds; derrière la grille, on voyait encore les jolies petites miss jouant avec leur chèvre blanche, sous la garde de l'institutrice maigre. Les maisons uniformes et enfumées n'avaient point ouvert les tristes châssis de leurs fenêtres, et cependant Christian ne reconnaissait plus ce tableau, dont la morne mélancolie l'avait frappé deux heures auparavant. Tout lui semblait gai; le ciel, pour lui, s'inondait de lumière; les maisons revêches avaient des sourires, et il prenait le petit parterre du square pour le coin le plus délicieux des jardins d'Armide.

—Une chose certaine, se disait-il, c'est que je ne suis point le jouet d'un songe. Ces bonnes gens sont venus là me rendre volontairement foi et hommage, m'apporter le luxe prodigue, l'élégance audacieuse, la vie comme je l'ai toujours rêvée. Ils sont bien tombés, pardieu! et je vais faire parler de moi!

—Ah! ah! misérables que vous êtes! s'écria-t-il

en rentrant dans la chambre et en jetant à ses pistolets un regard insolent; c'était donc vous qui vouliez tuer Christian Mac-Aulay de Baltimore? Un gaillard qui a résisté aux griffes de tous les tigres de l'Inde!

—Mais, sur ma foi! s'interrompit-il, j'étouffe dans ce bouge! Ces murailles nues me font horreur! Allons, allons, ma misère, adieu, je ne te connais plus!

Il saisit son chapeau et s'élança vers la porte. Alors seulement, il s'aperçut que Tom Borne s'était introduit tout doucement pendant qu'il causait avec lui-même à la fenêtre, et que le coquin, suivant son habitude, se tenait debout au-devant du seuil.

Christian s'arrêta déconcerté. Tom Borne souriait d'un air d'intelligence.

—Bonne affaire, dit-il, bonne affaire, Monsieur Christian!

—Il a écouté à la serrure! pensa le tueur de tigres.

—Dites donc, reprit Tom, vous ne vous attendiez pas à cela, hein?

Christian mit la main à sa poche et en retira les deux fameuses livres sterling, reste de l'héritage de son oncle.

—Prends cela pour boire, dit-il, et tais-toi.

—Bah! fit Tom Borne, qui repoussa les deux souverains avec dignité ; vous ne me connaissez pas, monsieur Christian ! Chacun gagne sa vie comme il peut, dans cette vallée de misères. Nous sommes gens à nous revoir, que diable !

Il se frotta les mains tout doucement et reprit :

—Bonne affaire! bonne affaire ! C'est miss Jane qui va être contente !

Christian recula de trois pas et devint pâle comme un mort.

—Jane! répéta-t-il en courbant la tête.

—Est-ce que vous n'aviez pas pensé à elle? demanda Tom ingénument.

Des gouttes de sueur perlèrent au front de Christian.

—Elle m'a dit en partant, poursuivit le bas-normand anglais, qu'elle allait chercher de l'argent pour vous tirer d'embarras... Chère demoiselle!

Christian se laissa choir sur la chaise et mit sa tête entre ses mains. Tom Borne le considérait en amateur.

—Dites donc, reprit-il encore, c'est pour elle, cette lettre qui est sur la table?

Christian se leva comme un furieux, saisit la lettre et la déchira en mille pièces.

—Tiens! tiens! fit Tom Borne.

Christian arpentait la chambre à grands pas et murmurait :

—Non! non! je ne veux pas la tromper. Mais on ne trouve pas deux fois en sa vie une pareille occasion de faire fortune.

—Alors, que faudra-t-il lui dire, à miss Jane? demanda Tom Borne. Christian ne l'entendait pas.

—Je n'aimerai jamais personne comme je l'ai adorée! pensait-il; ma pauvre belle Jane! Oh! quand je serai riche je jure bien qu'elle partagera mon bonheur!

Il fit le geste d'écarter Tom. Celui-ci ne bougea pas et répéta :

—Que faudra-t-il lui dire?

Christian s'éveilla; le sourire de Tom Borne lui parut amer comme le reproche de sa conscience. Il se fâcha tout rouge, parce qu'il avait tort, et lança Tom au milieu de la chambre en criant :

—Va-t'en au diable!

Après quoi il descendit l'escalier quatre à quatre.

Tom Borne resta tout étourdi, mais sa philosophie ne se troubla point.

—« Va-t'en au diable ! » grommela-t-il en se frottant l'épaule; parbleu ! nous y allons tous les deux. Seulement, tu cours plus vite que moi.

Il s'assit à son tour sur la chaise.

—J'aurais mieux fait de prendre toujours les deux livres, pensa-t-il, mais je sais son nouveau nom, et je le retrouverai.

Au bout d'un demi-quart d'heure, on entendit dans l'escalier la voix de Jane qui appelait joyeusement :

—Christian ! Christian !

—Voilà une veuve ! dit Tom Borne.

Jane ouvrit la porte et s'élança dans la chambre.

—Christian ! mon Christian ! s'écria-t-elle ; tu ne sais pas ? mon pauvre parent de Bond-Street est mort depuis un an. Il a pensé à moi : son ancienne gouvernante m'a remis de l'argent...

Tom écoutait et ne bougeait pas. Il pensait :

—C'est le jour aux aubaines.

Jane s'était avancée vers la place où était jadis le lit, pour y jeter son châle ; elle s'arrêta étonnée en voyant la chambre vide.

—Beaucoup d'argent ! avait-elle ajouté.

Puis se reprenant :

—Mais que veut dire ceci ?...

Elle aperçut le large dos de Tom Borne installé auprès de la table.

—Christian! où est Christian? demanda-t-elle.

Tom lorgnait un bon gros sac de souverains qu'elle tenait sous le bras.

—M. Christian est parti, répondit-il.

—Quelle folie! s'écria Jane incrédule.

Tom haussa les épaules. Jane souriait toujours; l'idée de la fuite de Christian ne pouvait point entrer dans son esprit.

—Ah! fit-elle tout à coup, effrayée, les gens de justice sont venus et il est prison!

Tom calculait :

—Il y a bien quatre ou cinq cents livres dans ce sac.

—Répondez! s'écria la jeune fille, qui lui saisit le bras, l'ont-ils mis en prison?

—Parbleu! miss Jane, dit Tom, une jolie fille comme vous trouvera aisément à se consoler.

Jane devint pâle; on voyait bien qu'elle ne voulait point comprendre, et qu'elle restait cramponnée à son dernier espoir.

—J'ai de quoi le tirer de prison, murmura-t-elle.

—Eh! ma pauvre chère enfant, répliqua Tom, vous savez bien déjà qu'il n'est pas en prison!

Il se leva, parce que la jeune fille chancelait. Elle tomba sans force sur la chaise.

—Alors, balbutia-t-elle, oppressée par un spasme, alors, il va revenir ?...

Tom secoua la tête. Jane était plus changée qu'une morte.

—Au nom de Dieu ! s'écria-t-elle en un dernier effort, où est-il? où est-il?

Tom hésita un instant, puis il répondit :

—Ici ou là, peu importe, miss Jane. Quand on s'en va en disant : Je reviendrai, la distance n'est rien... mais...

—Christian m'a-t-il donc abandonnée, seigneur Dieu ! fit Jane, qui croisa ses bras sur sa poitrine haletante.

Ses yeux n'avaient point de larmes ; elle était si belle dans son désespoir que Tom Borne eut un mouvement de pitié.

—Ecoutez, miss Jane, dit-il, maintenant que le voilà riche, si vous voulez le forcer à vous épouser...

—Riche ! répéta Jane, qui semblait chercher sa pensée, vous dites que Christian est riche ?

—Il a un hôtel, il a des équipages et trois mille six cents livres sterling à dépenser par an.

—Ah !... fit Jane en un long soupir.

Elle ne parla plus. Sa tête charmante se renversa en arrière, tandis que ses paupières demi-closes abaissaient leurs longs cils sur ses yeux. Elle était évanouie.

—Eh bien ! miss Jane ! s'écria Tom, miss Jane ! tonnerre ! Voulez-vous que j'aille vous chercher un verre de gin ? C'est là le désagrément des femmes, ma parole ! des pâmoisons, toujours des pâmoisons !

Il prit le sac qui était sur les genoux de Jane et le soupesa dans sa main.

—Oui, oui, grommela-t-il, cinq cents livres au moins, peut-être six cents livres. Je parie pour six cents !

Et pour voir, sans doute, s'il aurait gagné sa gageure, Tom Borne versa le contenu du sac sur la table. Il compta l'or, il en fit deux parts égales, bien méthodiquement disposées.

—Elle m'intéresse, moi, cette pauvre jeune fille, pensait-il tout haut, je suis sûr qu'elle me donnerait bien tout cela pour connaître la retraite de son coquin de Christian. Mais moi, je ne lui prendrai que moitié, parce qu'il faut de la conscience.

Ayant ainsi parlé dans la droiture de son cœur, Tom Borne battit le briquet, alluma sa pipe et lâcha trois ou quatre bouffées sous les narines de Jane, à qui cette médication élémentaire rendit l'usage de ses sens.

V

PROFILS ANGLAIS

Brighton était dans toute sa splendeur, Brighton, ce paradis anglais où le ciel est bleu quelquefois, où les grèves ont des paillettes d'or, où la mer secoue de temps en temps les lourdes brumes pour porter à la plage les caresses de ses vagues azurées ; Brighton, le lieu de délices où s'épanouit la fleur de la fashion, la grande arène où se donne le tournoi des élégances et des excentricités britanniques ; Brighton, la froide et souriante oasis où les trois royaumes vont, en bâillant, traiter leur spleen et tuer les heures.

La saison était magnifique. Au dire des habitués de fondation, jamais on n'en avait vu de plus belle. Londres tout entier, j'entends le Londres noble, l'élite d'Almack, avait déserté les bords de la Tamise, et l'on pouvait se demander si, cette année, le haut parlement avait renoncé à la vie de château.

Brighton éblouissait, Brighton regorgeait ; les nobles résidences du voisinage, pleines du rez-de-chaussée aux combles, envoyaient des hôtes à l'auberge, et vous eussiez trouvé sur les registres des hôtels garnis tous les vieux noms du *Peerage*.

Ceux qui veulent assigner à toute chose une raison d'être, disaient que cette affluence avait pour cause le lever de deux astres nouveaux à l'horizon de la mode. Deux astres resplendissants, il faut l'avouer : une femme auteur du plus rare mérite, lady Desdemone Bridgeton, et un lion de taille colossale, le fameux Christian Mac-Aulay.

Cette lady Desdemone avait déjà fait ses preuves dans les revues les mieux accréditées, outre la grande victoire dramatique qu'elle avait remportée au théâtre de Covent-Garden, par sa tragédie de *David Rizzio*. C'était bien autre chose, en vérité, que miss Edgeworth ou mistress Inchbald. Dans sa mise en scène hardie, il y avait du Shakspeare ; son lyrisme rappelait Byron ; et quand elle daignait écrire en prose de simples articles de *Magazine*, on se prenait à penser qu'Addison était sorti de sa tombe.

Peu de personnes connaissaient directement lady Bridgeton ; on parlait d'elle de façons diverses et même fort opposées. Les uns prétendaient que c'était

une vieille dame écossaise, de mœurs antiques et bizarres, qui avait pris la manie d'écrire sur son retour; les autres prétendaient que c'était une toute jeune femme élégante, riche, gracieuse, et avec cela belle comme un ange.

On avait annoncé dix fois déjà son arrivée à Brighton, mais elle n'avait pas encore paru ni aux bains, ni à la promenade, ni au salon de conversation.

Quant à Christian Mac-Aulay, au contraire, tout le monde le connaissait, il était comme le soleil, que les aveugles seuls n'ont pas vu.

Il faut croire que Christian avait réellement le génie de sa position nouvelle, ou que les respectables associés M. Carter, M. Staunton, M. Lewis, M. Filowski, etc., s'étaient surpassés dans l'habileté de leurs manœuvres, car il n'avait fallu qu'un mois pour élever au successeur du « pauvre Courtenay » ce haut piédestal où il trônait en idole.

Un mois, voilà tout ! Trente jours à peine s'étaient écoulés depuis cette matinée, fertile en événements, où Christian et la jolie Jane avaient fait leur dernier déjeuner au champagne, et déjà Christian, suivant l'expression prophétique de M. Carter, était plus connu que Robert Peel ou Sa Grâce le maréchal duc de Wellington.

Il était environ midi ; un soleil blafard pâlissait la blanche façade de l'établissement de conversation ; de magnifiques équipages sillonnaient en tous sens les larges rues qui conduisent aux quais et à la plage. Des groupes nombreux stationnaient sur les trottoirs, et quelques couples montaient les degrés du péristyle.

—Sur mon honneur, Sir Arthur, disait lord John Tantivy, qui conduisait haut la main son tandem-squelette, il a payé *Athenian* deux mille cinq cents louis au prince de Tarente !

—Il avait déjà, répondit sir Arthur, *Nephew of sultan Bajazet!* Il va bien !

Lady Harriet, baronness Monteagle, gravure de mode animée, d'un âge vénérable, et dont la maigreur historique était le problème toujours posé au talent ingénieux des couturières du West-End, lady Harriet disait à sir Georges, son partner :

—La vérité est que je le trouve délicieux !

—Ah ! ravissant ! reprenait lord Georges, ancien Lovelace à toupet, adorable !

Lady Harriet montait les marches du péristyle à longues enjambées.

—Mais c'est qu'il a une façon de faire les moindres choses ! reprenait-elle. Et il n'y a pas jusqu' ce nom de Christian Mac-Aulay...

Mistress Meredith, femme du doyen de Westminster, la salua et lui dit en souriant :

—Nous parlions précisément de M. Christian Mac-Aulay, chère Lady.

—Eh! belle dame, s'écria lord Georges, qui est-ce qui ne parle pas de Christian Mac-Aulay?

A la ronde, on entendait les voix mâles des gentlemen, les voix enrhumées ou cassées des dames d'un certain âge, les voix aiguës et chantantes des petites miss, qui toutes répétaient de près, de loin, sur tous les tons imaginables :

—Mac-Aulay! Mac-Aulay! Mac-Aulay!

C'était une fièvre épidémique.

Parmi cette foule, il n'y avait guère qu'un couple pour ne point s'occuper de Christian Mac-Aulay. C'était un charmant jeune homme, à la chevelure noire, à la figure intelligente et hardie, qui donnait, ma foi, le bras à la blonde fille du commodore Davidson. Elle était plus vignette anglaise que jamais, cette ravissante Amy. Ses cheveux, légers comme une brume, flottaient au vent et caressaient la délicate pâleur de son visage. Il y avait du plaisir dans ses jolis yeux bleus; elle s'appuyait, heureuse et confiante, au bras de son cavalier.

Son cavalier avait nom sir Edgard Lindsay.

—Partout du monde! dit celui-ci en regardant autour de lui avec impatience; impossible de se parler un instant sans témoins!

— Ne vous plaignez pas trop de cela, Edgard, répliqua miss Amy avec un doux sourire; s'il en était autrement, mon père ne nous laisserait peut-être pas ensemble.

—Vous croyez qu'il ne nous laisserait pas ensemble, Amy? Cependant votre père m'aimait autrefois.

—Beaucoup, assurément... mais, à présent, il a l'idée,.. il trouve... Miss Amy hésita, et une teinte rosée vint à sa joue.

— Il trouve?... répéta Edgard.

—Eh bien! acheva la jeune fille, il trouve que vous faites tout comme tout le monde; en un mot, que vous n'êtes pas assez original.

—Et vous, Amy?

—Oh! moi, répondit la jeune fille en rougissant tout à fait, mais avec un franc sourire, je vous trouve bien comme vous êtes, Edgard, et si je ne suis pas votre femme, jamais je ne serai heureuse.

Les lèvres du jeune homme effleurèrent sa main blanche, tandis qu'il murmurait d'une voix tremblante :

—Chère, oh! chère Amy! jamais femme ne fut aimée comme je vous aime!

—Eh bien! criait l'honorable Francis Cremorne, j'ai déjeûné chez Drake, vis-à-vis du pavillon chinois du prince de Galles. On nous a fait manger une christianide de volaille qui était par délices!

—On m'a servi chez Boyne, répondait lord John Tantivy, des laitances à la Mac-Aulay, et je vous recommande cela, Francis!

Sir Arthur, qui avait le cure-dents à la bouche, déclara qu'il connaissait les deux mets rivaux, et qu'il leur préférait les filets de chevreuil à la Tueur de tigres.

—Mon Dieu, Madame, disait lord Georges à lady Harriet Monteagle, en rejetant sur l'épaule le revers de sa redingote, c'est tout bonnement une Mac-Aulay.

Lady Harriet toucha l'étoffe de la redingote, et faillit se pâmer d'admiration.

—Si vous voulez m'accompagner au pavillon tantôt, dit-elle, je vous offre une place dans mon Mac-Aulay.

Edgard et miss Davidson, les deux amoureux, étaient, certes, des modèles de raison au milieu de cette extravagante cohue.

—Après tout, disait Amy, il y aurait peut-être un moyen. Vous êtes poëte; si vous faisiez parler de vous?

—Je suis poëte! répondit Edgard, avec une modestie digne d'éloges; tout au plus peut-on dire que je fais des vers quelquefois. Ce n'est pas la même chose.

—Des vers charmants. Je les connais!

—Je doute fort de mon pauvre talent, Amy, et je n'oserais pas signer de mon vrai nom des essais beaucoup trop imparfaits encore.

Amy fit une petite moue.

—Cela est très-bien, dit-elle. Mais c'est que mon père ne comprend pas beaucoup la modestie. Son cœur est excellent, vous le savez, Edgard. Seulement, le bruit l'enchante et l'attire. Tenez, ce M. Mac-Aulay, le fameux tueur de tigres, l'homme à la mode, lui fera perdre la tête!

—C'est étonnant, je ne ne le connais pas encore, moi, ce Mac-Aulay!

—Vous ne le connaîtrez que trop tôt, repartit Amy, qui baissa la voix : mon père s'est mis dans l'esprit de l'avoir pour gendre.

Une menace brilla dans les yeux d'Edgard.

—Pardieu! s'écria-t-il, s'il en est ainsi, je ferai en effet sa connaissance!

Miss Amy se serra contre lui, effrayée.

—Un homme qui tue les tigres ! murmura-t-elle.

—Je ne suis pas un tigre, dit Edgard.

—Soyez prudent, je vous en supplie ! D'ailleurs, il ne m'a jamais parlé ; c'est un rêve de mon père, et voilà tout. La vogue extraordinaire dont jouit ce Mac-Aulay ne lui laisse pas un instant de repos. Il le cherche, il le suit, il l'imite...

—Je connais déjà comme cela vingt ou trente miroirs ambulants qui reflètent les rayons douteux de ce nouveau soleil. En vérité, je voudrais bien le voir !

Il sentit le bras d'Amy tressaillir légèrement sous le sien.

—Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

—Vous êtes servi à souhait, répondit la jeune fille.

Un grand brouhaha se faisait du côté des salons de jeu, situés à l'autre extrémité de la galerie où Edgard et sa compagne s'étaient engagés. La galerie était littéralement encombrée. Il y avait du monde sous les deux péristyles et jusque dans les allées qui tournaient autour de la pelouse. Cela est ainsi dans l'avenue de Saint-James et dans Green-Park, quand

la reine va descendre le perron du palais de Buckingham.

Miss Amy avait dit : Regardez ! en serrant plus fort le bras de sir Edgard.

Ce n'était pas la reine ; la reine était à Windsor ou à l'île de Wight ; mais c'était une royauté aussi, bien respectable et bien respectée : la royauté de la mode !

On assure que le frère du roi Georges avait le rouge de la timidité au front quand il se fit présenter à Brummel ; ce qui est certain, c'est que Brummel ne fut pas déconcerté du tout quand on le présenta au roi Georges.

—Mac-Aulay ! dit lady Harriet Monteagle en agitant instinctivement la broderie de son mouchoir.

—Mac-Aulay ! répétèrent sir Arthur, lord Georges, lord John, la doyenne de Westminster et cent autres.

Ce fut une acclamation discrète, mais bien nourrie, qui courut aussitôt de bouche en bouche.

—Mac-Aulay ! Mac-Aulay !

La foule ondula un instant, sollicitée par une sorte de tressaillement nerveux, puis chacun resta immobile.

Christian était seul et sortait des salons de jeu.

Vous dire le suprême parfum d'élégance qui s'exhalait de toute sa personne est chose absolument impossible ; cela ne se décrit pas. Il y avait dans cette fleur du dandysme un arome tellement intime, des effluves si insaisissables dans leur fière délicatesse, que lady Harriet Monteagle ou sir Arthur lui-même ne pourrait pas vous dire en quoi consistait proprement l'étonnante supériorité de ce Mac-Aulay. Les vérités primordiales ne se démontrent pas. Pour peu qu'on eût en soi un atome de distinction, un scrupule de goût dandyque, on sentait l'héroïsme de ce resplendissant gentleman.

Il était beau tout naturellement et sans effort ; il avait, ce qui est la première qualité de toutes en Angleterre, la conscience manifeste de son incomparable valeur. Il saluait sommairement et avec protection des pairs du royaume. Il adressait ses demi-sourires négligents à des duchesses dont les aïeux avaient traversé le détroit avec Guillaume le Conquérant. Tout le monde le lorgnait avidement. Quand il daignait, lui, mettre le binocle à l'œil, la foule, heureuse et honorée, frémissait d'aise.

Edgard ne se souvenait pas d'avoir rencontré jamais en sa vie un homme aussi parfaitement haïssable.

Il était seul, avons-nous dit, mais seul à la manière des rois qui ont leur cour, des astres qui ont leurs satellites.

—Mon père!... murmura miss Amy, qui entraîna Edgard derrière une colonne.

Le commodore était en effet à son poste; il marchait derrière Christian, imitant, à la lettre, son pas, sa tournure et chacun de ses mouvements, copiant avec méthode, et comme s'il eût eu quelque instrument de précision, l'inclinaison de sa tête, saluant ceux qu'il saluait, lorgnant celles qu'il lorgnait, toussant chaque fois qu'il toussait. De la tête aux pieds, le commodore avait la même toilette que Christian; les bottes, le pantalon, l'habit, les gants, la cravate, et jusqu'aux boutons, tout était identique.

Derrière le commodore venaient douze ou quinze gentlemen, ombres d'une ombre, qui copiaient aussi de loin les mouvements du souverain-pontife de la fashion.

Peut-être y avait-il parmi ces messieurs quelques enthousiastes soudoyés par la société Carter et compagnie. Mais il y avait aussi des dévots de bonne foi. Heureusement pour nos voisins, la folie anglaise est mélancolique et grave; si les lunatiques d'outre-Manche faisaient la vingtième partie du bruit que

font nos fous, on ne s'entendrait plus dans les trois royaumes.

Christian s'arrêta vers le milieu de la galerie; le commodore fit halte aussitôt, et les autres sosies du lion semblèrent changés en statues. Christian bâilla; la bouche du commodore s'ouvrit, large comme un four; les gentlemen à la suite bâillèrent en poussant des plaintes confuses. Christian se moucha; le commodore et les gentleman tirèrent précipitamment leurs mouchoirs.

—Je ne me mouche pas comme tout le monde! dit entre haut et bas le commodore Davidson.

Ce fut dans la galerie un concert surprenant et général; on eût dit qu'un rhume foudroyant avait frappé à la fois tous les cerveaux.

—L'avez-vous vu se moucher? demanda lady Harriet Monteagle, émerveillée.

Lord Georges atteignit son foulard et répondit:

—Tout ce qu'il fait a un aspect!...

—Une couleur!... ajouta lady Harriet, en produisant avec son nez un son aigu et prolongé.

Le commodore Davidson éprouvait en ce moment un élan de fierté bien légitime. Il remit son foulard dans sa poche et se dit:

—Tous ces gens-là parlent de la manière dont je me mouche!

Christian avait repris sa marche triomphale; on put remarquer ici un fait plein de caractère. Christian avait fait une chute de cheval la semaine précédente, et boitait légèrement de la jambe gauche; le commodore, qui n'était point tombé de cheval, boitait un peu plus que Christian. Quant aux gentlemen qui venaient en troupeau derrière le commodore, ils boitaient d'une façon tout à fait lamentable.

La foule entière se mit à la suite des gentlemen et se prit à boiter d'instinct. Quelques maladroits, ayant eu la fâcheuse pensée de boiter de la jambe droite, furent remis au pas par leurs amis. La procession se dirigea ainsi vers les jardins.

—Voilà qui est inouï! s'écria Edgard suffoqué, c'est un être odieux que ce Mac-Aulay!

—Mais du tout, répliqua miss Amy, M. Mac-Aulay est un fort joli homme!

—Oui-dà? fit Edgard vivement, vous aussi?...

Puis il ajouta entre ses dents :

—Avant la fin de la journée, je lui aurai cherché querelle.

—Que dites-vous? demanda miss Davidson avec inquiétude.

Au lieu de répondre, Edgard l'entraîna vers le jardin, parce qu'il venait d'apercevoir le commodore à deux pas de là, en grande conférence avec M. Carter. En arrivant au jardin, ils croisèrent Mac-Aulay, qui tournait un coude de la pelouse. Les yeux du lion tombèrent sur miss Amy ; chacun put le voir sourire gracieusement et s'incliner avec une courtoisie toute particulière.

Où étiez-vous, commodore Davidson !

On ne sait pas ce que lady Harriet Monteagle eût donné pour être saluée ainsi.

Peu touché de cet immense honneur, Edgard fit un mouvement comme pour barrer le passage à Christian ; celui-ci laissa tomber son binocle et détourna la tête ; les gentlemen estropiés envahirent l'allée, et le pauvre sir Edgard, pâle de colère, emporté par le flot, eut encore la mortification de grossir le cortége de son rival.

Mais que nous fait la jalousie de sir Edgard ? et avons-nous bien le courage de nous arrêter, ne fût-ce qu'un instant, sur les détails de ce petit amour bourgeois ? Un événement extraordinaire se préparait ; les jardins de l'établissement royal allaient voir quelque chose d'étrange et de véritablement solennel : la rencontre de deux Étoiles Fixes.

Il y avait en effet, de l'autre côté des bosquets, une autre foule, un peu moins nombreuse peut-être, mais tout aussi enthousiaste ; cette autre foule escortait une femme élégante, jeune et d'une beauté très-remarquable, qui avait accepté le bras du maître des cérémonies.

Les deux cortéges allaient en sens contraire; dans le second, le beau nom de lady Bridgeton était prononcé avec le même respect que dans le premier le nom illustre de Christian Mac-Aulay.

Mac-Aulay tout seul, sans lady Bridgeton, comme lady Bridgeton, sans Mac-Aulay, eût fait la fortune de la saison. Brighton les possédait réunis! Heureuse ville! Heureux maître des cérémonies! Heureux établissement de conversation! Depuis le jour mémorable où le caprice de Georges IV transforma en une cité de marbre la plus pauvre bourgade de pêcheurs qui fût sur les rives de la Manche, on n'avait rien vu de pareil. Christian et Desdemone respirant le même air! Lady Bridgeton et Mac-Aulay foulant le même sol favorisé! Le tueur de tigres et la Muse! Hurrah trois fois pour chacun d'eux! Trois fois hurrah encore pour tous les deux ensemble! *God save the queen! Rule Britannia!* Haussez les prix de la carte! Ne versez pas une goutte de champagne

à moins de deux louis la bouteille! Vous êtes de joyeux Anglais. Mort aux coquins qui ne peuvent pas donner cinq shelling pour une tranche de bœuf! Hurrah! hurrah! hurrah!

VI

DEUX ÉTOILES FIXES

—Ma foi, dit le commodore en s'essuyant le front, je pense qu'il est bien permis de prendre un peu de repos, mon cher monsieur Carter. Voilà trois heures d'horloge que je suis Mac-Aulay pas à pas !

Il toucha le bras de Carter et lui demanda sérieusement :

—M'avez-vous vu me moucher, tout à l'heure ?

—Non, Milord, répondit Carter étonné.

Car cette fonction, chez nos voisins, côtoie de très-près les rivages du pays *shoking*, et il faut toute la vogue de Mac-Aulay pour expliquer le succès de son mouchoir.

Le commodore eut un demi-sourire.

—Je suis un original, vous savez ? dit-il ; quand je

me mouche, vous croiriez voir Mac-Aulay se moucher!

—Bah! fit Carter; vraiment!

—Quand je marche aussi; tenez! s'écria Robert Davidson, qui fit quelques pas en boitant à la manière de Christian; j'ai étudié la chose dans le silence du cabinet... c'est un simple mouvement de hanches.

—Par derrière, on jurerait que c'est Mac-Aulay qui marche! dit Carter avec admiration.

—Et par devant, demanda le commodore, qui fit volte-face vivement.

—Par devant, encore mieux, Milord!

—Ah! ah! s'écria Robert Davidson, je ne fais rien comme les autres, moi! Voulez-vous me dire, Monsieur Carter, pourquoi on admirait tant ce Brummel et ce Courtenay? Ce n'est pas moi qui ai jamais donné là-dedans!

—Vous avez trop de goût pour cela, Milord.

—Du tact, Monsieur Carter, c'est du tact, pas davantage!

Il se découvrit involontairement pour ajouter:

—Mac-Aulay, par exemple, voilà un homme! Le *Times* d'hier imprime en toutes lettres qu'il a tué dans les jungles cent vingt-huit tigres royaux!

—J'ai lu le *Standard* ce matin, répliqua M. Carter

gravement, et le *Standard* dit cent trente-deux.

—Monsieur, fit observer le commodore avec un peu de sévérité dans la voix, le *Times* est un journal ordinairement bien renseigné!... C'est mon journal!... et s'il dit cent vingt-huit, il y a gros à parier...

Il s'interrompit brusquement pour demander :

—Vous n'avez pas vu ma fille ce matin, Monsieur Carter ?

—Non, Milord, répondit le marchand de chevaux, qui saluait en ce moment un gentleman descendant le perron extérieur.

—Serait-il indiscret de vous demander, fit Robert Davidson, qui vous saluez là, cher Monsieur?

—Pas le moins du monde! C'est un membre des Communes qui m'a commandé un tilbury pareil à celui de Mac-Aulay.

—Oh! les imitateurs! s'écria le commodore ave un amer dédain; servile troupeau! comme dit un poëte; je hais ces gens-là du fond de l'âme. Avez-vous remarqué mon costume du matin?

Carter tourna autour du commodore et dit d'un air stupéfait :

—Ah çà! Milord, est-ce que vous avez dépouillé Mac-Aulay?

Le commodore eut envie de se jeter au cou de Carter.

—Lewis me sert une demi-heure après lui, répondit-il avec abandon ; mais vous le connaissez, vous, Mac-Aulay, Monsieur Carter ?

—Comme un simple fournisseur peut connaître un homme de son importance.

—Touchez là ! s'écria le commodore qui lui tendit impétueusement la main.

Carter retira la sienne avec modestie.

—Touchez là ! répéta Robert Davidson, qui ajouta en se penchant à son oreille :

—Quand vous aurez un attelage pareil à celui de son landau, vous me le garderez ?

—C'est entendu, Milord.

—Le diable, voyez-vous, c'est que tout le monde le copie, de sorte que j'ai l'air de faire comme tout le monde... Moi qui jamais...

Le marchand de chevaux acheva la phrase d'un geste ; et le commodore enchanté, lui frappa sur l'épaule.

—Vous avez Filowski ? dit Carter en regardant ses pieds.

Le commodore fit un signe de tête mignon. Carter regarda ses mains.

—Staunton aussi? ajouta-t-il.

—Vous ne me prendrez pas sans vert! s'écria le commodore, j'ai tous les gens qu'il a. Il faut bien un peu d'originalité. J'ai maintenant une question importante à vous faire, Monsieur Carter.

—A vos ordres, Milord.

Robert Davidson ôta de nouveau son chapeau.

—Lady Desdemone Bridgeton se fournit-elle chez vous? demanda-t-il avec une sorte de recueillement.

—Je lui ai vendu son coupé.

—Ma parole, dit le commodore avec envie, vous êtes des gens bien heureux, vous autres marchands! vous fréquentez tout ce qu'il y a de mieux; il n'est point de personnage si haut placé que vous ne puissiez approcher. Dans un instant, par exemple, vous pourrez vous vanter d'avoir causé familièrement avec le commodore Davidson, le premier de nos dandies après Mac-Aulay?

Carter eut un sourire flatteur et demanda:

—Pourquoi *après*, Milord?

Le commodore pâlit et mit la main sur son cœur.

—Est-ce que vous pensez, s'écria-t-il d'une voix altérée par l'émotion, que je pourrais lutter contre notre Mac-Aulay?

—Non, Monsieur Carter, s'interrompit-il en se-

couant la tête comme pour chasser les fumées d'une ambition par trop extravagante ; c'est impossible ! cent vingt-huit tigres royaux ! On la dit jolie, cette lady Desdemone Bridgeton ?

—Plus que jolie, charmante !

—Être charmante, soupira le commodore, quand on a fait les cinq actes de *David Rizzio*, le prologue et l'épilogue ! Ah ! Monsieur Carter, je donnerais sur-le-champ mille livres pour baiser seulement le bout de ses doigts ! J'ai lu sa dernière pièce sur l'Irlande, Monsieur, c'est original au plus haut degré : cela ressemble à Coleridge. Quel âge a-t-elle ?

—Dix-huit ans.

Les bras du commodore tombèrent :

—Elle est mineure ! dit-il, elle devait avoir tout au plus quinze ans quand elle a fait le plan de sa tragédie ! Je suis sincèrement amoureux d'elle, Monsieur Carter, je vous le dis sous le sceau du secret. A mon avis, le ciel sur la terre serait d'être l'ami de MacAulay et l'époux de lady Bridgeton. Dix-huit ans ! Cent vingt-huit tigres royaux ! c'est le *Times* qui l'imprime !

Carter pensait à part lui :

—Je le sais bien, puisque cela m'a coûté dix souverains !

Le commodore tira de son gousset une montre fort élégamment ciselée.

—Déjà midi et demi ! s'écria-t-il ; on ne saurait imaginer la difficulté que j'éprouve à être en même temps un homme à la mode et un excellent père !

Comme Carter avait la maladresse de ne point remarquer sa montre, il la fit sonner.

—On trouve ce modèle assez distingué, reprit-il d'un air piqué.

—La montre de Mac-Aulay ! dit le marchand de chevaux ; Milord, vous me ferez crier : au voleur !

Robert Davidson eut le rire silencieux que Cooper prête à Œil-de-Faucon.

—Le mot est joli ! dit-il en remettant sa montre dans sa poche. Monsieur Carter, j'apprécie fort votre entretien, mais je suis positivement inquiet de miss Davidson. Adieu, Monsieur Carter.

Tout en causant, ils avaient descendu le perron extérieur de l'établissement, et se trouvaient au milieu de la rue. Le commodore se dirigea vers son hôtel d'un pas égal et ferme d'abord ; mais au bout de cinq ou six enjambées, il se frappa le front et se mit à boiter. M. Carter ne songeait plus à lui déjà, lorsqu'il le vit revenir en courant.

—Je voudrais savoir, cria-t-il de loin, combien dit le *Standard ?*

—Le *Standard,* Milord ? répéta M. Carter, qui n'y était plus.

—Pour les tigres ?

—Ah ! pour les tigres ? Cent trente-deux, Milord.

Robert Davidson tira son calepin.

—Dix-huit ans ! murmurait-il en mouillant le bout de sa mine de plomb, des tragédies...

Une rumeur se fit sur le perron. Lewis, Staunton, Filowski et les autres associés descendaient les marches en causant avec bruit.

—Bonjour, Messieurs, bonjour, dit le commodore, qui leva la tête. Je suis en train de chercher ma fille, et je prends quelques notes rapides.

—Dix-huit tigres royaux ! s'interrompit-il en écrivant, c'est-à-dire, non ! cent vingt-huit ans !... Non !... il y a bien de quoi perdre la tête !

—Ah ! Milord, dit Lewis, pendez-vous ! la rencontre a eu lieu. Christian Mac-Aulay et lady Bridgeton se sont salués dans le parc.

Les lèvres du commodore tremblèrent, il devint blême comme un mourant. Puis, laissant échapper une exclamation tragique, il se jeta tête baissée au

milieu de la foule qui commençait à sortir de l'établissement.

—Qu'a-t-il donc? demanda Filowski.

—Il a la fièvre de Mac-Aulay, répondit Carter, cette chère fièvre qui doit emplir nos caisses. C'est une fureur, c'est un délire ! Nos frais sont déjà couverts. Dans un mois nous aurons gagné trois cents pour cent!

—Depuis hier seulement, dit Lewis, j'ai vendu deux cent cinquante gilets Mac-Aulay.

—Moi, quatre-vingts paires de bottes Mac-Aulay, ajouta Filowski.

—Moi, appuya Staunton, cinq cents douzaines de gants Mac-Aulay, nuance Mac-Aulay, parfum Mac-Aulay !

Les autres marchands déclarèrent des résultats non moins avantageux.

—Mac-Aulay, Mac-Aulay ! prononca Carter avec une religieuse tendresse, il y a des millions dans ce nom-là ! Sa santé est toujours bonne, n'est-ce-pas ?

—Bonne, répartit Filowski, à l'exception d'un misérable cor au pied qui le fait bien souffrir !

Les fournisseurs se regardèrent, et il y eut un silence.

—J'ai entendu dire, commença Lewis d'un air

sombre, que les cors négligés pouvaient devenir dangereux.

—Au commencement de ce siècle, ajouta Staunton, un jeune Irlandais du nom de Peter Lough, domicilié à Castlebar, dans le comté de Mayo, s'étant fait opérer d'un cor à l'aide d'un instrument peu convenable et d'ailleurs malpropre, la fièvre nerveuse s'ensuivit, et le malheureux jeune homme mourut du tétanos.

Un cri de terreur s'étouffa dans toutes les poitrines.

—Messieurs, dit Carter, un convoi spécial peut amener ici en deux heures les premiers médecins de Londres.

—Les médecins, soupira Staunton, ne peuvent rien contre le tétanos!

—Ma parole, s'écria Carter, je ne puis m'empêcher de frémir quand je songe que notre cher lord est mortel comme vous et moi!

On ne répondit point. Les imaginations travaillaient. On lançait déjà des regards inquiets vers le péristyle, et chacun s'attendait presque à voir paraître Christian pâle et défait, luttant contre ce durillon perfide qui devait le conduire au tombeau.

Une voiture élégante vint s'arrêter au bas des degrés.

—Le coupé de lady Bridgeton! dit Carter; elle se porte bien, celle-là! sa couturière n'a rien à craindre.

Toutes les têtes se découvrirent à la fois, comme si un mécanisme ingénieux eût arraché du même coup tous les chapeaux de l'association. Un bon vent de sérénité passa sur tous ces fronts nus, et les lèvres désolées retrouvèrent soudain des sourires.

Christian Mac-Aulay venait de paraître au haut des marches, donnant le bras à une jeune femme éblouissante de toilette, éblouissante surtout de beauté.

Christian avait le teint frais, l'œil brillant, et nul symptôme de tétanos ne se montrait dans sa personne.

Les fournisseurs se retirèrent à distance respectueuse de l'équipage, saluant du torse et de la main. La foule encombrait déjà les degrés du perron. Parmi le murmure confus qui s'élevait, on distinguait de tous côtés ces deux noms radieux : Christian Mac-Aulay! lady Bridgeton !

Christian offrit la main à la jeune dame, qui s'y appuya légèrement pour sauter dans la voiture; Christian y monta derrière elle; la portière se ferma,

et le magnifique attelage descendit au galop vers la grève.

—Dieu soit loué, dit Carter, il a bonne mine!

Les gentlemen qui boitaient naguère sur les pas de Christian, et quelques autres gentlemen disséminés dans la foule, vinrent se joindre aux fournisseurs, qui les emmenèrent aux Armes de Cumberland, où un bon déjeuner était servi. On se mit à table, et la santé de Christian fut portée par tous les membres de cette grande famille qui vivait pour lui et par lui.

Est-il besoin de dire, qu'outre les gentlemen employés par l'association, il y avait des dames? Ceux qui savent avec quel soin parfait l'industrie de nos voisins organise le succès, pourront affirmer que les dames sont d'une utilité majeure dans l'ensemble des opérations.

La claque de nos théâtres, essai informe et grossier, ne peut donner aucune idée des sublimités de ce grand art qui dompte le sort et supprime les caprices de la vogue.

Les Anglais ont trouvé le mot *puff* pour désigner cette divinité plus forte que le hasard. Nous autres Français, nous rions du *puff* parce que nous ne le comprenons pas. Les vrais philosophes savent bien,

qu'en dehors du *puff*, le monde civilisé est désormais sans avenir.

Pendant que les associés, directeurs de la grande entreprise et les gentlemen claqueurs dégustaient ensemble le porto et le claret, Christian tenait dans sa main la main de la délicieuse lady Bridgeton, et les deux Etoiles Fixes étaient en tête à tête.

Christian ne pouvait se lasser de contempler sa compagne, qui avait l'œil humide et la joue couverte de rougeur.

—Ma parole ! s'écria Christian, en portant la main de la jeune femme à ses lèvres, tu es cent fois plus jolie qu'autrefois, Jane ?

—Vous trouvez, Monsieur Mac-Aulay ? répliqua lady Bridgeton en minaudant.

—Tu es adorable ! Mais tu as donc fait fortune, Jane ?

Jane prit un petit air sérieux.

—Je possède une jolie aisance, répondit-elle.

La voiture roulait silencieusement sur le sable fin de la grève ; l'air était doux ; la mer tranquille chantait en festonnant sa légère frange d'écume. La foule était loin déjà. Christian mit la main de Jane sur son cœur, qui battait ; Jane, souriante et plus pâle, lui tendit son beau front.

Ce n'est pas cent livres, ce n'est pas mille livres, c'est sa fortune entière que le commodore Davidson eût donnée pour voir comment les deux Etoiles Fixes se comportaient dans le tête-à-tête.

VII

TÊTE-A-TÊTE

Le généreux Tom Borne avait donné à Jane les indications nécessaires pour retrouver Christian, et cependant, depuis un mois qu'il s'était enfui du domicile commun, Christian n'avait point revu Jane. Il s'était dit : elle a perdu ma trace ; et le tourbillon de sa gloire nouvelle l'avait emporté.

Plus d'une fois, pourtant, l'image de Jane avait visité ses nuits ; Jane lui apparaissait tantôt souriante et joyeuse comme aux jours de leur bonheur ; tantôt triste, les yeux baignés de larmes.—Et dans la joie, comme dans les pleurs, Jane lui apparaissait toujours belle.

L'ambition s'était emparée de lui, son cerveau s'emplissait de fumée, mais il aimait toujours Jane dans un coin de son cœur.

Quant à Jane, la chose certaine c'est qu'un mois tout entier s'était écoulé sans qu'elle eût fait la moindre démarche pour se rapprocher de Christian. Elle avait eu, en vérité, des occupations aussi graves que celles de Christian lui-même. Les éditeurs de revues et les directeurs de théâtre ne lui laissaient pas un instant de repos. Jane avait, comme Christian, son hôtel à Londres dans le West-End ; Jane menait un train de vie fort brillant, et certes, c'était ironie pure quand, tout à l'heure, elle avait répondu à la question de Christian : Je jouis d'une modeste aisance.

Il y a une source inépuisable d'étonnement : c'est l'adresse et l'habileté des femmes. Jane avait quitté la ferme du bonhomme Saunders pour suivre Christian. Il n'y a point de lacune dans sa vie : comment avait-elle pu, à l'insu de Saunders et à l'insu de Christian, composer ces élégies dont toute l'Angleterre parlait, ces dithyrambes ardents, et ce drame étrange de *David Rizzio* qui menaçait de faire crouler, chaque soir, sous les applaudissements, les vieilles murailles de Covent-Garden ?

Un grain de mystère ne nuit pas. Jane avait sans doute consacré à la poésie les heures du sommeil, et tandis que les sots font grand bruit de leurs plati

tudes, on voit souvent les esprits d'élite se cacher avec soin pour enfanter des chefs-d'œuvre.

Jane était lady Bridgeton, voilà le fait. Le secret de son labeur lui appartenait. Molière a dit : « Le temps ne fait rien à l'affaire. » Si le succès venait à Jane en dormant, tant mieux pour elle !

Christian ignorait complétement la transformation de Jane. Lorsque ce séducteur songeait à sa victime, il la plaignait de tout son cœur.

Christian était tout jeune et n'avait pas en lui l'étoffe d'un Lovelace. Il était assurément à la hauteur de son rôle de lion ; mais l'importance même qu'il accordait à ce rôle prouvait la candeur native de son âme.

Jane était une de ces femmes qui n'aiment qu'une fois, et qui aiment si bien qu'elles font un piédestal à leur idole. Dans la lutte qui allait s'établir, elle avait sur Christian cet avantage de le savoir par cœur, de connaître le fort et le faible de son ancien amant. Christian, lui, n'avait vu Jane que sous certains aspects. On l'eût fait tomber de son haut en lui apprenant que Jane était une femme de génie. Le bruit qui se faisait autour de lui depuis un mois le rendait sourd ; il avait, sans nul doute, entendu parler de lady Bridgeton, mais que lui importait

cette nébuleuse qui ne se mouvait point dans son ciel? Il était à cent lieues de penser que lady Bridgeton et Jane étaient une seule et même personne.

Ce n'était point lady Bridgeton qu'il avait rencontrée dans le parc, c'était Jane. Tandis que les badauds s'émerveillaient au choc des deux Étoiles Fixes, Christian, comme un bon garçon qu'il était au fond, condescendait tout uniment à ne point faire le fier avec une ancienne connaissance. Dans le premier instant, disons-le à sa louange, il s'était livré sans réserve au plaisir, et, si un scrupule troublait sa joie, c'est que cette brillante toilette et cet équipage élégant devaient avoir une origine plus ou moins romanesque.

Christian se souvenait fort bien de n'avoir laissé dans sa chambre qu'une table et une chaise.

—Ma pauvre Jane, dit-il, cherchant déjà le biais pour enlever une explication, tu as dû m'accuser bien cruellement!

—J'ai pleuré pendant deux jours, répliqua Jane.

Christian la regarda, croyant qu'elle allait conti nuer, mais elle soutint son regard en souriant.

—Deux jours! répéta Christian.

—Tu trouves cela bien long? demanda Jane qu éclata de rire.

Christian détourna la tête. Jane lui prit la main et la pressa contre son cœur.

—Méchant! murmura-t-elle avec émotion, au moment où tu m'abandonnais ainsi, moi je revenais bien joyeuse, avec de l'argent pour te sauver.

—Ah! fit Christian, assez d'argent pour acheter un équipage?

—Mon parent de Bond-Street était mort, répondit Jane.

Christian respira plus librement.

—Toute seule, reprit Jane qui devint sérieuse, dans cette chambre nue!... pas un mot d'adieu! Était-ce pour cela, Christian, que vous m'aviez enlevée à mon oncle Saunders? à mon bonheur innocent et tranquille?

Christian leva les yeux au ciel.

—Tes reproches ne pourront jamais égaler mes remords, prononça-t-il d'un accent théâtral.

—Alors, s'écria Jane lestement, n'en parlons plus! Aussi bien, puisque te voilà retrouvé, je tâcherai de croire que je ne t'ai jamais perdu.

Elle lui serrait les mains tendrement, et son regard caressant lui demandait un sourire; Christian, sans le savoir, prit un ton protecteur :

—Vois-tu, ma pauvre Jane, prononça-t-il lente-

ment, je me suis dit tout ce qu'on peut se dire. Mais il ne faut pas me toiser à la mesure commune, c'est clair ! Tu sais bien qu'on ne se fait pas. Il y a évidemment du don Juan dans ma nature.

Les cils soyeux et recourbés de Jane se baissèrent pour voiler l'éclair moqueur qui s'allumait dans son œil.

—Et puis, poursuivit Christian dont la voix prenait plus d'emphase, l'ambition, ma chère, tu vas comprendre... certaines gens sont prédestinés; personne ne nie le fait. Vois un peu comme je suis à l'aise sous mon manteau de roi de la mode! Cette main-là s'est faite au sceptre tout naturellement... J'ai confiance en toi, Jane, et je puis bien te le dire : j'ai rêvé un mariage colossal !

Christian s'arrêta, croyant qu'il allait entendre quelque protestation énergique, mais Jane se bornait à faire une petite moue malicieuse et sournoise qui lui allait à ravir.

—A propos de mariage, murmura-t-elle, j'ai eu des nouvelles de la ferme par Gibbie, qui est venu vendre ses bœufs à Smithfield. Pauvre Gibbie! je l'ai embrassé de bon cœur pour l'amour de l'oncle Saunders... Et Gibbie m'a dit que l'oncle avait juré ses grands dieux qu'il te romprait les os si tu ne

m'épousais pas... Te souviens-tu du gourdin de mon oncle?

—Je ne plaisante pas! dit Christian, qui haussa légèrement les épaules.

—Si jamais gourdin fut sérieux, répliqua Jane, c'est assurément celui de mon oncle Saunders.

—Deux cent cinquante mille francs de revenus! chiffra Christian d'un ton confidentiel.

—Ah! fit Jane qui se redressa, la petite blonde fade que nous rencontrâmes sur le paquebot de Richmund?

Christian hocha la tête, tant pour répondre affirmativement que pour repousser le mot : fade.

—Vous y pensez donc toujours? demanda Jane.

—Plus que jamais! Ces environs de Brighton sont délicieux, il n'y a pas à dire. Je rencontre souvent miss Amy à la promenade, et j'ai cru m'apercevoir...

—Il est devenu fat, déplorablement! pensa Jane.

—Elle ouvrit la portière de sa voiture et jeta un long regard sur la grève.

—Le fait est, murmura-t-elle en étouffant un soupir, qu'on est bien ici pour aimer.

Christian prit cela pour une plainte de ce pauvre cœur blessé; il eut compassion. Il regarda Jane en vainqueur clément et secourable.

—Sais-tu que j'étais fou de toi ! s'écria-t-il.

—Et moi donc ! répartit Jane ; quand je songe à mon amour d'autrefois, je me demande si c'est un rêve !

Christian tressaillit comme si une abeille l'eût piqué.

—Est-ce que tu ne m'aimes plus ? demanda-t-il naïvement.

—Dame !... fit Jane toute confuse.

Christian garda le silence, mais il pensait à part lui :

—Comptez donc sur les femmes !

Il s'éloigna de Jane et mit la tête à l'autre portière. Jane suivait de l'œil chacun de ses mouvements et se disait :

—Mon pauvre ami, tu n'es pas au bout !

—Je vais te parler franchement, mon Christian, reprit-elle tout haut ; tu as eu grand tort de m'abandonner comme cela, doublement tort ! Pourquoi ne pas garder les procédés ? Tu n'avais qu'un mot à dire.

—Hein ? fit Christian ; dès ce temps-là ?

—Nous nous serions séparés à l'amiable, acheva Jane.

—Vous ne m'aimiez donc plus ?

Jane eut une hésitation marquée, et prononça comme à regret :

—Mon Dieu, Christian, je commençais à réfléchir.

Elle avait les yeux baissés ; sa pose était charmante et faisait valoir les gracieux trésors de sa taille ; un rayon de soleil mettait de gais reflets dans les boucles prodigues de sa chevelure. Christian ne l'avait jamais vue si belle.

Il eut le cœur serré véritablement ; ses lèvres se crispèrent ; une nuance de pâleur vint à sa joue.

—A cette époque vous aviez déjà distingué un autre homme ?... dit-il.

—Hélas !... fit Jane.

—Et maintenant vous l'aimez !

Un profond soupir souleva la poitrine de Jane, tandis qu'elle murmurait :

—J'en ai bien peur !

—A merveille ! s'écria Christian, et c'est à moi que vous venez dire cela !

—Mon Dieu, répondit Jane doucement, comme vous me faisiez vos confidences pour votre mariage...

—Mariage d'argent !... mais peut-on savoir le nom de l'heureux mortel ?..

Jane parut se recueillir, et un sourire pensif éclaira son joli visage.

—Avez-vous rencontré quelquefois, demanda-t-elle, un jeune gentilhomme à l'air doux et distingué, cheveux noirs, taille fière, regard profond et sentimental?

—Il y a le commis de Lewis, mon tailleur, répliqua Christian insolemment, qui ressemble un peu à ce portrait.

—Est-ce que vous seriez jaloux, Christian? demanda Jane avec simplicité.

—Moi? quelle folie!

—A la bonne heure! Eh bien, le jeune gentilhomme dont je vous parle n'est pas le commis de votre tailleur Lewis. Il est barronnet de son état et se nomme sir Edgar Lindsay.

—Bah! fit Christian, étonné, le fiancé de ma future?

—Oh! le fiancé! répéta Jane qui se rengorgea, nous verrons bien!

—Et c'est ce petit gentleman?...

—Comme il est beau, n'est-ce pas? interrompit Jane dont la voix trembla.

—C'est suivant les goûts, dit Christian avec sécheresse.

Il se détourna brusquement, parce qu'il se sentait faire ridicule figure.

—Jane a raison, ma parole d'honneur ! pensait-il dans son dépit croissant, je suis jaloux ! c'est du dernier burlesque !

Sans faire semblant de rien, Jane l'examinait du coin de l'œil et donnait une signification à ses moindres mouvements ; son cœur battait ; elle avait grand'peine à dissimuler son triomphe et se disait :

—Il m'aime encore !

—Mon Christian, reprit-elle tout haut avec coquetterie, quoi qu'il arrive, nous serons toujours amis, n'est-ce pas ?... Mais qu'as-tu donc ? est-ce que tu me boudes.

—Du tout ! fit le lion.

—Si malheureusement j'avais continué de t'aimer, cela t'aurait entravé dans tes grands projets.

—Évidemment !

—Et moi, songe donc, comme j'aurais souffert !

—Sans doute.

—Au lieu que, poursuivit Jane, radicalement guérie comme je le suis...

Le lion secoua sa crinière et lui prit la main rondement.

—Allons ! interrompit-il, tu as cent fois raison, Jane ! tout est pour le mieux, et nous n'étions pas

faits l'un pour l'autre. Nous sommes de vieux amis, voilà !

En parlant, il examinait Jane à son tour. Jane lui secoua la main et répéta d'un ton joyeux :

—Voilà !

Mais le diable n'y perdait rien, et Jane avait envie de pleurer. Elle se disait tout au fond de son cœur :

—J'avais trop espéré !

—Voyons, Jane, reprit Christian qui ne la perdait pas de vue, entre amis on ne se gêne pas. Voulez-vous me rendre un petit service relativement à mon mariage ?

—Avec plaisir, répondit Jane, qui ne sourcilla pas.

—Les femmes ! les femmes ! pensa Christian.

—Nous parlons maintenant affaires sérieuses, continua-t-il tout haut. Vous savez, Jane, que je n'ai pas de fortune, malgré tout le fracas qu'on fait autour de moi. La fille du commodore est riche à millions ; pour arriver jusqu'à elle j'aurai peut-être besoin d'appui. Vous êtes charmante, vous avez pris des façons on ne peut plus distinguées : je crois qu'il vous serait bien aisé d'entrer en relations avec miss Amy et son père.

—Plus facile encore que vous ne le croyez, Christian.

—Eh bien! le ferez-vous?

—Je le ferai de tout mon cœur.

Christian resta bouche béante; à son avis, ceci passait les bornes.

L'équipage avait quitté la grève et montait l'avenue qui conduit au fameux pavillon chinois, bâti par le roi Georges.

—Je n'ai pas besoin de vous remercier, reprit Christian après un silence.

—Mon Dieu, non, répondit Jane, d'autant mieux que j'ai, moi aussi, un service à vous demander.

—Ah! fit Christian.

—Dick! appela Jane, arrêtez!

Le cocher serra le mors. La voiture était en travers d'un sentier tortueux et plein d'ombre, qui s'enfonçait dans le parc du prince de Galles.

—Vous allez descendre ici, Christian, dit Jane; chacun a ses petites affaires.

—Vous aviez un service à me demander? balbutia le lion tout à fait hors de garde.

—C'est juste, répliqua Jane, je voulais vous prier de ne pas me suivre.

Christian avait descendu le marche-pied. Il était debout, dans l'avenue, le chapeau à la main.

— Vous cherchez quelqu'un? demanda-t-il.

Jane fit un signe de tête mignon, qui équivalait au oui le plus explicite.

—Le beau sir Edgard?... dit encore Christian essayant de railler.

—Vous êtes bien curieux, Monsieur Mac-Aulay! repartit Jane qui eut un fier sourire. Allez, Dick! commanda-t-elle.

Les deux beaux chevaux prirent aussitôt le grand trot et s'engagèrent dans l'allée ombreuse qui traversait le parc. Jane mit la tête à la portière, et comme si elle eût eu pitié du pauvre lion qui restait là, planté au milieu de la route, elle lui envoya un gracieux baiser en disant :

—Au revoir, mon Christian!

Puis l'équipage disparut derrière les grands chênes. L'instant d'après, à une centaine de pas de là, Christian vit un tilbury qui traversait la route ventre à terre et qui s'engageait, lui aussi, dans le parc. Il enfonça son chapeau sur ses yeux et redescendit vers la grève.

VIII

TOM BORNE

La grève était solitaire; la mer montait, apportant sur la plage son fardeau d'algues et de goëmons. Chaque souffle de brise dispersait l'écume folle à la crête des lames. Tout le monde est poëte en face de la mer. Christian s'assit sur un quartier de roc et se prit à rêver.

La première fois qu'il l'avait vue, c'était dans un petit sentier, courant parmi les prairies et descendant au gué de la rivière où le berger de Saunders menait boire les bestiaux.

Par un beau soir d'été, miss Jane s'asseyait au revers du talus, dans l'herbe fleurie; elle tenait à la main un livre ouvert, et Christian se souvenait bien que ce livre était la chère histoire du prêtre de campagne écrite par Olivier Goldsmith. Le vent avait

porté à quelques pas le chapeau léger de miss Jane. Les belles boucles de ses cheveux noirs inondaient son visage.

Christian se rappelait tous ces détails comme si la rencontre avait eu lieu la veille. Le cœur de Christian battait. Il ne se souvenait plus quelles paroles étaient tombées de ses lèvres quand il avait abordé Jane ; mais il voyait cette rangée de perles dans sa bouche entr'ouverte par le sourire, le rose vif qui vint à sa joue, il entendait l'écho de sa voix douce comme un chant.

Et il se disait :

—Elle l'aime ! Y a-t-il dans le monde entier une plus adorable créature !... Elle aime cet Edgard Lindsay, maintenant !... A qui la faute ?

La seconde fois, il avait rencontré Jane sous les saules, au bord de la Derwent ; le regard de la jeune fille était déjà plus timide : on eût dit qu'elle avait frayeur. Ils marchèrent longtemps côte à côte, suivant le cours tranquille de la petite rivière. Le chapeau de paille de Jane pendait au ruban passé à son bras. Au lointain, les bœufs énormes mugissaient dans les pâturages ; un son de cloche tinta à la ferme de Saunders et Jane s'enfuit à cet appel.

Christian joignit les mains et demanda : Reviendrez-

vous ? Jane répondit bien bas : Peut-être. Et le lendemain elle se promena plus longtemps sous les saules.

Ils étaient loin des saules de la Derwent ! plus loin ces douces félicités de l'amour qui va naître ! Christian souleva son chapeau pour donner son front brûlant à la brise du large.

—Elle l'aime ! répéta-t-il. C'était un rendez-vous qu'elle avait avec lui dans le bois !

Un rendez-vous ! Quelles bonnes causeries, le soir dans le verger, sans crainte du chien de la ferme, rendu muet par une caresse de Jane ! Un rendez-vous ! Avait-elle donc oublié ses serments répétés tant de fois ? Avait-elle donc oublié cette soirée d'orage où il fallut chercher abri dans la cabane abandonnée d'un berger ?

Jane pleurait ce soir-là en retournant à la ferme ; et ce fut elle qui demanda : Reviendrez-vous ?

Christian frappa du pied contre le rocher qui n'en pouvait mais :

—Elle l'aime ! elle l'aime !

Christian essaya de songer au front virginal de miss Amy, auquel deux cent cinquante mille francs de revenus faisaient une si enviable auréole ; mais il n'était pas dans ses jours de calcul ; l'image de Jane rayonnait au-devant de ses yeux. D'ailleurs il ren-

contrait encore là ce jeune M. Edgard Lindsay qui semblait mis au monde pour lui faire obstacle en avant comme en arrière.

Il se leva brusquement et la colère souffla sur son rêve langoureux.

—Que le diable l'emporte celui-là! s'écria-t-il avec un juron de circonstance; vit-on un étourneau plus gênant? Je le trouve partout; auprès d'Amy, auprès de Jane. Par le ciel! je réglerai mes comptes avec lui!

Il marchait maintenant à grands pas vers la ville. Sa pensée confuse allait et venait au hasard. Vous l'eussiez entendu murmurer :

—Jane est beaucoup plus belle qu'Amy, c'est certain. Plus d'expression dans le regard! Et quelle différence de tournure! Mais, après Jane, miss Amy est assurément la plus jolie personne que j'aie rencontrée... Je suppose que ce sir Edgard ne fera pas la sourde oreille; un mot suffira.

Il s'arrêta court et regarda autour de lui.

—On est admirablement sur cette grève, dit-il, pour se couper la gorge.

Le soleil était descendu sous l'horizon, et la brune tombait. Christian tressaillit et pensa tout haut :

—Il doit faire nuit maintenant dans le bois...

—Le parent de Bond-Street! reprit-il en hochant la tête. Tout cela est très-bien, mais elle est mineure. J'aurais dû lui demander de plus amples explications... Si par hasard...

Il n'acheva pas, et ses deux mains croisées se crispèrent.

—Oh! non! non! s'interrompit-il avec chaleur, je connais Jane, c'est le cœur le plus digne et le plus fier qui soit au monde!

—Et puis, s'interrompit-il encore en poussant un long soupir, que m'importe cela maintenant? la conduite de miss Jane ne me regarde plus!

Il regagna Brighton et suivit la rue du Prince dont les larges trottoirs étaient momentanément déserts. C'était l'heure du dîner; il n'y avait dehors que les allumeurs de gaz. Christian monta au hasard le perron de l'établissement royal et entra dans un salon dont toutes les tables étaient vides. Il prit un journal et se mit à lire les débats du parlement français ou du parlement belge, à moins que ce ne fussent les débats du congrès américain.

Christian aurait été fort empêché de nous renseigner à cet égard; il n'y avait qu'une chose pour lui dans ces colonnes monstrueuses, encombrées de phrases fatigantes: Elle l'aime! elle l'aime!

Pendant qu'il était là, caché derrière l'immensité du journal, et paraissant plongé dans sa lecture, l'honorable bataillon des fournisseurs associés parut à la maîtresse porte. Depuis le matin ces messieurs cherchaient l'occasion d'offrir leurs respectueux hommages au lion. Ils s'avancèrent discrètement et chapeau bas; Carter, Staunton, Lewis et Filowski marchaient en tête, comme étant les plus importants. Ils s'arrêtèrent tous quatre de front devant la table et attendirent que Christian daignât les apercevoir.

—Sont-ils encore dans le bois à cette heure? dit tout à coup Christian qui froissa le journal avec rage.

Les fournisseurs saisirent ce moment pour s'incliner à la ronde, et M. Carter, le plus éloquent de tous, prit la parole :

—Nous serait-il permis, dit-il avec un sourire de courtisan, de présenter à notre cher lord l'expression de nos sentiments dévoués?

Christian haussa les épaules et reprit le journal.

—Encore vous! répliqua-t-il avec humeur.

L'association perdit ses sourires.

—Messieurs, s'écria Christian dont les sourcils se froncèrent, je suis fort mécontent!

L'armée des fournisseurs s'agita, inquiète, et Carter balbutia;

—Si Votre Seigneurie prenait la peine de nous dire...

—La paix! interrompit Christian, vos façons de beau parleur me déplaisent, Monsieur Carter!

Le marchand de chevaux se déroba aussitôt derrière Filowski et Staunton.

Lewis, consterné, fit trois saluts comme un régisseur de théâtre, et dit:

—Nous ne demandons qu'à savoir...

—Vous devez deviner, Monsieur! s'écria Christian avec rudesse. Je vous répète que je suis extrêmement mécontent!

Il se leva et passa la main sous le revers de son habit.

—Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire? demanda en tremblant Filowski.

Christian leur tourna le dos, et les fournisseurs échangèrent des regards de désolation.

Dans la chambre voisine on entendit une voix essoufflée qui disait:

—Je suis au comble de l'inquiétude, très-positivement!

Cette voix appartenait au commodore Davidson qui s'élança dans le salon en agitant ses bras de télé-

graphe. Il alla droit aux fournisseurs déconfits et répéta :

—Au comble de l'inquiétude, Messieurs ! Je pense qu'on a enlevé ma fille ! Quelqu'un de vous l'a-t-il vue ?

Comme personne ne répondait, il ajouta en changeant de ton et avec une volubilité soudaine :

—Mais il y a quelque chose de plus grave : savez-vous la nouvelle ? Lady Desdemone Bridgeton a disparu depuis ce matin. On l'a vue partir dans sa voiture avec Mac-Aulay... et Mac-Aulay est revenu tout seul à pied.

Christian, qui arpentait la chambre, saisit son nom à la volée et s'arrêta pour écouter.

—Ah çà, qu'ont-ils donc ces gens-là ? s'interrompit le commodore en parcourant de l'œil le cercle muet des fournisseurs.

Il vit tous les regards timides tournés vers un personnage qui se tenait debout à l'autre extrémité du salon. Il braqua son binocle et poussa une joyeuse exclamation.

—Mac-Aulay ! dit-il, je le tiens !

Il prit impétueusement sa course et traversa le salon en trois enjambées.

—J'ai oublié de boiter ! pensa-t-il en arrivant devant Christian. Mauvais début !

—Monsieur, reprit-il tout haut, je n'ignore pas qu'entre gentlemen on ne se parle pas avant d'avoir été présenté l'un à l'autre. Mais je foule aux pieds les usages, moi, Monsieur : je suis un original.

Christian abaissa d'abord sur lui, sans répondre, son regard dédaigneux; mais il se ravisa tout de suite et s'inclina courtoisement en disant:

—Ah ! le commodore Davidson ?

Le commodore recula d'un pas, foudroyé par la joie.

—Il sait mon nom ! pensa-t-il.

Comme Christian avait toujours la main sous le revers de son habit, le commodore prit la même pose.

—Monsieur Mac-Aulay, dit-il avec modestie, mais sans bassesse, je vous prie de croire que j'avais mes raisons pour vous aborder. Je voulais vous demander si c'est bien cent vingt-huit, comme l'écrit le *Times*, ou cent trente-deux tigres royaux, comme l'imprime le *Standard*, que vous avez tué dans les jungles.

—C'est cent trente, Monsieur, répondit Christian.

Le commodore fit un geste d'indignation.

—Voyez ces journaux ! s'écria-t-il ; jamais un mot de vrai ! Voulez-vous me donner la main, Monsieur Mac-Aulay ?

Christian lui tendit le doigt d'un air si aimable,

que les fournisseurs, restés à l'affût, se déridèrent.

—C'était un nuage, dit Carter; il peut se vanter de nous avoir fait une belle peur!

—Comme cela, s'écria le commodore enchanté, vous avez entendu parler de moi?

—Je crois bien! répondit Christian, le fameux commodore Davidson, l'*eccentric* par excellence! l'homme qui ne fait rien comme les autres!

—Quant à cela, rien, Monsieur Mac-Aulay. Plutôt mourir!

—Le père de la charmante miss Amy, continua Christian.

Le commodore se redressa et prit aussitôt un air affairé.

—A propos, dit-il, l'auriez-vous vue par hasard?

—Je n'ai pas eu cet honneur.

Le commodore tira son portefeuille et y prit un cure-dent qu'il mit dans sa bouche.

—Savez-vous l'idée que j'ai? dit-il très-froidement; elle se sera fait enlever.

—Comment! enlever! s'écria Christian avec vivacité, y pensez-vous?

—Miss Davidson, Monsieur Mac-Aulay, a toujours montré beaucoup de caractère.

—Mais il faut courir, Monsieur, il faut...

—Du tout! fit le commodore en fermant les yeux à demi.

L'agitation de Christian contrastait étrangement avec le calme du commodore. Ce calme était si bizarre que Christian crut à une plaisanterie. Il exprima ses doutes à ce sujet et Robert Davidson fut sur le point de se fâcher.

—Par le diable! dit-il, je parle sérieusement, et je suis prêt à parier mille livres si vous voulez.

—Parier quoi? demanda Christian.

—Que miss Davidson s'est fait enlever, repartit le commodore.

Christian ne répondit pas et resta stupéfait.

Robert Davidson, qui se contenait depuis deux ou trois minutes, laissa éclater tout à coup son légitime orgueil.

—Ah! ah! s'écria-t-il en se frottant les mains; vous ne comprenez pas cela, n'est-ce pas, Monsieur Mac-Aulay? Vous avez affaire à un terrible original!

Il le saisit par le bouton de son habit.

—Dites-moi, continua-t-il, est-il vrai qu'une fois dans l'Inde, un tigre vous prit par la peau du cou et vous emporta dans sa tanière?

—Cela est vrai, Monsieur, mais revenons à miss Davidson...

—Alors, Monsieur Mac-Aulay, vous allez pouvoir me dire si c'est très-intéressant l'intérieur de la tanière d'un tigre.

—Au nom du ciel, Monsieur, s'écria Christian avec sévérité, trêve de folies ! Votre fille...

Le commodore était véritablement aux anges : il étonnait Mac-Aulay lui-même.

—Ma fille ? répéta-t-il ; de deux choses l'une, Monsieur, ou elle s'est fait enlever, ou elle ne s'est pas fait enlever. Je vous prie de suivre mon raisonnement : si elle s'est fait enlever, tant pis !

—Mais... voulut dire Christian.

—Permettez ! Si elle ne s'est pas fait enlever, tant mieux !

—Par exemple !

—Mon Dieu ! Monsieur Mac-Aulay, je vous mets au défi de trouver une autre alternative !

—Vous ne voulez pas m'entendre...

—Si fait... mais vous allez voir, j'ai tout prévu. Dans le cas où elle ne se serait pas fait enlever, vous comprenez que tout reste en l'état. Dans le cas ou elle se serait fait enlever, je la déshériterais.

Christian fit un mouvement. Le commodore le regarda en face, et il cligna de l'œil en homme qui va frapper un grand coup.

—Je la déshériterais, répéta-t-il, et je vous ferais mon légataire universel, si vous le vouliez bien, mon cher Monsieur Mac-Aulay.

Christian recula tout abasourdi, tandis que le commodore se félicitait lui-même chaudement et triomphait dans son cœur.

—Assurément, pensait-il, Mac-Aulay ne s'attendait pas à cela. Il marche de surprise en surprise et je fais sur lui un effet prodigieux!

—Que veut ce rustre? s'interrompit-il en tournant sur lui-même au choc d'une robuste et large épaule.

Un homme bas sur jambes, vêtu d'un vieil habit noir, trop étroit pour ses vastes entournures et ressemblant assez à un porteur de charbon retiré des affaires, s'était mis sans façon entre les deux gentlemen. Les fournisseurs avaient échangé quelques mots en regardant cet homme avec défiance; ils se rapprochèrent pour protéger leur lord, au cas où sa précieuse sûreté serait menacée.

—Bonjour, dit le nouveau venu, qui tendit sa main sale à Christian; comment vous va depuis le temps?

Un certain trouble se montra sur le visage du lion.

—Qui êtes-vous? demanda-t-il.

—Oh ! oh ! répliqua le nouveau venu avec l'accent traînard des Normands de Jersey ; vous avez donc oublié déjà la maison là-bas ! la table et la chaise?... Qui je suis? Je me porte bien et je ne change pas de visage tous les mois. Je suis Tom Borne, votre vieil ami, qui a fait le voyage de Londres à Brighton et a acheté un habit noir tout exprès pour savoir de vos nouvelles.

—Parlez plus bas, dit Christian.

Heureusement que le commodore était en train de se creuser la cervelle pour trouver une excentricité tout à fait renversante. Le commodore, entre autres manies, avait celle de visiter les maisons vacantes, non point pour les louer, mais pour apprendre aux gardiens de ces maisons qu'il était un original. Depuis le jour où nous l'avons vu, pour la première fois, dans la pauvre chambre de Christian, le commodore avait dû visiter deux ou trois douzaines d'appartements. La figure de Tom Borne n'avait éveillé aucun souvenir dans son esprit.

—Je parlerai comme il vous plaira, répondit celui-ci, pourvu que vous soyez convenable avec moi.

—Que voulez-vous? demanda Christian.

—Je ne veux que cinquante livres, répliqua Tom Borne, pour aujourd'hui.

—Cinquante livres!

—J'ai quitté ma place de gardien, poursuivit Tom paisiblement; je ne veux plus travailler, vous sentez bien... J'aime mieux vivre de vos rentes.

IX

LADY DESDEMONE BRIDGETON

Quelques habitués commençaient à circuler dans les galeries, on entendait des cliquetis métalliques du côté des salons de jeu. Christian regarda autour de lui et vit que plusieurs tables étaient occupées.

Tom était toujours campé à la même place ; il avait la main tendue, et un sourire insolent restait à demeure sur son visage. C'était un diplomate que ce Tom. Il avait pris patience depuis un mois ; il avait laissé se faire la position de Christian. Il comprenait merveilleusement ce que cette position, bâtie sur fond de *puff*, avait de chancelant et de fragile. Il se sentait le maître.

—Allons, dit-il, faudra-t-il faire du bruit?

Christian ouvrit son portefeuille et en retira une

bank-note au moment où le commodore revenait à lui. Le commodore put lire au coin du papier de banque le mot : *Fifty*, écrit en lettres grasses et gothiques.

—Dieu vous le rende ! disait à cet instant Tom Borne, avec une gratitude ironique.

—Cinquante livres ! pensa le commodore, une aumône de cinquante livres sterling ! Ce Mac-Aulay doit avoir une fortune colossale !

Tom se retourna vers Carter et lui tendit la main.

—A vous ! dit-il. Je vous tiens autant que lui. Exécutez-vous comme un joli maquignon !

Les fournisseurs mirent la main à la poche d'un commun mouvement, et Tom Borne fit ample récolte.

—Voilà des négociants comme il faut ! murmura-t-il en comptant sa recette. N'êtes-vous point de la bande, vous ? ajouta-t-il en s'adressant au commodore.

Robert Davidson réfléchissait profondément depuis quelques minutes. Il tira son portefeuille avec lenteur, l'ouvrit de même, et y choisit une bank-note de cent livres sterling. Un instant il la tint entre l'index et le pouce. Les narines de Tom Borne s'enflèrent.

Mais le commodore se frappa le front tout à coup en homme qui trouve la solution d'une haute difficulté. Il remit la bank-note dans son portefeuille et le portefeuille dans sa poche, en disant :

—Vous saurez, l'ami, que je ne fais rien comme les autres.

Tom Borne laissa échapper un grognement et sortit comme il était entré, sans dire gare !

Christian s'approcha vivement du groupe des fournisseurs.

—Vous empêcherez désormais cet homme de parvenir jusqu'à moi, dit-il.

—C'est entendu, répondit Carter.

—Eh bien ! s'écria le commodore, puisque vous faites des charités de cinquante livres, vous n'avez pas besoin de mon héritage; c'est fâcheux ! Mais j'ai une autre idée; je donnerai toute ma fortune à lady Desdemone Bridgeton...Vous la connaissez, n'est-ce pas, Monsieur Mac-Aulay ?

—Non, Monsieur.

—C'est étonnant ! on m'avait rapporté... Moi, je ne la connais pas non plus.

—Et vous voulez lui donner toute votre fortune? demanda Christian en souriant.

—Oui, Monsieur, répliqua le commodore. Et ceux qui diront que ce n'est pas original sont des misérables, prévenus contre moi.

—Mais, s'interrompit-il froidement, et même avec une nuance de dépit, tous ces beaux projets tombent dans l'eau, Monsieur Mac-Aulay, car il se trouve que miss Davidson ne s'est pas fait enlever.

Il étendit la main vers la porte principale, au seuil de laquelle la blonde Amy était debout, dans une attitude timide et embarrassée.

—La voilà! s'écria Christian.

—Venez, Miss, venez, ajouta le commodore en lui faisant signe du doigt.

Amy s'élança aussitôt vers son père.

—Je vous cherche depuis bien longtemps, dit-elle.

Sir Edgard Lindsay entrait dans le salon par une autre porte.

Le commodore donna une bonne poignée de main anglaise à sa fille et se tourna vers Christian.

—Elle a dix-sept ans, Monsieur Mac-Aulay, dit-il; je me suis marié très-jeune. Miss Davidson, nous parlions de vous, ajouta-t-il solennellement. Il est bien rare que vous n'occupiez pas ma pensée; seulement, je prétends être original au sein même de mon amour paternel.

—Bonjour, sir Edgard, s'interrompit-il.

Le jeune homme s'inclina et ouvrit la bouche pour faire le compliment d'usage, mais Robert Davidson l'arrêta d'un geste.

—Messieurs, s'écria-t-il en regardant tour à tour Edgard et Christian, vous connaissez-vous? non? alors j'aurai l'honneur de vous présenter l'un à l'autre.

Il se plaça entre eux, droit et roide; il souleva son chapeau d'environ deux pouces et respira fortement; puis il recula d'un pas, puis encore, avec un recueillement profond, il prononça la formule consacrée de la présentation anglaise :

—Monsieur Mac-Aulay, sir Edgard Lindsay!... Sir Edgard, monsieur Christian Mac-Aulay!

Sur ce, d'ordinaire, chacun des deux présentés soulève son chapeau imperceptiblement et mâchonne deux ou trois paroles inintelligibles. Parfois, si c'est après dîner, on s'écrase mutuellement la main en disant : Enchanté!

Il y a même des gens de peu qui se promènent incontinent bras dessus bras dessous.

Sir Edgard et Christian se regardèrent en face, immobiles tous deux et tous deux souriant d'une façon étrange.

—Monsieur, dit Edgard le premier, je suis ravi de me rencontrer avec vous.

—Moi aussi, Monsieur, répliqua Christian, qui salua.

Edgard rendit le salut.

— J'avais précisément à vous parler, reprit-il.

—Moi aussi, Monsieur, dit encore Christian.

—Comme ça se trouve! s'écria le commodore; ne vous gênez pas! je serais désolé d'être indiscret!

Amy jeta un coup d'œil suppliant à Edgard, qui détourna la tête et suivit Christian à l'écart.

Jane entrait en ce moment, au bras de son cavalier officiel, le maître des cérémonies. Christian devint pâle en la voyant. Jane fit un coude pour se rapprocher de lui et lui dit tout bas, sans s'arrêter :

—Je viens faire votre affaire auprès du commodore.

—Merci! répliqua le lion sèchement.

Jane passa; un sourire narquois se jouait autour de ses lèvres roses. Le commodore avait pris le bras de sa fille et la promenait dans le salon La pauvre Amy, toute tremblante, ne perdait pas un instant de vue Edgard et Christian.

Il y avait des gens plus inquiets encore, s'il est possible, que la blonde Amy. M. Carter, M. Staunton,

M. Lewis, M. Filowski et compagnie suivaient tous les mouvements de leur bien-aimé lord avec une sollicitude inexprimable. Si l'amour a des yeux de lynx, la cupidité est un télescope.

M. Carter avait dit en hochant la tête avec tristesse :

—Ce colloque n'annonce rien de bon !

Jane congédia le maître des cérémonies et vint droit au commodore.

—Monsieur Davidson ? dit-elle.

—Lui-même, Madame.

—J'aurais une communication à vous faire.

—Faites, Madame.

—Une communication à vous seul.

Amy quitta le bras de son père. Ce n'était pas pour obéir au vœu exprimé par les dernières paroles de Jane, c'était parce que sir Edgard venait d'élever la voix à l'autre bout du salon. Amy venait de l'entendre dire, avec l'accent de la colère :

—Je vous en offre autant absolument, Monsieur !

Et Christian avait fait un geste que miss Amy traduisait ainsi :

—Plus bas, Monsieur ! nous ne sommes pas seuls !

On ne les entendait plus. Miss Davidson mourait de peur. M. Carter disait à ses confrères épouvantés :

—Ils se querellent, c'est trop évident !

Jane, aux prises avec le commodore, débuta ainsi, pour faire les affaires de son Christian :

—Monsieur, vous accordez beaucoup de confiance à M. Mac-Aulay.

—Beaucoup de confiance, Madame, beaucoup d'estime, beaucoup d'admiration.

—Vous avez tort, Monsieur.

—Madame, je suis étonné, véritablement. M. Mac-Aulay a tué cent trente tigres...

—Eh! Monsieur, s'écria Jane, qui haussa les épaules avec pitié, M. Mac-Aulay n'a rien tué du tout!

Le commodore lui rendit dédain pour dédain.

—Il paraît, murmura-t-il en s'inclinant que Madame ne lit pas les papiers publics!

—Le moins que je peux, Monsieur.

—C'est cela. Si Madame lisait les papiers publics...

—Ah çà! commodore, interrompit Jane, vous croyez donc aux journaux?

—La presse, Madame, déclama aussitôt Robert Davidson en faisant appel à sa mémoire, la presse, dans un pays constitutionnel, peut être regardée... oui, certes... et j'irai jusqu'à dire : doit être regardée, comme un rouage nécessaire, ou plutôt comme un contre-poids indispensable...

Pendant qu'il cherchait la fin de cette phrase laborieuse, Jane prononça du bout des lèvres :

—Monsieur, les journaux ne contiennent que des mensonges.

—Cette femme a de l'aplomb, pensait le commodore; elle ne manque pas d'originalité.

—Pour parler ainsi des journaux, Madame, reprit-il tout haut, pour outrager ces grandes entreprises qu'un penseur éminent a nommées le pain quotidien de l'intelligence, il faudrait au moins...

—Les connaître, n'est-ce pas?

—Précisément, Madame.

—Eh bien! Monsieur, je ne les connais que trop.

—Vous avez avoué tout à l'heure que vous ne les lisiez jamais.

—Je fais pis, je les rédige.

Le commodore regarda sa belle compagne en dessous et trouva qu'il y avait en elle quelque chose de réellement excentrique; cependant une inquiétude le prit, lui le second César, le vice-lion, il eut peur de se compromettre avec un bas bleu du quinzième ordre.

—Madame, dit-il avec un peu de défiance, je désirerais savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

—Je suis lady Bridgeton, Monsieur, répondit Jane.

Ils se trouvaient tous deux à l'extrémité du salon,

non loin de l'endroit où Edgard et Christian poursuivaient leur entretien confidentiel.

Au nom de lady Bridgeton, Edgard tressaillit vivement et se retourna.

—Par exemple, voilà qui est un peu fort! pensa-t-il tout haut en se penchant pour regarder Jane de plus près. Je ne rêve pas! Que veut dire ceci?

—Pardieu! Monsieur, s'écria Mac-Aulay qui lui saisit le bras pour le forcer à l'écouter, vous avez eu tout le temps de regarder cette dame dans le parc du prince de Galles!

—Cette dame!... moi?... répliqua Edgard de plus en plus ébahi, dans le parc du prince de Galles!...

—Réglons nos conditions, je vous prie, interrompit Mac-Aulay péremptoirement.

Le commodore avait fait un saut en arrière et tenait ses mains jointes dans l'attitude de l'adoration.

—Lady Desdemone Bridgeton! s'écria-t-il avec une inflexion de voix qu'il ne faut point essayer de noter, l'auteur de *David Rizzio!* M'accuseriez-vous de grossièreté si je me servais de mon binocle pour mieux vous voir, Madame? Dix-huit ans! c'est surtout l'arcade sourcillaire qui flamboie d'originalité!

Il mit la main sur son cœur qui avait une défaillance et frotta languissamment les verres de son

lorgnon. Puis il lança un regard rapide vers la glace voisine pour voir si ses favoris gardaient la symétrie convenable.

—Madame, Madame, reprit-il, j'ai lu votre dithyrambe contre l'empereur de Russie :

Marche, les pieds dans le sang, bourreau des Polonais,
Cosaque à la taille sanglée !...

Et vos vers sur l'Irlande :

Pleure, pauvre Erin, pauvre Erin, bois tes larmes !
Où est l'épée de tes géants?...

Et votre élégie de la *Jeune Grecque!* et vos articles sur la taxe des pauvres ! Je suis très-ému, Madame ! « Quand le nègre Milo revint à l'habitation, il « trouva le cadavre d'Iphigénie sa femme, étendu « sous les bananiers; elle était belle encore et le « trépas ne lui avait point ôté son sourire. L'enfant « mulâtre jouait dans les jeunes tiges de cannes. » Et le reste !... Dix-huit ans !

Il atteignit précipitamment son carnet, qu'il laissa tomber à terre dans son désordre.

—Permettez ! s'écria-t-il en essayant d'écrire avec le bout de son crayon qui n'était point taillé, permettez que j'inscrive cette date mémorable : Aujour-

d'hui j'ai causé familièrement avec lady Desdemone Bridgeton et avec Christian Mac-Aulay !

Il avait les larmes aux yeux. Tout à coup il se redressa et poursuivit d'un ton ferme.

—Milady, très-certainement, si ma recherche vous agrée, je vous épouserai !

Jane faisait de vains efforts pour garder son sérieux. Elle arrêta le commodore au moment où il allait se précipiter à ses genoux devant tout le monde. Robert Davidson ne se connaissait plus ; il balbutiait dans le délire de sa passion :

—Je suis un original ! Demandez à Carter que voilà si je ne suis pas un original ! Demandez à tous ces messieurs ! Je m'appelle un peu David comme votre Rizzio...

—Au pistolet, à dix pas, prononça tout bas Christian.

—C'est convenu, répondit Edgard de même.

Amy se retint à l'angle d'une console pour ne pas tomber à la renverse.

—Nous voilà ruinés ! dit Carter.

Staunton blasphémait, Lewis se tordait les bras, Filowski, nature plus tendre, sanglotait silencieusement.

L'orchestre de la salle de bal frappa ses premiers

accords. Jane, toujours souriante, quoiqu'elle n'eût rien perdu de ce qui se passait autour d'elle, donna sa blanche main au commodore qui l'effleura de ses lèvres avec ivresse.

—Me croirez-vous, maintenant? demanda-t-elle.

En ce moment Edgard et Christian se séparèrent après avoir échangé une vigoureuse poignée de main.

—Nous sommes d'accord, dit Edgard, à bientôt !

—A bientôt ! répéta Christian.

Amy trouva la force de s'élancer vers son père.

—Ils vont se battre, Monsieur ! s'écria-t-elle d'une voix étouffée par l'angoisse.

—Ah diable ! fit le commodore, je tâcherai d'être témoin.

X

UN HOMME BIEN GARDÉ

Le jour était levé depuis une heure à peine et les abords fashionables de Belgrave-Square étaient encore déserts. Un coupé, bas sur roues, après avoir longé les jardins du palais, tourna l'angle de Chester-Street et s'arrêta devant une maison d'élégante apparence qui tenait à peu près le milieu de la rue ; un personnage tout de noir habillé sauta sur le trottoir et fit jouer vigoureusement le marteau.

Belgrave-Square est un quartier diplomatique ; c'est le faubourg Saint-Honoré de Londres. La maison de Chester-Street pouvait fort bien loger un ambassadeur ; quant au personnage qui descendait de voiture, sa figure pensive et pâle, ses traits contractés par la méditation disaient assez quels graves interêts pesaient sur lui. Certes, ce n'était pas une

affaire ordinaire qui pouvait jeter sur le pavé de Londres, à pareille heure, un homme de cette importance.

Il y avait sans doute du nouveau dans les chancelleries; cet homme pâle et soucieux sentait peut-être trébucher l'équilibre européen.

A l'appel retentissant du marteau, un groom en veste rouge vint oùvrir.

—M. Mac-Aulay, John? demanda le nouveau venu d'une voix brève et saccadée.

—Bonjour, Monsieur Lewis, fit le groom au lieu de répondre. Comment vous portez-vous?

—Ton maître, malheureux! ton maître! s'écria Lewis, dont la figure avait une expression véritablement tragique.

—Eh bien! dit John paisiblement, mon maître est parti une heure avant le jour avec sa boîte de combat.

Lewis poussa un cri étouffé.

—Il devait rejoindre l'autre petit gentleman, poursuivit John, derrière Primrose-Hill...

—Et se battre? interrompit Lewis, qui entra brusquement et se jeta sur un fauteuil, se battre au mépris des lois divines et humaines! au risque de ruiner plusieurs négociants respectables? Quelle heure est-il, John? Je vous prie de me servir un

verre de sherry, car il y a de quoi tomber en défaillance.

On entendit dans la rue un bruit de voiture, et M. Lewis, malgré sa faiblesse, ne fit qu'un bond jusqu'à la porte. La voiture passa; le tailleur à la mode revint s'asseoir tristement et but son verre de sherry avec une amère mélancolie.

—Ouvrez-moi le salon, John, dit-il, je pourrai au moins guetter par la fenêtre. Soyez tranquille, si Mac-Aulay revient, je passerai dans l'antichambre.

Le salon de Christian Mac-Aulay était meublé tout naturellement à l'indienne et avec une rare magnificence. Tout y rappelait le tueur de tigres; le sol disparaissait sous les fourrures épaisses; des armes bizarres pendaient en trophées aux lambris; un tigre et une tigresse, empaillés par Tooley, semblaient garder la porte principale. Puis, tout autour de la chambre, c'étaient des gouaches aux robustes couleurs, représentant les exploits les plus remarquables du Nemrod moderne. On voyait Mac-Aulay dans toutes les positions : tantôt accroupi dans les hautes herbes, tantôt perché au sommet d'un arbre. On le voyait ici sur un magnifique cheval; là sur un éléphant de Siam à la trompe recourbée; plus loin l'artiste l'avait endormi dans une caverne de tigres;

plus loin encore ce même artiste, à l'imagination pleine de fantaisie et de hardiesse, le précipitait du haut d'un rocher en même temps qu'une douzaine de tigres.

Ce dernier tableau représentait Mac-Aulay entre ciel et terre; les tigres lancés comme lui dans l'espace subissaient des convulsions extraordinaires. Le spectateur haletant se demandait quel allait être le sort de ce pauvre gentleman et de ces malheureux animaux. La gravure de ce tableau s'était vendue à trente mille exemplaires. Le commodore Davidson en possédait une épreuve avant la lettre.

—Et vous croyez, John, disait tristement M. Lewis, en roulant un fauteuil contre la fenêtre, et vous croyez qu'on a tout cela pour rien? Je ne veux pas faire le compte de ce que nous a coûté ce garçon-là. Depuis trois jours que nous avons quitté Brihgton, rien que pour la police, j'ai mis plus de trois cents livres hors de la caisse.

—Pour la police? répéta John, qui regarda le tailleur de travers.

—Ne fallait-il pas empêcher ce diable de duel? s'écria Lewis. Le secrétaire de Bow-Street a déclaré que tout Anglais était libre de se couper la gorge. L'intendant a invoqué l'acte du parlement sur la

paix publique... Ils ont failli se prendre aux cheveux dans le bureau... Heureusement, on m'a indiqué la sergenterie de Scotland-Yard, et moyennant finance, l'inspecteur Atkins s'est chargé de surveiller les deux gentlemen, mais il a envoyé ses hommes du côté de Greenwich, ce matin, et tu me parles de Primrose-Hill.

—Les deux extrémités de Londres, fit John froidement.

Lewis se tordit un peu les mains pour amuser son désespoir. Tout à coup il tendit l'oreille avidement.

—Chut ! fit-il.

Les amants bien épris reconnaissent de loin le pas de la personne aimée; M. Lewis et ses associés savaient distinguer le roulement du cher tilbury de Mac-Aulay.

John secoua la tête en grommelant :

—C'est un tandem.

Lewis se frappa le front et demanda un autre verre de sherry.

—Une demi-heure pour gagner Primrose-Hill, pensa-t-il tout haut, une demi-heure pour revenir... S'il n'y avait pas eu de malheur, Mac-Aulay devrait être ici depuis longtemps.

—C'est mon avis, appuya John; les sergents de Scotland-Yard ont le bras long... mais de Greenwich à Glocester-Road!...

M. Lewis se leva et parcourut la chambre à grands pas.

—Voilà un mois à peine que la tombe de Courtenay est fermée! déclama-t-il en levant les yeux aux ciel; le destin s'acharne évidemment contre nous! Encore, Courtenay succomba dans l'exercice de ses fonctions : il n'y a pas à lui en lui en vouloir... mais ce Mac-Aulay que nous avons pris nu comme un ver! ce Mac-Aulay qui est le fils de nos œuvres! ce Mac-Aulay, monstre d'ingratitude et de perversité!...

—Chut! fit à son tour John.

Les imprécations de M. Lewis l'avaient empêché d'entendre le bruit d'une voiture qui venait d'enfiler la rue; le marteau de la porte retentit fortement.

—C'est lui! dit John.

Lewis appuya ses deux mains contre son cœur et faillit tomber à la renverse. Il passa ses doigts dans ses cheveux et déboutonna sa redingote pour montrer son linge. Sa figure, tout à coup radieuse, avait pris une expression de respect.

—J'ai prononcé des paroles bien légères, John,

dit-il, et je n'aurais pas dû entrer dans le salon de Mac-Aulay sans sa permission. Tout cela vaut quelque chose pour vous : voici une livre et n'en parlons plus. Ouvrez!

Il avait refermé la porte du salon.

Mac-Aulay entra comme un fou et jeta sa boîte de combat sur une table.

—On parle de la Russie, s'écria-t-il, on dit que c'est un pays d'esclavage! Je suis bien sûr, moi, qu'il n'y a pas tant de sergents, pas tant d'inspecteurs, pas tant de coquins à plaques et à baguettes à Saint-Pétersbourg qu'à Londres! C'est honteux !

Une voix douce et soumise répéta dans un coin de l'antichambre:

—C'est honteux!

—Qui est là? demanda brusquement Mac-Aulay. Ah! c'est vous, Monsieur Lewis? Je suis content de vous voir. Il me faut de l'argent pour faire un tour en Écosse.

—Nous sommes à vos ordres, comme toujours, répondit le tailleur, qui s'avança le chapeau à la main.

Christian tenait le bouton de la porte du salon; il jeta sur Lewis un regard soupçonneux.

—Pourquoi êtes-vous ici à cette heure? demanda-t-il.

Lewis eut un sourire paternel.

—Nous avions appris, répondit-il, que notre cher lord avait quelques embarras d'espèce particulière. Et comme chacun de nous a dans sa clientèle des personnes attachées à l'administration, je venais offrir d'employer notre faible influence...

—M. Lewis me disait cela, interrompit John, et je n'ai pas cru devoir lui fermer la porte.

—Passez au salon, Lewis, dit le lion; John, je n'y suis pour personne. Et s'il venait quelques figures... Tu m'entends? Je suis parti pour Calais par le paquebot de ce matin.

—Comment! s'écria Lewis en jouant l'effroi au naturel, est-ce que vous iriez jusqu'à craindre?...

—Je crains tout. Le diable s'en mêle! Et si je pouvais penser que vous êtes pour quelque chose là-dedans, vous autres!...

—Ah! Milord, interrompit Lewis d'un accent pénétré, vous connaissez bien mal nos cœurs!

Christian se jeta dans le fauteuil occupé naguère par le tailleur.

—Voici ce qui m'arrive, dit-il; vous allez juger s'il n'y a pas de quoi devenir fou! Nous étions con-

venus d'une chose toute simple, sir Edgard et moi, l'autre jour à Brighton : nous devions nous battre au pistolet à dix pas.

—A dix pas! répéta Lewis en frémissant.

—Vous comprenez, poursuivit le tueur de tigres, que cela ne souffrait pas la moindre difficulté. Le rendez-vous était sur la grève, à deux lieues de la ville ; dans un endroit que j'avais choisi moi-même, la veille, en me promenant; un véritable désert! Quand nous arrivâmes avec nos témoins, il y avait sur les rochers tout un bataillon d'employés de l'excise qui faisaient semblant de guetter des contrebandiers.

Lewis tourna la tête pour cacher un orgueilleux sourire.

—Nous remontâmes en voiture, continua Christian, pour gagner les bois qui sont derrière le parc. J'avais souvent admiré la solitude de ces belles futaies.

—Oh! dit Lewis avec bonhomie, il y a où se battre assurément dans le bois du prince de Galles!

—C'est ce qui vous trompe! s'écria Mac-Aulay; tous les gardes forestiers du canton s'étaient donné rendez-vous sur notre route. Les uns étaient à pied pour entrer sous le couvert en même temps que

nous, les autres étaient étaient à cheval et piquaient des deux quand nos équipages prenaient le galop.

—Mais c'était donc une gageure? fit Lewis.

—Les drôles avaient l'air de rire en voyant notre embarras, et chaque fois que nous nous arrêtions, ils se groupaient à deux ou trois cents pas de distance, comme pour nous narguer. De guerre lasse, nous reprîmes le chemin de Brighton et nous trouvâmes tout le long de la route des gardes dans les bois, des douaniers sur la grève qui nous saluaient avec un respect môqueur.

—Jolie petite histoire, pensaLewis, mais qui nous a coûté bien cher!

—En arrivant à Brighton, repris Mac-Aulay, je dis à sir Edgard : Partie remise! Il fut convenu que nous partirions pour Londres et que nous y prendrions d'autres témoins pour dérouter l'attention.

—Dieu sait qu'il y a tous les jours des duels à Londres! fit observer le bon M. Lewis, personne ne songe à s'en inquiéter.

—Je le croyais, dit Christian, quelle erreur! Le lendemain, nous nous rendîmes derrière le parc de Chelsea. Il y avait un agent de police sous chaque buisson.

—Voilà qui est bien étrange! prononça Lewis le plus sérieusement du monde.

—Nous passâmes la rivière, croyant nous cacher sous Battersea : les agents y étaient avant nous. C'était une gageure, comme vous dites; nous jurâmes de n'en point avoir le démenti. Le lendemain, avant le jour, nous traversions le parc de Victoria pour gagner Homerton. Nous avions pris des voitures de place et nous en étions à nous féliciter déjà, lorsque les hommes à baguette surgirent autour de nous comme par enchantement. « Si vous m'en croyez, Messieurs, nous dit l'inspecteur, vous n'irez pas plus loin pour aujourd'hui, l'air est vif et vous avez gagné ce qu'il faut d'appétit pour déjeuner comme des anges. »

—Ma parole, grommela Lewis, qui avait grand'-peine à s'empêcher de rire, ces marauds font de l'esprit à présent! C'est intolérable!

—L'idée m'est venue de lui casser la tête, tant j'étais outré!... Ce matin, sir Edgard et moi nous avons fait une dernière tentative derrière Primrose-Hill. En le quittant, j'avais dit entre haut et bas : A Greenwich, Monsieur! Et je croyais avoir dérouté mes drôles. Mais ce sont de vrais limiers qui ne se laissent point donner le change : dès le point du

jour, ils fumaient leur cigare le long du canal du Régent. « Eh bien, Monsieur Mac-Aulay, m'a dit l'inspecteur, comme s'il eût parlé à une vieille connaissance, vous voici donc arrivé le premier? Je vous prie de croire que vous ne vous leverez jamais plus matin que nous. » J'ai voulu le prendre cette fois par les sentiments et j'ai tiré mon portefeuille en lui donnant du cher monsieur.—« Fi donc! s'est-il récrié : nous avons, Dieu merci, les mains nettes! » De ses mains nettes ou non, il a néanmoins pris deux ou trois bank-notes de cinq livres que je lui tendais. « Puisque vous êtes un homme comme il faut, a-t-il repris, je vais vous parler à cœur ouvert, Monsieur Mac-Aulay. La police ne peut passer son temps à courir ainsi après vous, il faut être juste. Il y aura aujourd'hui même un warrant décerné contre vous pour la paix publique... Croyez-moi bien votre serviteur. »

—Un warrant! répéta M. Lewis d'un air épouvanté.

Il ajoutait à part lui :

—Du diable si on ne ferait pas croire à ces beaux fils que les vessies sont des lanternes!

—Que faire? reprit Christian, qui croisa ses bras sur sa poitrine.

—Le plus sage serait peut-être de renoncer à ce duel...

—Jamais! interrompit le lion fièrement.

—Bien, bien! fit Lewis avec douceur. J'ai cru que notre cher lord me demandait un conseil.

—Je suis revenu prendre ici mes papiers et je pars pour l'Écosse. Sir Edgard est averti. Je veux gager que les inspecteurs ne nous suivront point dans la montagne.

—Savoir! murmura M. Lewis. Mais je n'ai point d'observation à faire, et si vous voulez, je vais vous conduire moi-même au chemin du Nord.

Christian réfléchissait.

—Peut-être vaudrait-il mieux prendre la route de Douvres, pensait-il tout haut, et passer sur le continent?

—A votre volonté. Je vais vous conduire au chemin de Douvres.

—Quel est votre avis, à vous, Monsieur Lewis?

Le tailleur se leva en homme qui reçoit une grande confidence; il salua par deux fois et dit:

—Notre intérêt évident est que Votre Seigneurie ne quitte point Londres; mais nous sacrifierons toujours volontiers nos intérêts pour vous être agréables. Vous n'êtes plus en sûreté ici à cause du

warrant, voici la chose certaine. Montons en voiture, je vous offre ma voiture comme asile temporaire; vous réfléchirez une heure, deux heures, le temps que vous voudrez, puis je vous ouvrirai ma caisse et vous choisirez à loisir votre destination.

—Montons en voiture, répéta Christian. Je vous remercie, Monsieur Lewis. Vous chargerez-vous de prévenir sir Edgard?

—Parfaitement.

—Eh bien! vous êtes un excellent homme! dit Christian, qui lui serra la main, et je n'aurais pas attendu tout cela de vous!

L'instant d'après, le coupé de M. Lewis brûlait le macadam de Grosvenor-Place, enfilait au galop Piccadilly et s'arrêtait sous la colonnade du Quadrant. Le tailleur et son illustre client descendirent sans exciter l'attention du policeman paisible qui se promenait à l'ombre derrière les vilains piliers; ils s'engagèrent dans une allée étroite, montèrent un escalier de service et se trouvèrent bientôt dans les appartements privés de M. Lewis.

—Nous voilà sauvés! s'écria celui-ci avec une joie sincère. Vous êtes ici à l'abri, mon cher Lord, et si vous le permettez, je vais faire servir à déjeuner.

Le cher lord eut la bonté d'octroyer la permission demandée; il examina la chambre, et la trouva fort convenable pour passer une heure ou deux. Lewis sortit et se frotta les mains tout le long du corridor.

—Sam, dit-il à son valet de chambre, et ce n'était pas un petit personnage que le valet de chambre de M. Lewis, vous allez porter au genleman qui est dans mon appartement la terrine de foie gras, du champagne, des sandwichs et du thé. N'oubliez pas la grande pipe et le tabac des îles. Vous pouvez lui demander s'il veut des livres et des journaux. Mais ne causez pas trop avec lui, Sam, car ce gentleman a la cervelle un peu dérangée.

—Bah! fit le valet de chambre.

—Oui. C'est malheureusement vrai. Et sa folie consiste à battre les gens qui restent trop longtemps avec lui. Allez, Sam.

Sam se rendit à l'office avec une répugnance manifeste. Il ne manqua pas de dire à ses camarades que M. de Lewis avait un fou dans sa chambre à coucher. Au bout de quelques minutes, il apporta le plateau chargé qui contenait tout: le foie gras, le champagne, le thé, le tabac, les livres, les pipes et les journaux. Dans sa sagesse, le valet de chambre

de Lewis avait jugé que c'était le meilleur moyen de ne point trop parler au gentleman. Il déposa le plateau sur la table et s'enfuit à toutes jambes.

M. Lewis l'attendait dans le corridor.

—C'est bien, Sam, dit-il; vous vous en êtes tiré à bon marché, mon garçon.

—Le fait est que ce gentleman a une terrible mine ! balbutia le valet de chambre tremblant.

M. de Lewis tourna deux fois la clef dans la serrure.

—Mon cher lord, s'écria-t-il à travers la porte, je vous enferme pour qu'on ne vienne point vous déranger.

Sam approuva très-fort la précaution, et M. de Lewis rentra dans ses magasins avec une figure rayonnante de bonheur.

—Si Carter a manœuvré avec le petit Edgard aussi adroitement que moi avec Mac-Aulay, pensait-il en se frottant doucement les mains, nous sommes à tout jamais hors de peine.

XI

TAILLEUR A LA MODE.

Dans les magasins du tailleur Lewis, il y avait ce jour-là un mouvement extraordinaire. La foule des clients se pressait le long des comptoirs, et les employés ne savaient auquel entendre. Les salons pour essayer étaient pleins comme le reste. Le lecteur comprendra les motifs de cet empressement, quand nous lui aurons dit qu'une plaque ovale, suspendue à la porte de M. Lewis, montrait orgueilleusement ces quatre mots écrits en lettres d'or : FOURNISSEUR DE CHRISTIAN MAC-AULAY.

Quel gentleman eût osé se montrer au parc, au club ou dans le monde sans avoir quelque chose à la Mac-Aulay?

Parmi les hommes qui assiégeaient les comptoirs, quelques dames se montraient çà et là, car Lewis

venait de mettre en vente des spencers Christian et des amazones Mac-Aulay.

Au bout des magasins, il y avait un grand salon meublé avec recherche, qui donnait sur les appartements privés de M. Lewis. C'était là que le tailleur à la mode recevait les personnes de qualité. Quatre glaces magnifiques, contrariées selon l'art, permettaient aux clients de se voir du haut en bas et dans les plus minces détails de leur personne. Entre les glaces, des fauteuils façon seizième siècle prodiguaient leurs sculptures bizarres et s'adossaient à des bahuts du temps d'Élisabeth. Ce M. Lewis était un homme de goût. La preuve, c'est qu'il avait rassemblé dans ce salon, destiné à l'essai des twines et des redingotes, deux trophées d'armes antiques du plus merveilleux effet.

Hauberts d'acier, cuirasses, cottes de mailles, brassards, cuissards, genouillères, tibiales, salades, hausse-cols, haches d'armes, épées à deux mains, rondaches et dagues de Tolède. Il y avait surtout dans ces trophées deux arquebuses à mèches avec leurs fourches, qui excitaient vivement l'intérêt des connaisseurs. C'étaient deux épouvantables machines de guerre, au canon évasé par le bout, et dont les ciselures profondes étaient pleines de vénérable rouille,

Le pauvre Courtenay s'était démis l'épaule en voulant mettre en joue la plus petite des deux.

Dans ce salon décoré artistement, le commodore Robert Davidson était en train de se faire mesurer. La machine métrique en vieux chêne noir qui avait appartenu, suivant M. Lewis, au tailleur d'Henry Tudor, encadrait M. Davidson immobile, les jambes roidies, et retenant son souffle.

—Comment va, Lewis? s'écria-t-il, venez voir! j'ai parié que j'avais la même taille que lui.

—A deux pouces près, dit l'employé qui tenait la machine.

—Comment, deux pouces! protesta le commodore est-ce vous qui prétendez cela, monsieur Michiels? Avancez, Lewis!

—Mac-Aulay a cinq pouces et vous sept, dit le tailleur, c'est clair.

—Pesez, alors! Je vous enverrais au diable, voyez-vous! ne pouvez-vous pas peser quand je vous le dis!

L'employé tourna la vis, et le bras supérieur de la machine craqua, tant la pression qu'il exerçait sur le commodore était forte.

—Vous allez blesser milord! dit Lewis.

—N'ayez pas peur, Monsieur Michiels! Vous,

Lewis, je vous prie de vous mêler de vos affaires. Y a-t-il encore deux pouces de différence?

—A peu près, répliqua l'employé.

Une expression d'amer désappointement rembrunit le visage du commodore.

—Deux pouces ! fit-il en sautant comme un furieux hors de la machine; il y a mauvaise foi ! Et d'ailleurs, depuis quand se mesure-t-on avec des bottes ? Un coup de main, Monsieur Michiels.

M. Michiels s'exécuta comme un bon garçon, et le commodore, après avoir traversé la chambre pieds nus, se remit triomphant sous la règle.

—A vous, Lewis, s'écria-t-il, et pesez loyalement, cette fois !

Lewis tourna la clef à se rompre le poignet ; la règle gémissait; le commodore devenait écarlate.

—Il s'en faut encore d'un bon pouce, dit le tailleur en reprenant haleine.

Le commodore baissa la tête et revint vers ses bottes.

—Je constate que vous n'avez pas voulu peser comme il faut, murmura-t-il. Tout le monde sait bien que Mac-Aulay et moi nous sommes de la même taille... Mais il y aura toujours des jaloux !

—Bonjour, Lewis, dit lord John Tantivy, qui

entra la cravache à la main; je voudrais une casaque orange, vous savez?...

—Comme celle de Mac-Aulay! acheva le tailleur; Michiels, servez milord.

—Quelle espèce stupide que ces imitateurs ! grondait le commodore, en tirant sur ses bottes à tour de bras.

—Entrez, Milady ! chanta la voix flûtée de sir Arthur, qui donnait le bras à lady Harriett, baronness Monteagle.

—C'est d'un goût exquis! commença la baronness.

Mais elle aperçut le commodore aux prises avec ses bottes trop étroites.

—Oh! s'écria-t-elle en se voilant le visage avec horreur, cela est choquant, choquant en vérité!

Le commodore, écrasé par la conscience de son crime de lèse-bienséance, se cacha derrière une draperie, tandis que sir Arthur disait à Lewis :

—Milady voudrait une amazone Mac-Aulay.

—A cet âge, dit le commodore, quand la baronness fut partie, faire de pareilles extravagances ! Je réfléchissais, Lewis ; votre machine métrique est très-belle comme objet de curiosité, mais elle n'est peut-être pas juste. Pendant que j'y songe, vous

ferez une amazone Mac-Aulay pour ma fille. Si celle-là imitait quelqu'un je la renierais!

Il frappa du pied, autant pour ponctuer sa phrase que pour assurer ses bottes et rétablir l'aplomb de son pantalon.

—A propos, s'écria-t-il tout à coup, je ne vous ai pas dit? Je suis au mieux avec lady Bridgeton, maintenant. Quelle femme, Monsieur! Par exemple, je ne sais pas pourquoi elle en veut si mortellement à ce pauvre Mac-Aulay. Monsieur, quelle âme! Les éditeurs de la *Revue* lui payent une guinée pour chaque vers : saviez-vous cela?

—Non, Milord, repartit Lewis.

—Je sais toujours tout le premier, dit le commodore avec orgueil.

Puis il se rapprocha confidentiellement et ajouta :

—Ils ne se sont pas battus encore... Edgard et Mac-Aulay... La police les a empêchés de se joindre.

—Vraiment? fit le tailleur.

—Depuis ce matin, on a perdu la trace de Mac-Aulay.

—Depuis ce matin! répéta Lewis avec une innocence parfaite.

Dans les magasins, une voix de ténor commanda un pantalon Mac-Aulay.

—Écoutez cela ! s'écria Robert Davidson avec un dépit concentré, ce n'est pas moi qui les fais parler ! Ils finiront par donner un ridicule à ce pauvre Christian !

Une basse-taille bien timbrée lui répondit de la pièce voisine :—Un pardessus Mac-Aulay ! Le commodore se boucha les oreilles.

—Odieux, sur ma parole, odieux ! dit-il. Vous savez la distance pour le duel ? Un pas et demi, de pied ferme, avec des pistolets-carabines.

—On m'avait parlé de dix pas, interrompit Lewis.

—Laissez-donc ! un pas et demi. Ce sera un beau spectacle, Monsieur ! Je cours après Mac-Aulay depuis trois jours pour le prier de me prendre en qualité de témoin. Je me suis fait recommander par des personnes bien placées auprès de lui. Si je ne réussis pas, eh bien ! Monsieur, je chercherai querelle à quelqu'un pour me battre à un pas et demi.

—Un habit Mac-Aulay, demanda-t-on dans le magasin. Tout ce qu'il y a de plus Mac-Aulay !

Un tressaillement névralgique agita le visage du commodore ; il passa la main sur son front où perlaient quelques gouttes de sueur.

—Ces misérables, murmura-t-il d'une voix altérée, ne demanderont donc jamais un habit Davidson, un

gilet Davidson, une cravate Davidson! La moindre chose Davidson!

—Mon cher Monsieur Lewis, reprit-il avec la dignité du malheur, vous me retenez là fort obligeamment. Mais il faut que je trouve Mac-Aulay. S'il prenait un autre témoin, je serais capable d'en faire une maladie! Un pas et demi, de pied ferme! Il n'y a certainement que nous pour avoir de ces idées-là!

Il se dirigea vers la porte d'un air affairé; mais, au moment de sortir, il s'arrêta brusquement.

—Vous ai-je dit, pour lady Bridgeton? s'écria-t-il. Oui? bien, bien! Votre serviteur, mon cher Monsieur Lewis! Une autre fois que je serai moins pressé, je causerai plus longtemps avec vous.

Il inclina son chapeau comme il fallait pour ressembler à Mac-Aulay par derrière, puis il traversa les magasins en boitant une idée de moins qu'à Brighton, car depuis trois jours la jambe de Mac-Aulay devait aller mieux.

M. Lewis lui souhaitait intérieurement bon voyage, lorsque la figure discrète et décente du maquignon Carter se montra sur le seuil. Derrière le marchand de chevaux venaient le grave Staunton et le tendre Filowski.

—Vous êtes seul? demanda Carter, j'ai cru que ce commodore resterait là jusqu'à demain!

On se serra le doigt à la ronde.

—La presse est superbe ce matin chez vous! dit Staunton.

—Superbe! répétèrent Carter et Filowski.

Lewis haussa les épaules.

—Il y a bien de l'ivraie parmi le bon grain, murmura-t-il.

—Banque? fit Carter.

Lewis poussa un profond soupir qui eut de l'écho dans les trois poitrines de ses confrères.

—Allons, c'est un fait accompli, dit Carter, le Mac-Aulay baisse! Les tigres de l'Inde commencent à se faner; il faudra trouver autre chose, voilà tout. Mais songeons au plus pressé, Messieurs, songeons à ce coquin de duel qui peut nous frapper comme la foudre.

Lewis prit un air orgueilleusement modeste.

—Messieurs, commença-t-il, vous aviez mis en moi votre confiance. J'ai fait tout mon possible...

—Au fait! interrompit Carter.

—Mac-Aulay est en lieu de sûreté.

Les fournisseurs re rapprochèrent d'un commun mouvement. Lewis semblait distrait et prêtait l'oreille

à un bruit sourd qui se faisait à l'intérieur de sa maison.

—Où çà? demanda Carter.

—Chut! fit Lewis avec inquiétude.

On entendit comme un fracas de porcelaine brisée, puis le silence se rétablit.

—Je ferai la note du dégât, dit Lewis, et chacun payera sa quote-part.

Les fournisseurs le regardaient et ne comprenaient point. Il poursuivit :

—C'est notre cher lord qui fait ce tapage; je l'ai enfermé de force dans mon propre appartement.

Le même sourire vint à toutes les lèvres.

—Il a des livres, continua Lewis, du tabac de Turquie, du champagne, tout ce qu'il faut pour être heureux.

—Bravo! interrompit le chœur des associés.

—Ce qui ne l'empêche pas de se démener comme un diable, et de tout briser dans ma chambre à coucher. Il menace de nous dénoncer à la police.

—Chartre privée! grommela Staunton en secouant la tête.

—Atteinte à la liberté d'un citoyen! ajouta Filowski, Polonais peu lettré, mais à qui son âme

généreuse prêtait toujours des accents pleins d'éloquence.

—Bah! s'écria Carter, c'est l'affaire de quelques heures.

—Vous êtes donc en règle? demanda vivement Lewis.

—Carter tira de sa poche un portefeuille, et du portefeuille une petite liasse de papiers.

—Une lettre de change! firent à la fois tous les fournisseurs.

Carter tenait ses chiffons entre l'index et le pouce, et souriait paisiblement.

—Je ne suis pas resté les bras croisés, dit-il; je savais que sir Edgard se fournissait chez Browne, dans Hay-Market; je suis allé chez Browne, et je lui ai acheté ceci.

—Il déplia négligemment la lettre de change ornée de son protêt.

—Il y a jugement, poursuivit-il, prise de corps, et cætera. On ne se bat pas à la prison de Fleet-Street!

Filowski saisit la main droite de Carter, tandis que Staunton lui serrait la main gauche et que Lewis criait : Bravissimo!

—Messieurs, dit le marchand de chevaux, vous

êtes contents de moi ; c'est ma récompense. Ne serait-il pas fâcheux, ou, pour mieux parler, intolérable, que le premier étourneau venu pût assassiner d'un coup de pistolet le crédit de négociants honnêtes et actifs ?

—Certes, certes, fit le chœur, ce serait intolérable !

—Edgard Lindsay réfléchira sous les verrous. Mais en attendant, Messieurs, de la prudence ! Il faut que Mac-Aulay soit gardé soigneusement.

—Gardé à vue, pardieu !

—Il faut... reprit Carter.

—Permettez, interrompit Filowski avec émotion, nous sommes sa famille, à ce jeune homme ! il ne s'agit pas seulement d'un vil intérêt ; j'ai pour Mac-Aulay le cœur d'un père et d'une mère. Cette nuit, je me le représentais percé d'un coup mortel, et mon oreiller se mouillait de mes larmes !

Ces choses, dites avec l'accent slave, ont une saveur que nous ne pouvons point rendre. Les fournisseurs commençaient à s'attendrir sérieusement, lorsqu'une jeune personne, voilée de vert et vêtue avec une élégante simplicité, sortit des magasins. Elle jeta tout autour d'elle un regard embarrassé.

—Mon père m'avait dit... murmura-t-elle ; je suis bien chez M. Lewis, n'est-ce pas?

—Je crois que j'ai l'honneur de parler à miss Amy Davidson? demanda le tailleur.

La jeune fille devint rouge comme une cerise sous son voile, et balbutia:

—Mon père n'est donc pas ici?

—Le commodore est venu, Mademoiselle, mais il est reparti.

Miss Amy fit un geste de désappointement, mais elle ne prit point congé. Un observateur eût compris bien vite qu'elle ne voulait point s'en aller et qu'elle ne savait comment rester.

—Pensez-vous qu'il revienne? demanda-t-elle en hésitant.

—Je ne sais, répliqua Lewis.

—C'est que... je voulais... je venais...

—Peut-être pour essayer l'amazone que milord votre père a commandée?

—C'est cela, s'écria miss Amy qui saisit la balle au bond, je venais positivement pour essayer mon amazone.

—Alors, dit Lewis, si mademoiselle veut prendre la peine de passer dans le salon des dames?. .

—Ah çà! où donc est M. Lewis? demanda au dehors une voix douce mais accentuée résolument.

Miss Amy fit un pas vers la porte comme pour s'enfuir.

—C'est lady Bridgeton ! s'écria Carter.

Et Lewis se précipita vers les magasins en disant :

—Par ici, Milady ! Que d'honneur !

La fille du commodore s'était mise à l'écart, et avait ramené son voile de manière à cacher entièrement son visage. Lady Bridgeton entra d'un pas leste et cavalier, la tête haute et jouant avec une cravache mignonne qu'elle tenait à la main.

—Encore cette femme ! murmura miss Amy consternée.

Les fournisseurs entouraient déjà lady Bridgeton, comme si c'eût été une reine.

—Je passais par hasard, dit-elle en se jetant dans un fauteuil, et je suis montée pour voir les draps de ma livrée.

—Je rends grâce au hasard, Milady ! fit Lewis.

La lionne glissa une œillade moqueuse vers miss Davidson, qui se faisait petite dans un coin.

—Positivement, Monsieur Lewis, dit-elle en riant, vous devenez un tailleur pour dames ?

Amy baissait les yeux et feignait de ne point entendre.

—Je n'aurais pas dû venir ici, pensait-elle, mais cette lettre...

Lady Desdemone Bridgeton poursuivait, en s'adressant à Lewis :

—Tout ce qu'il y a de plus beau pour mes gens, vous savez? Monsieur Carter, j'irai voir aujourd'hui un attelage.

Carter se rengorgea.

—Je vous serais obligé, Monsieur Staunton, ajouta la lionne, de m'envoyer deux ou trois boîtes ce soir.

—Tout entier aux ordres de milady, répliqua le gantier, qui salua comme un duc et pair.

Filowski agita gracieusement sa tête à la chevelure crêpue.

—Belle dame, dit-il en minaudant, moi seul je suis privé de l'avantage...

L'auteur de *David Rizzio* eut un franc éclat de rire.

—Quand j'aurai honte de mes bas bleus, Monsieur Filowski, dit-elle, je m'engage à vous acheter des bottes.

—Oh! charmant! murmura M. Lewis.

—Délicieux! ravissant! répétèrent les autres marchands.

Miss Amy tournait le dos; elle avait tiré de son sein une lettre qu'elle relisait à la dérobée.

—On dirait une écriture de femme! pensait-elle : « Ce matin, à midi, chez le tailleur Lewis... une personne qui a autant d'intérêt que vous à empêcher ce duel... »

Elle referma la lettre et resta comme absorbée. Un bruit soudain, qui se fit dans les appartements voisins, l'éveilla en sursaut.

—Qu'est-ce que cela? demanda lady Bridgeton. Y a-t-il un cabaret à côté?

—Milady!... balbutia Lewis, évidemment embarrassé, ce n'est rien, je vous assure.

—Notre lion qui se démène dans sa cage, murmura Carter.

Staunton et Filowski jetaient vers la porte des regards inquiets.

Tout à coup un domestique se précipita dans la chambre; il était fort en désordre et portait sur l'œil gauche la trace d'un mémorable coup de poing.

—Ah! Monsieur! s'écria-t-il, c'est un échappé de l'enfer, que vous m'avez donné à garder!

—Bien! bien! Sam, faisait Lewis, qui cherchait à lui imposer silence, modérons-nous, s'il vous plaît!

—Il a tout brisé, reprit Sam, tout, Monsieur, depuis le pot à l'eau jusqu'à la pendule! Il a lancé la bouteille de champagne au milieu de votre grande glace. Il a voulu me poignarder avec son couteau de table.

—Diable! diable! dit Staunton.

Filowski, toujours bienfaisant, soufflait tant qu'il pouvait dans l'œil de Sam.

—Il faut aller ! opina Carter.

Lewis se rapprocha de lady Bridgeton, dont les jolies lèvres avaient je ne sais quel sourire plein de malicieuse bonhomie. Le tapage redoublait.

—Veuillez m'excuser, Milady, commença Lewis, un de mes parents...

Il resta court, parce que le parquet trembla comme si la moitié de la maison fût tombée.

—Du côté maternel... ajouta Staunton, qui vint à son secours.

—Atteint de folie... poursuivit Carter.

—De folie furieuse, Madame! acheva tragiquement Filowski.

—C'est cela, s'écria Lewis, de folie furieuse, hélas!

Le sourire de lady Bridgeton prit une nuance de raillerie; elle leva sa cravache mignonne avec un geste fanfaron.

—Voulez-vous que je vous prête main-forte, Messieurs ? demanda-t-elle.

Lewis était trop ému pour sentir la pointe du sarcasme.

—Merci, Madame, dit-il de bonne foi, j'espère que ces messieurs suffiront. Venez, Messieurs, venez !

Les quatre fournisseurs se rangèrent en bataille et entrèrent courageusement dans l'appartement privé du tailleur.

Lady Bridgeton les suivit un instant du regard. Dès qu'ils eurent disparu, elle se leva et s'élança vers la porte des magasins, qu'elle ferma au verrou.

Amy poussa un petit cri de frayeur.

Quand lady Bridgeton se retourna, vous eussiez dit qu'un masque était tombé de son visage. Ce n'était plus la lionne à la beauté hardie, la femme transformée par le succès ; ce n'était plus l'auteur de *David Rizzio* avec son auréole de gloire hermaphrodite, c'était Jane, notre chère Jane, la pauvre fille des premières pages de ce récit. C'était Jane souriante encore, mais émue et si jolie, que miss Amy Davidson crut la voir pour la première fois.

Jane vint à elle, et elle lui prit les deux mains bon gré mal gré.

—Vous avez reçu ma lettre ? dit-elle.

XII

LA PERLE DES FEMMES.

Miss Amy Davidson leva sur Jane ses grands yeux étonnés; elle était loin d'être rassurée, et cependant quelque chose l'attirait déjà vers cette femme qui, tout à l'heure, lui inspirait une véritable aversion.

—N'ayez pas peur, dit Jane, dont la voix était douce et presque tremblante, c'est moi qui vous ai écrit cette lettre, Mademoiselle; c'est moi qui vous ai donné rendez-vous ici.

—Ah! fit Amy, avec un geste de défiance; et que me voulez-vous, Madame?

—Je veux savoir, d'abord, si vous l'aimez.

—Miss Amy prit ce petit air grave et digne de l'Anglaise blonde qui va prononcer le mot: *shoking!*

—Écoutez, s'écria Jane avec pétulance, point d'enfantillage, au nom du ciel! Nous serons amies dévouées toutes les deux, ou nous serons mortellement ennemies. Dites-moi bien vite que vous ne l'aimez pas!

Sa parole commandait, mais ses yeux suppliaient, et miss Amy sentait qu'elle lui pressait les mains doucement.

—Qui donc? demanda-t-elle enfin.

—M. Christian Mac-Aulay.

—Madame! fit Amy offensée.

Jane se méprit et devint pâle.

—Serait-il donc vrai que vous l'aimez? murmura-t-elle.

—Mais non, assurément! s'écria miss Davidson.

Jane riant et pleurant lui jeta ses deux bras autour du cou.

—Merci! s'écria-t-elle avec effusion, vous ne savez pas le bien que vous me faites! Vous êtes si jolie, Mademoiselle! J'avais bien peur de vous. Il faut que vous me connaissiez, et, comme je vous le disais tout à l'heure, nous serons amies, car nous avons désormais les mêmes intérêts. Vous aimez sir Edgard Lindsay, puisque vous êtes venue; notre avenir se joue du même coup.

Elle s'assit auprès de miss Davidson et garda ses deux mains serrées entre les siennes.

—Ecoutez-moi bien, poursuivit-elle; je ne suis pas ce que je parais être, et ce masque de hardiesse m'est bien lourd à porter. Je suis une pauvre jeune fille comme vous, Mademoiselle, une jeune fille qui souffre et qui combat pour son amour. Il m'a abandonnée, il m'a trahie, peut-être qu'il ne m'aime plus. Moi, je l'aime et je l'aimerai toujours : c'est ma destinée!

Elle sentit la main d'Amy qui répondait à son étreinte ; la blonde miss avait déjà poussé deux ou trois gros soupirs en levant ses yeux bleus vers le ciel.

—J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le haïr, continua Jane, pour le mépriser, pour l'oublier; je sentais bien que c'était impossible! Mais, quand il s'agit de lui, je n'ai plus ni raison, ni conscience?

—D'ailleurs, s'interrompit-elle, comme si elle eût craint d'en avoir trop dit, il est bon, malgré le mal qu'il m'a fait ; il est noble, malgré le rôle qu'on lui impose. Son malheur, c'est d'être ambitieux. Mais, de bonne foi, n'a-t-il pas le droit d'être ambitieux, lui le plus beau, le plus intelligent, le plus brave des hommes? Autrefois... oh! j'étais trop heureuse, il

m'adorait. Maintenant... mais j'espère toujours, j'espère et je m'efforce. Quand je n'espérerai plus il sera temps de mourir !

Une larme tremblait aux longs cils de miss Davidson.

—Mourir ! répéta-t-elle, vous, si belle et si digne d'être aimée ! Oh ! non, non, vous ne mourrez pas, Milady, nous unirons nos efforts comme deux sœurs.

—Et combien je vous aimerai, chère petite sœur ! interrompit Jane, en couvrant son front de baisers.

Elles étaient là, toutes deux, serrées l'une contre l'autre; la chevelure noire de Jane ruisselait parmi les blonds anneaux de la chevelure d'Amy; elles étaient là, plus charmantes par le contraste, les yeux humides et à la fois souriants. Il n'y avait point d'exagération dans leurs paroles : elles se chérissaient déjà comme deux sœurs.

—Ah çà ! s'écria tout à coup miss Amy en secouant sa gracieuse indolence, je le déteste, moi, ce M. Mac-Aulay ! c'est lui qui vous fait tant souffrir, et c'est lui qui a perdu Edgard dans l'esprit de mon père !

— Je vous en prie, dit Jane, ne l'accusez pas devant moi !

—Puisque vous le voulez, je me tais. Mais com-

ment faire? le commodore est absolu dans ses volontés.

—Nous avons, nous aussi, nos volontés, répliqua Jane, qui se redressa d'un petit air vaillant.

—Il est le plus fort, soupira miss Amy.

—Eh bien, s'écria Jane, nous serons les plus braves!

Amy se sentait comme électrisée au contact de cette nature hardie.

—Ma sœur, dit-elle en appuyant sa jolie tête sur l'épaule de Jane, je crois que vous me donnerez du courage.

—Moi, j'en suis sûre! A l'œuvre, ma sœur! occupons-nous d'abord de ce duel.

—Oh! ce duel! fit miss Davidson, qui redevint pâle.

—Êtes-vous prête à tout pour l'empêcher? demanda Jane.

—A tout!

—Eh bien, je vais vous dire un grand secret, reprit Jane, qui mit son doigt mignon sur ses lèvres, Mac-Aulay est ici.

— Ici! répéta miss Davidson étonnée.

Jane souriait tristement.

—Quand il est malheureux, dit-elle, il pense encore

à moi. Il m'a écrit ce matin. L'intérêt de ces marchands, qui spéculent sur sa folle renommée, s'est mis jusqu'ici entre les deux adversaires : Christian est prisonnier dans cette maison.

Amy frappa joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

—Tant mieux, tant mieux! s'écria-t-elle.

—Ne chantons pas encore victoire! S'il a pu m'écrire, il a pu écrire aussi à sir Edgard Lindsay.

—C'est vrai, murmura miss Davidson, qui perdit son sourire et baissa la tête.

—Il faut donc empêcher à tout prix sir Edgard d'approcher de cette maison. C'est pour cela que j'ai compté sur vous.

—Et vous avez bien fait!

—Vous savez où trouver sir Edgard? demanda Jane.

—Je sais toujours où le trouver, répondit miss Davidson en rougissant.

Elle se leva pour sortir; Jane l'arrêta.

—Un mot encore, dit-elle, tandis que sa voix prenait, à son insu, un accent de gravité, avez-vous confiance en moi, Amy?

—Vous me le demandez! s'écria la blonde fille avec reproche.

—Eh bien ! dites à sir Edgard Lindsay qu'il faut que je le voie ce soir, sans témoins.

Miss Davidson ne put s'empêcher de répéter :

—Sans témoins ?

—Chez moi, ajouta Jane. J'ai bien des choses à lui dire.

Amy la regarda en face.

—Jane, dit-elle, Edgard ira chez vous, ce soir.

Elle tendit la joue à Jane, qui la pressa contre son cœur ; puis elle sortit vivement par les magasins, en murmurant : A bientôt !

Jane était seule ; elle appuya sa tête sur sa main et resta pensive. La foule ne cessait point d'encombrer les comptoirs. Jane n'entendait rien de tout le bruit qui se faisait près d'elle.

—Chère enfant ! se disait-elle, on l'aime ! Et comment ne l'aimerait-on pas ? si charmante et si bonne ! Ah ! se reprit-elle, tandis qu'une larme roulait lentement sur sa joue, quelle différence entre nous deux !

Elle se renversa sur son fauteuil, et regarda sans le voir le trophée d'armes qui lui faisait face.

—Ces idées de fortune l'entraînent et l'enivrent, murmura-t-elle ; mais ne sais-je pas qu'il a bon cœur ? Je combattrai, je resterai sur la brèche jusqu'au jour

où son mariage aura brisé ma dernière espérance. Et je n'aurai ni fausse honte, ni scrupule. Non ! car nulle femme ne l'aimera jamais comme je l'aime, et ne se donnera, comme moi, tout entière à son bonheur !

Un violent coup de pied ébranla les panneaux gothiques de la porte qui communiquait avec les appartements particuliers de M. Lewis. Jane se redressa et reprit sa cravache. Ce fut l'affaire d'un clin d'œil : lady Desdemone Bridgeton se retrouvait elle-même avec toute sa crânerie.

—Ce doit être lui, pensa-t-elle.

Un second coup de pied enleva le pène, et Christian, fait comme un bandit, se précipita dans la chambre. Il avait l'œil hagard, les cheveux en désordre, et tenait encore à la main le fameux couteau de table à l'aide duquel il avait voulu exterminer Sam.

C'était bien un prisonnier qui s'évadait de son cachot. A la vue de Jane, il fit un pas en arrière et se mit en garde.

—Ah ! dit-il en la reconnaissant. C'est vous, Madame !

Il avait la voix brève des fiévreux.

—Comme vous voilà fait, mon pauvre Christian ! s'écria Jane, qui ne put réprimer sa gaieté.

—Ne riez pas, dit le lion d'un air sombre, je vous défends de rire ! Je suis dans une position terrible !

—En vérité ? contez-moi donc cela.

—Sur mon honneur, Madame, les coquins me le payeront ! Je fais serment d'en assommer trois ou quatre !

—Mais, pour Dieu ! Christian, qu'avez-vous donc?

Le lion s'élança vers elle et lui saisit le bras.

—Vous me demandez ce que j'ai ! s'écria-t-il en grinçant des dents ; ce sont des scélérats, Madame ! des drôles ignobles ! Ils m'ont enfermé ! enfermé comme un enfant méchant ! De par tous les diables ! je suis sujet anglais et libre ; ils en verront de belles !

—Calmez-vous, je vous en prie, dit Jane.

Christian fut sur le point de la battre ; il écumait. .

—Alors vous n'êtes pas indignée de cette violence infâme? reprit-il en croisant ses bras sur sa poitrine ; Jane, Jane, vous avez bien changé ! Et voulez-vous savoir ce qu'a imaginé ce honteux pendard de Lewis pour motiver ses excès à mon égard? Madame, il me fait passer pour fou ! pour fou furieux, Madame ! Les valets, en m'approchant, s'arment de balais et de tisonniers...

—Pauvre Christian ! murmura Jane, qui se détourna pour sourire.

—J'ai brisé la porte de ma prison, espérant gagner la rue, mais toutes les issues sont gardées ! Les corridors sont pleins de commis qui ont des pistolets, et les coupeurs brandissent leurs grands ciseaux dans les antichambres. Figurez-vous que le cuisinier a voulu me passer sa broche au travers du corps !

Christian mettait un tel feu à ce récit, que Jane eut beau faire, elle ne put retenir un éclat de rire.

—Vous riez, Jane ! s'interrompit le malheureux lion, qui laissa tomber ses deux bras le long de son corps, cela vous fait rire, Madame ! Je vois bien que vous n'avez plus de cœur !

Jane devint sérieuse.

—Je ne croyais pas mériter vos reproches, Christian, dit-elle ; il y a une demi-heure que j'ai reçu votre lettre et me voici.

—Vous êtes bonne, ma chère Jane, vous êtes excellente ! s'écria le lion, passant d'un extrême à l'autre ; vous serez toujours ma meilleure amie, vous qui devriez me haïr !

—Pourquoi cela ? demanda Jane gaiement.

—Au fait, c'est vrai, dit Christian d'un air piqué ; j'oublie toujours que vous êtes entièrement consolée.

Et je dois vous faire compliment, Madame, sur la façon vraiment expéditive...

Jane eut un sourire espiègle et coquet.

—Vous teniez donc beaucoup à me voir pleurer éternellement? murmura-t-elle.

—Laissons cela, dit Christian d'un ton brusque; je suis fou de vous parler de ces fadaises. Jane, il s'agit d'une affaire sérieuse : mon honneur est engagé.

—Votre honneur, mon Christian ?

—Je vous fais juge : j'avais pris rendez-vous pour aujourd'hui...

—Pour un duel, peut-être? interrompit Jane gaillardement.

—Pour un duel... qui a déjà été remis quatre fois.

Jane fronça le sourcil et secoua la tête.

—Quatre fois! répéta-t-elle en faisant un cerceau de sa cravache, circonstance aggravante!

—Vous sentez bien, Jane, que si je ne puis me trouver à ce rendez-vous, je suis à tout jamais déshonoré?

—Je ne vous cache pas, mon ami, que cela me paraît évident.

Christian joignit ses mains sur son estomac pour la regarder avec admiration.

—Vous êtes la seule femme au monde pour comprendre ces choses-là, Jane, dit-il, et je suis sûr que vous allez me servir.

—Comment donc! s'écria la jeune femme, de tout mon cœur!

Christian se précipita sur sa main et la secoua vigoureusement.

—Voilà ce que j'appelle une amie! dit-il. Il faut me fournir les moyens de quitter cette maison.

—Je ne demande pas mieux. Seulement, si l'on vous a fait passer pour fou, je ne vois pas...

—Cherchons!

—C'est cela, cherchons.

—En prévenant la police?

—C'est une idée... Mais la police empêche les duels.

—A qui le dites-vous, Jane! Ah! coquin, coquin de Lewis! Savez-vous ce qui va arriver? le commodore me regardera comme un lâche, et adieu mon mariage!

—Ceci est fâcheux au dernier point! murmura Jane qui se pinça les lèvres.

—Fâcheux pour moi et fâcheux pour vous, reprit le lion, car enfin, si je me retire, ce petit Edgard

pourrait bien épouser ma fiancée. Et vous, l'aimez-vous, Jane, ce petit Edgard?

Jane sourit, tourna la tête et balbutia :

—On ne peut donc rien vous cacher !

—Joli choix, pardieu ! joli choix ! grommela Christian. Ah çà ! nous n'en sortirons pas ! J'ai beau chercher, je ne trouve rien.

Il se frappa le front tout à coup.

—Victoire ! s'écria-t-il ; nous y sommes ! j'ai le moyen !

—Voyons le moyen, fit Jane en dissimulant son inquiétude.

—Le commodore, ma chère ! Faites seulement savoir au commodore l'embarras où je me trouve ; dites-lui que je l'ai choisi pour témoin, et je vous jure qu'il me tirera de peine.

—Il en serait bien capable ! pensa Jane.

Elle ajouta tout haut :

—J'approuve le moyen, et je suis prête.

Christian ne se sentait pas de joie.

—Voilà mes drôles qui viennent, dit-il. Partez vite, Jane !

Lewis et Carter avaient déjà passé le seuil et s'avançaient avec précaution.

—Dieu veuille que je rencontre le commodore !

pensait Jane, mon Christian l'attendra longtemps!

—Comptez sur moi, ajouta-t-elle en prenant congé.

—Vous m'aurez sauvé plus que la vie! dit le lion qui lui baisa la main.

Lady Desdemone Bridgeton passa comme une reine devant la haie des fournisseurs respectueux, et disparut par la porte des magasins.

Ce n'était pas seulement le quatuor important composé de Carter, de Lewis, de Staunton et de Filowski; on avait convoqué l'arrière-ban des intéressés : l'association tout entière était réunie. Il y avait un chapelier, un chemisier, un bonnetier; il y avait un coiffeur, un bijoutier, un dentiste; il y avait un marchand de meubles, un fabricant de chocolat, un entrepositaire de vermouth, et d'autres dont le dénombrement serait par trop homérique. C'était une armée.

Ils se tenaient rangés au-devant de la porte, le chapeau à la main et l'échine courbée; on voyait bien qu'ils étaient prêts à faire toutes les soumissions possibles pour regagner les bonnes grâces du *cher lord*.

Le cher lord jetait sur eux de fauves regards, et semblait aiguiser la foudre dont il allait les frapper.

—Approchez! dit-il d'un accent terrible.

Les fournisseurs tressaillirent sur toute la ligne. Christian se redressa.

—Voulez-vous me dire quel jeu nous jouons ensemble? reprit-il en contenant sa voix; avez-vous cru que j'étais un croquant de votre espèce? Parce que je vous ai loué mon corps, à vous, Monsieur Carter, pour orner vos voitures et faire valoir vos chevaux; à vous, Monsieur Lewis, pour mettre en lumière le drap que vous vendez à trois cents pour cent de bénéfice; à vous, Monsieur Filowski, pour donner un certain vernis à vos chaussures; à vous tous enfin pour illustrer vos produits divers, et changer votre plomb en or, avez-vous cru que je vous avais vendu mon honneur!

Filowski joignit ses mains osseuses où il y avait beaucoup de verrues et beaucoup de bagues.

—Une si coupable pensée!... commencèrent à la fois Carter et Lewis.

—Messieurs, vous vous êtes trompés, continua Christian, si vous avez cru cela, c'est moi qui vous le dis!

—Hélas! cher Monsieur!... voulut interrompre Staunton.

—La paix! Je me charge de vous faire voir, moi,

la différence qu'il y a entre des banquistes et un homme de cœur!

—Banquiste! soupira Filowski. Ah! banquiste! moi qui avais cinq mille paysans esclaves quand la Pologne était libre!

—Voyons, cher lord, de quoi vous plaignez-vous? demanda Carter d'un ton pénétré, M. Lewis vous aurait-il laisser manquer de quelque chose?

—Je crois que vous me raillez! rugit le lion, qui bondit et saisit Carter au collet.

Personne ne fit un mouvement pour défendre le maquignon en péril.

—Permettez, permettez, dit-il avec supplication; je suis père de famille! Nous sommes tous pères de famille; nous avons fait fabriquer à force; nos magasins regorgent...

—Que m'importe cela? s'écria Christian, qui le secouait à tour de bras.

—Vous pouvez me tuer, sanglotait Carter, je vous dirai la vérité. Quand une vie est précieuse comme la vôtre, on n'a pas le droit de la jouer!

—Se battre! appuya Lewis, pendant que le maquignon respirait, c'est bon pour les petits jeunes gens, auteurs ou artistes!

—Mais un homme d'importance! ajouta Staunton.

—Songez, Milord, songez, s'écria Carter, qu'il y a des millions sur votre tête!

—Songez, Milord, songez, répéta la voix attendrie du Polonais, que vous êtes le patrimoine de nos enfants!

Il y eut un mouvement général, et tous les fournisseurs, accueillant cette idée sympathique, entourèrent le lion en répétant les larmes aux yeux :

—Oui, Milord, oui, vous êtes le patrimoine de nos pauvres enfants!

Christian lâcha prise, tant il fut stupéfié. Il y avait je ne sais quoi d'anthropophage dans l'émotion de tous ces braves gens. Christian eut comme un éblouissement ; il les vit tous avec de grandes dents affamées, prêts à le dépecer et à le manger en famille.

—Alors, murmura-t-il en reculant d'un pas, vous prétendez...

—Nous ne prétendons rien, dit Carter ; nous sommes littéralement aux pieds de Votre Seigneurie.

—Humbles, poursuivit Lewis.

—Soumis, ajouta Staunton.

—Dévoués sincèrement et profondément! acheva Filowski.

—Nous étendons nos mains vers notre cher lord, reprit le maquignon, et nous lui représentons avec

respect qu'il s'agit tout au plus de vingt-quatre heures.

—Mais, misérables que vous êtes, gronda Christian, ces vingt-quatre heures suffisent à me déshonorer!

—Du tout! repartit Carter en clignant de l'œil avec triomphe, car il avait, cette fois, un argument sans réplique; du tout, Milord! Nous tenons les journaux, vous savez bien; les journaux diront tout simplement que sir Edgard Lindsay a eu peur et a pris la fuite.

L'indignation étouffait Christian, il ne put dire qu'un mot :

—Infamie! infamie!

Les fournisseurs se regardèrent. On avait fait tout ce qu'on avait pu.

—Il faut bien pourtant que nous écoulions nos produits, dit Carter, exprimant l'opinion de tous, et puisque Sa Seigneurie ne veut entendre à rien, je propose...

—J'appuie! interrompit Lewis, en prêtant l'oreille à un bruit qui se faisait dans les magasins...

—On vient, dirent à la fois Staunton et Filowski.

Carter s'avança vers Christian et dessina un cérémonieux salut.

—En somme, dit-il résolument, nous n'avons pas dépensé notre argent pour le roi de Prusse, et Votre Seigneurie est priée de rentrer dans sa chambre.

—Useriez-vous de la violence? s'écria le lion, qui se mit sur la défensive.

—Avec regret, répondit Carter, qui donna de la main le signal du combat, et seulement à la dernière extrémité. Voulez-vous nous suivre, Monsieur Mac-Aulay? Non!... Messieurs, prêtez-moi main-forte, et emmenons M. Mac-Aulay!

Au moment où l'intrépide Filowski retroussait ses manches pour commencer l'attaque, des voix s'élevèrent du côté des magasins, dont la porte s'ouvrit brusquement. On vit le commodore Davidson boxant un domestique qui essayait de lui barrer le passage. Edgard était derrière le commodore.

L'armée des fournisseurs s'arrêta consternée.

—Ah! ah! s'écria le commodore, en portant un coup de poitrine au domestique : souvenez-vous de mon nom, l'ami : Robert Davidson! Je vous permets de dire partout que je suis un original. Entrez, Edgard. Tiens, voici Mac-Aulay! Mac-Aulay, avez-vous vu mon coup de poitrine? Mais quelles figures ils ont tous! ajouta-t-il en regardant les fournisseurs.

—Jane a tenu parole, pensait Christian ; quelle femme !

Il salua Edgard, qui restait froid et roide auprès de la porte. Puis il se tourna vers les associés.

—Vous ne vous attendiez pas à celle-là, n'est-ce pas? dit-il avec triomphe ; Monsieur Lindsay, je suis à vous, partons !

—La voiture est en bas avec tout ce qu'il faut, répliqua Edgard, partons !

—Partons ! s'ecria le commodore. Je suis témoin naturel et nécessaire.

Les fournisseurs, qui avaient eu le temps de se remettre, s'étaient massés au-devant de la porte, et tenaient une manière de conseil.

—Il faut payer de sa personne ! disait Carter, non sans un léger tremblement dans la voix.

—Nous sommes six contre un, ajouta Filowski, déployons du courage !

—Place ! s'écria Christian en s'avançant vers eux.

Carter parla tout bas à ses compagnons, qui firent un signe d'assentiment.

—Milord, répondit-il à Christian avec résolution, notre parti est pris : vous nous passerez plutôt sur le corps !

—Eh bien ! nous vous passerons sur le corps !

s'écria le lion, qui s'empara d'une chaise gothique et la brandit au-dessus de sa tête.

Edgard prit un mannequin, et le commodore saisit la machine à toiser qui lui avait donné méchamment deux pouces de plus qu'à Mac-Aulay.

—Attention, vous autres ! commanda Carter aux fournisseurs qui s'étaient divisés en trois ou quatre groupes, et vivement ! Allez !

Ce fut un coup de théâtre. A ce signal, tous les associés s'éclipsèrent comme par magie par les différentes portes, et l'on entendit en même temps le bruit de toutes les serrures qui se refermaient en dehors.

XIII

LA GUERRE DES TITANS

Christian tenait toujours à la main sa chaise gothique, Edgard son mannequin, le commodore sa machine à mesurer; ils restaient en face les uns des autres, l'air penaud, la bouche ouverte. Des éclats de rire étouffés se faisaient entendre derrière toutes les portes.

— Que veut dire ceci ? s'écria Edgard le premier.

Le commodore jeta sa machine métrique et s'élança vers la porte des magasins, dont il secoua le bouton.

—Fermée ! murmura-t-il.

—Fermées ! répétèrent Edgard et Christian qui venaient d'éprouver les autres serrures.

—Il n'y a pas à se faire illusion, ajouta le tueur de tigres, nous sommes prisonniers.

—Tout cela par jalousie, dit le commodore; je pénètre leurs desseins : on a voulu tout bonnement m'empêcher d'être votre témoin!

Edgard se promenait à grands pas dans la chambre.

—Il faut pourtant en finir, dit-il.

—Monsieur, répliqua Christian avec aigreur, je suis tout aussi pressé que vous!

—Et moi donc! s'écria le commodore; c'était une occasion unique. Voyons la fenêtre!

Il souleva le châssis et regarda au dehors.

—Peste! fit-il en se retirant vivement, c'est un peu haut; Messieurs, reprit-il en se rapprochant de ses compagnons de captivité, je vous propose de mettre le feu à la maison.

Edgard et Christian haussèrent les épaules; le commodore les retint chacun par un bras.

—C'est original, n'est-ce pas? dit-il; comprenez-moi bien : tous ces vieux meubles vont brûler comme paille; on viendra au secours, et nous nous esquiverons adroitement.

—Pardieu! dit Christian, battons-nous ici!

—Je vous remercie d'avoir eu cette idée, s'écria Edgard avec chaleur.

—Moi aussi, Mac-Aulay, moi aussi, fit le commodore qui fouilla précipitamment dans ses poches.

Rien de plus aisé, grâce à Dieu! voici la poudre, voici les balles...

—Diabolique! diabolique, s'interrompit-il d'un air désespéré; les pistolets sont restés en bas dans la voiture.

Les deux jeunes gens firent un geste de dépit.

—Écoutez, reprit Robert Davidson, à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas? Vous pourriez toujours boxer un petit peu pour vous entretenir.

—Monsieur, dit Edgard solennellement, c'est un combat à mort qu'il me faut.

—Une arme! nous ne trouverons donc pas une arme! grondait le lion qui perdait patience.

Le commodore se tordait les bras.

—Mes amis, mes chers amis, dit-il, vous êtes en train, véritablement, c'eût été magnifique, et je donnerais tout au monde pour vous tirer d'embarras... Voyons, voulez-vous prendre chacun un de ces tisonniers?

Il montrait les deux lourdes barres de fer appuyées contre les parois du foyer.

—Bien entendu, ajouta-t-il en voyant que les deux jeunes gens souriaient avec dédain, bien entendu que nous les ferons rougir au feu préalablement.

Edgard et Christian tournèrent le dos.

—L'excessive originalité de cette idée les effraye, pensa le commodore; je vais imaginer quelque autre chose.

Deux ou trois minutes se passèrent.

—C'est un supplice! dit Edgard en frappant du pied.

—Morbleu, Monsieur, s'écria Christian, voulez-vous en venir aux tisonniers?

Le commodore se mit à genoux devant le foyer et fourra les deux barres de fer entre les charbons.

Mais Edgard et Christian poussèrent à la fois un cri de joie; ils venaient d'apercevoir les deux trophées. C'était tout un arsenal qu'ils avaient à leur disposition. Ils décrochèrent les masses d'armes : ce n'était pas facile à manier; ils décrochèrent les épées à deux mains et firent la grimace; le commodore les suivait de l'œil dans tous leurs mouvements, et une allégresse infinie lui dilatait le cœur.

Il était là, lui Robert Davidson, seul témoin des péripéties excentriques de ce drame; il grandissait dans sa propre estime et se sentait croître à la taille d'un géant.

—Tout cela ne vaut rien, dit Edgard, prenons les arquebuses.

—Les arquebuses! répéta Christian qui monta sur une chaise, c'est évidemment notre affaire!

Le commodore appuya ses deux mains contre son cœur.

—De toute beauté! fit-il avec un sérieux enthousiasme. Mes amis, j'ai voulu vous laisser le mérite de l'idée! Sir Edgard, tenez, vous êtes un vrai gentleman! si vous tuez Mac-Aulay, je vous promets que vous serez mon gendre!

Christian époussetait son arquebuse; Robert Davidson la lui prit des mains : il montrait un zèle incomparable.

—Laissez, dit-il, c'est ma besogne. Je vais charger; préparez les fourches et les mèches.

Edgard et Christian placèrent les fourches vis-à-vis l'une de l'autre aux deux extrémités de la salle.

—Un peu loin! fit le commodore. Après ça, ces arquebuses doivent avoir la portée du canon. Dites-moi, j'avais apporté vingt-quatre balles, j'en mets douze dans chaque, n'est-ce pas?

—Douze balles! répétèrent Christian et sir Edgard.

—Je n'ai que cela, mes amis... à la guerre comme à la guerre! Je pense qu'avec six charges de poudre cela pourra marcher?

Edgard et Christian firent une grimace involontaire.

—Il reste quatre charges dans ma poire, poursuivit le commodore, je vous les partage fraternellement, puisque vous paraissez le désirer.

Tout en parlant, il bourrait les arquebuses à tour de bras.

—Avez-vous les mèches? demanda-t-il. Bon!... Quel tapage cela fera demain dans les journaux! Je donnerai moi-même tous les détails... Et il faudrait que les rédacteurs fussent bien idiots pour ne pas ajouter quelque chose comme ceci : « Le seul témoin de ce duel prodigieux était le brave commodore Davidson, si connu par son originalité. »

Il se frotta les mains, tandis que Christian et son adversaire regardaient les arquebuses chargées avec une sorte de défiance.

—Allons, mes chers amis, reprit le commodore, en place ; voici vos armes!

Au moment où Edgard et Christian prenaient chacun une arquebuse, il ajouta sans sourciller :

—Désirez-vous que quelque chose soit fait après votre mort?

—Ma dernière pensée à votre fille, Monsieur, dit tout bas Edgard.

—Bien! très-bien! mon pauvre garçon, je remplirai votre message... Et vous, Mac-Aulay?

Christian pensait :

—Jane ne m'aime plus!

Il prononça tout haut et d'une voix ferme :

—Rien!

—Plein de caractère, ce *rien!* murmura le commodore; j'en ferai cadeau à lady Bridgeton pour sa prochaine tragédie.

—A vos pièces! mes enfants, commanda-t-il en se penchant vers la grille de la cheminée pour allumer les deux mèches. Je pense que pas un seul Anglais ne pourra se vanter d'avoir vu pareille chose!

Les arquebuses étaient d'aplomb sur leurs fourches. Edgard et Christian reçurent les mèches sans mot dire. Nous sommes forcés d'avouer que leur ardeur était un peu tombée.

Le commodore, au contraire, ne se possédait plus.

—Tout est bien réglé comme cela, dit-il. Visez avec soin; au troisième coup, vous tirerez.

Il frappa dans ses mains.

—Une! fit-il, deux!...

Edgard et Christian détournèrent la tête en fermant les yeux à demi. Les yeux du commodore flamboyaient comme deux étoiles.

—Trois! prononça-t-il avec éclat.

On peut être très-brave et ne pas aimer à se battre dans une chambre close, à trois mètres de distance, avec des arquebuses bourrées de huit charges de poudre et de douze balles. Ce n'est pas un combat en effet, mais bien un double suicide. Edgard et Christian ne pouvaient pas conserver l'ombre d'un doute; leur dernière minute était commencée. Ils répugnaient également tous les deux à cette boucherie stupide qui ne donnait satisfaction ni à l'un ni à l'autre, et qui, après la lutte, ne laissait point de vainqueur; mais ils n'osaient pas reculer parce que le commodore était là.

Deux hommes d'intelligence et de cœur pourtant! deux caractères décidés qui n'eussent point faibli devant une contrainte sérieuse! Le préjugé les tenait; la présence d'un fou les garrotait.

Ils allaient se mitrailler à bout portant, parce que ce pauvre bonhomme, Robert Davidson, avait dit : une! deux! trois!

Les deux mèches s'abaissèrent vers le petit cône de poudre qui recouvrait la lumière des arquebuses.

Il faudrait être Anglais et féru pour exprimer dignement ce qui se passait dans la tête du commodore. C'était une fièvre froide, un délire à la glace, mais c'était bien de la fièvre et du délire. Son imagi-

nation travaillait; il voyait par avance le résultat des deux explosions. Edgard et Christian allaient disparaître criblés, déchiquetés, anéantis. Les arquebuses allaient peut-être crever? Peut-être que la maison allait sauter!

Quel moment dans la vie du commodore! quelle attente! que d'angoisses et que de joie!

C'était, à tout prendre, un excellent homme, qui ne voulait de mal à personne; il aimait beaucoup sir Edgard, et encore plus Mac-Aulay. Mais sa gloire, songez-y, mais sa renommée d'*eccentricman*, scellée à tout jamais par un coup de tonnerre!

Il respirait à peine, son cœur et ses tempes battaient.

Les deux mèches touchèrent les amorces au même instant; le commodore tourna sur lui-même et poussa un cri d'allégresse extravagante. La poudre brûla silencieusement et lança vers le plafond une double spirale de fumée. Ce fut tout.

Edgard et Christian restèrent immobiles et plus pâles que des cadavres; ils ne savaient pas au juste s'ils étaient morts ou vivants.

—Dieu me damne! fit le commodore en se donnant un grand coup de poing dans la poitrine, ces choses-là n'arrivent qu'à moi!

—Nous allons recommencer, reprit-il d'un ton insinuant, car la piteuse mine des adversaires lui causait bien de l'inquiétude; ce n'est rien du tout, mes chers amis... un peu de rouille dans les cheminées.

Il prit une longue épingle sur la pelotte de M. Lewis et se mit à déboucher les lumières des arquebuses.

—Faites vite! murmura Edgard d'une voix altérée; cette attente est intolérable!

—Le fait est, ajouta Mac-Aulay en faisant pour sourire un effort inutile, qu'on n'est pas ici sur un lit de roses!

Vous auriez eu pitié. Leurs visages se décomposaient comme si un poison violent eût agi sur eux. Quand leurs regards tombaient sur les gueules béantes des arquebuses, une sourde convulsion agitait leurs membres, et de grosses gouttes de sueur roulaient le long de leurs joues livides.

Mais ils restaient à leur poste.

—C'est ma faute, disait le commodore, bavardant comme un dentiste qui veut amuser son patient; je suis un maladroit! Si j'avais songé à cela plus tôt, tout serait fini maintenant.

—Là! s'interrompit-il, après avoir renouvelé les

amorces; cette fois, nous allons marcher comme sur des roulettes. Je réponds de tout; ajustez!

Les deux agonisants se mirent en joue, soutenus qu'ils étaient par je ne sais quelle force machinale.

—Y êtes-vous? demanda Robert Davidson—Une! deux!...

Un cri de détresse retentit au dehors. M. Carter avait eu la curiosité de mettre l'œil à la serrure. Il ouvrit la porte et s'élança tout haletant dans la chambre.

—Trois! fit le commodore en se jetant à sa rencontre; feu! mes enfants, feu! vous avez tout le temps!

Les fournisseurs étaient déjà entre les deux adversaires. La pose du tendre Filowski rappelait celle de cette jeune Sabine, agenouillée, dans le tableau de David, entre Romulus et Tatius.

Le commodore désespéré s'était laissé choir dans un fauteuil.

—Affaire manquée! affaire manquée! répétait-il sans savoir qu'il parlait; je n'ai pas de bonheur!

Les autres portes s'étaient ouvertes, la salle était pleine de fournisseurs. Derrière eux se tenaient discrètement quatre constables avec leur baguette.

—Messieurs, leur dit Carter; veuillez faire votre devoir.

Edgard et Christian n'avaient pas encore prononcé une parole; ils avaient l'air de deux hommes tombés d'un premier étage et qu'on vient de relever tout étourdis.

—Lequel de ces deux gentlemen est sir Edgard Lindsay? demanda le chef des constables.

—Celui-ci, répondit Carter.

Le constable s'avança vers Edgard et de sa baguette lui toucha l'épaule en disant:

—Au nom de la reine! sir Edgard Lindsay, je vous arrête pour une lettre de change de cinq cents livres.

Il tenait à la main des chiffons qui naguère étaient dans le portefeuille de Carter.

Ceci fit sur Edgard l'effet d'un seau d'eau fraîche.

—C'est un guet-apens! s'écria-t-il en retrouvant tout à coup son sang-froid.

Puis il ajouta en regardant Mac-Aulay avec un souverain mépris:

—Ce sont de vieux moyens, Monsieur, mais qui réussissent toujours.

—Oseriez-vous penser?... s'écria Christian;

—Je pense que tout cela était concerté d'avance, répondit Edgard en lui tournant le dos.

Le commodore s'était levé languissamment; il s'approcha. Les dernières paroles d'Edgard furent pour lui comme un trait de lumière.

—Ah! Mac-Aulay! Mac-Aulay! dit-il avec mélancolie; c'est donc véritablement vous qui avez fait manquer l'affaire?

—Emmenez M. Lindsay! commanda le constable à ses hommes.

—Je vous retrouverai, Monsieur, dit Edgard à Christian.

—Plus tôt que vous ne pensez, Monsieur, répliqua le lion, car je vais m'occuper de payer vos cinq cents livres pour avoir le plaisir de vous revoir.

Au moment où sir Edgard sortait, entraîné par les constables, Carter s'approcha du commodore et lui toucha le bras.

—Vous ne devinez pas? fit-il en souriant et à demi-voix.

—C'est pourtant bien simple, dit avec finesse le sensible Filowski en l'abordant de l'autre côté.

—Quoi donc? demanda le commodore.

Carter haussa les épaules; Filowski cligna de l'œil;

Lewis et Staunton eurent un rire méprisant et plein d'ironie.

—Que veut dire tout cela? s'écria le commodore impatienté.

—Cela veut dire, Milord, répondit Carter, que le petit homme n'est pas maladroit... Il s'est fait arrêter exprès.

Le commodore fut aussitôt frappé d'un nouveau trait de lumière.

—Bah! fit-il, vraiment? Et moi qui soupçonnais ce cher Mac-Aulay! Je sais bien ce que je vais faire; je vais lui donner ma fille.

Il se précipita vers Christian, qui restait seul et pensif auprès de son arquebuse. Mais, à moitié chemin, il fut arrêté par un gros gaillard, marchant les mains dans les poches, et qui lui barra sans façon le passage.

Le commodore recula d'un pas et mit le binocle à l'œil.

—Encore ce drôle! fit-il en reconnaissant Tom Borne qui avait pu pénétrer jusqu'au fond du sanctuaire, à la faveur de la bagarre.

Tom avait une figure de bonne humeur.

—Comment va? dit-il en faisant à Mac-Aulay un signe de tête familier; j'ai mangé mon argent.

—Voilà un coquin qui nous ruinera! dit Carter à ses associés.

Christian tira son porte-feuille.

—Je sais ce que tu veux, commença-t-il.

Le commodore lorgnait toujours; il prit une pose méditative et pensa, frappé qu'il était d'un troisième trait de lumière.

—Est-ce que lady Bridgeton aurait dit vrai? C'est une femme comme il faut... Pourquoi Mac-Aulay ne jette-t-il pas ce maraud à la porte?

—C'est vingt-cinq livres! n'est-ce pas? dit Christian.

—Vingt-cinq livres! s'écria le commodore, tous les quatre jours! Il me vient une idée bien extraordinaire! Mac-Aulay est peut-être un ancien brigand de la Calabre. Il portait alors un autre nom, et cet homme de mauvaise mine était son lieutenant; il est obligé aujourd'hui de lui donner de l'or pour payer son silence.

—Non, non, ce n'est pas vingt-cinq livres, répliqua Tom qui haussa les épaules.

Christian referma le portefeuille. Tom lui arrêta le bras en disant:

—C'est cinquante livres, cette fois-ci.

Mac-Aulay hésita un instant, puis il remit à Tom Borne cinq banknotes de dix livres.

—C'est cela ! s'écria le commodore ; j'ai pénétré le secret de Mac-Aulay ! Un autre s'éloignerait avec horreur. Moi, je vais profiter de l'occasion pour faire quelque chose de souverainement original... Je vais être le beau-père d'un ancien brigand de la Calabre !

XIV

UNE MUSE

C'était dans une élégante maison de Portman-Square, le lendemain de la terrible rencontre qui avait eu lieu entre Mac-Aulay, le tueur de tigres, et sir Edgard Lindsay, en présence du commodore Davidson. Une femme était seule auprès de la cheminée, le coude appuyé sur un guéridon ; sa tête s'inclinait, pensive, et ses magnifiques cheveux noirs, inondant son front et sa main, faisaient un voile à son visage.

Le boudoir était meublé avec coquetterie ; mais il y manquait certaines bagatelles gracieuses qui sont le *vade-mecum* de la femme. On eût cherché en vain le nécessaire mignon, la boîte à ouvrage trop remplie et qui ne peut fermer, les ciseaux damasquinés, le dé d'or et le poinçon, petit chef-d'œuvre

d'orfèvrerie. La broderie commencée était absente aussi. En revanche, il y avait des livres brillamment reliés sur un bureau en bois de rose, quelques manuscrits épars, du papier blanc beaucoup, et une écritoire monumentale chargée de plumes curieuses.

Aux deux côtés du bureau, sur des piédestaux de granitelle, trônaient les bustes de Byron et de Shakspeare.

La question de savoir si l'arome littéraire embaume ou empeste le boudoir d'une jolie femme a été souvent traitée, c'est affaire de goût. Prenons seulement la liberté de dire qu'en général le bas-bleu ne va pas mal aux tibias nerveux de la Vénus britannique.

La jeune femme assise auprès du foyer portait un négligé d'une simplicité charmante; sa pose molle et abandonnée parlait d'amour; il fallait voir le bureau, l'écritoire gigantesque, les bustes, la bibliothèque et les manuscrits, pour concevoir la pensée que cette ravissante créature était une muse, et que ce front harmonieux enveloppait une cervelle imbue de tragédie.

Une draperie se souleva, et un diminutif de groom, ce qu'on appelle *tigre*, en Angleterre, mon-

tra sa taille de petit Poucet et sa livrée rouge galonnée d'or.

Au bruit léger que fit l'enfant en marchant sur le tapis, la jeune femme releva la tête; ses longs cheveux, rejetés en arrière, découvrirent le beau visage de notre Jane.

—Qu'est-ce, Trilby? demanda-t-elle.

Un gentleman dont voici la carte, Milady, répliqua l'enfant.

Jane prit le carré d'épaisse porcelaine sur lequel on lisait : J. N. Pinkerton, éditeur du *Pinkerton's Paper*, 20, Burlington arcade, Piccadilly.

—Faites entrer, dit Jane.

J. N. Pinkerton passa le seuil. C'était un petit homme entre deux âges, bien couvert, portant une grosse chaîne d'or à son gilet et des boutons en brillants à sa chemise. Il avait l'œil vif et un peu hautain; son front chauve eût fait la joie d'un phrénologue.

Il s'avança, courbé en deux, saluant de trois pas en trois pas avec toutes les marques du plus profond respect.

—Milady voudra bien m'excuser, commença-t-il. J'espère que j'ai l'honneur de parler à l'auteur de *David Rizzio* en personne?

Une légère rougeur monta aux joues de Jane. Elle répondit poliment, mais sans se lever :

—Oui, Monsieur.

Si Jane se fût levée par hasard, elle aurait perdu à l'instant même cent pour cent dans l'estime de J. N. Pinkerton, éditeur du *Pinkerton's Paper*.

—Je vais m'expliquer brièvement, poursuivit celui-ci en faisant une dernière révérence, car, Milady, je regarderais comme un crime de prodiguer votre temps si précieux.

—Je suis, en effet, très-occupée, Monsieur, répondit Jane.

Il y avait de l'aplomb dans la lettre de cette réplique, et cependant un observateur y eût démêlé je ne sais quelle trace d'embarras. Les éditeurs de revues observent par métier; le bonheur voulut que J. N. Pinkerton fût absorbé par le travail de son exorde.

—Madame, reprit-il, le *Pinkerton's Paper* tire à vingt-quatre mille; c'est une affaire de toute beauté, mais qui s'adresse surtout au public.

Le public, en Angleterre, forme la troisième et avant-dernière classe de la nation. Il y a la noblesse, il y a la *gentry*, il y a le public, et enfin une quatrième caste sans nom, pour laquelle on ne fait pas de journaux.

—Je veux m'adresser plus haut, poursuivit J. N. Pinkerton, qui fourra, ma foi, sa main dans son gilet. J'ai fondé depuis quelques semaines un recueil véritablement honorable et sérieux, sous le titre de la *Revue du Centre.* C'est une concurrence au *Quarterly Review.* Je ne viens pas solliciter votre illustre collaboration pour le *Pinkerton's Paper*, ce serait jeter des perles..... Que Milady me pardonne ma hardiesse! mais la *Revue du Centre*, c'est différent.

Jane prit un papier sur la cheminée.

—Vous parlez du *Quarterly*, Monsieur, dit-elle; je reçois justement une lettre des éditeurs.

J. N. Pinkerton enfla ses joues d'un air sincèrement indigné.

—Une lettre! s'écria-t-il, une lettre à Votre Seigneurie! et par la poste, je crois! Est-ce bien possible? écrire par la poste à une personne de votre sorte!... Il y a des gens qui s'oublient étrangement!

Il sourit et salua en vrai gentilhomme.

—Moi, du moins, poursuivit-il, je viens, de ma personne, déposer à vos pieds l'hommage de mon admiration et vous supplier...

—Monsieur, interrompit Jane, je serais assurément très-flattée... mais je n'ai rien à vous offrir.

—Dès que lady Desdemone Bridgeton voudra s'en donner la peine... commença Pinkerton.

—Hélas! Monsieur, fit Jane avec un soupir, pour écrire il faut être libre d'esprit.

L'éditeur laissa échapper un geste d'étonnement.

—Quand on peut, comme Milady, satisfaire ses moindres caprices, dit-il, le souci est impossible.

—Mon Dieu! murmura Jane en soupirant de nouveau, connaît-on bien le fond des choses? Le monde nous voit d'en bas et nous voit mal. Il est de misérables exigences... Tenez, Monsieur Pinkerton, ce matin je n'ai pas encore tracé une ligne. Pourquoi cela? parce que je suis tourmentée, parce qu'il me manque une somme véritablement insignifiante.

—Quelle somme, Milady? demanda l'éditeur avec vivacité.

—C'est à n'y pas croire! répondit Jane, une bagatelle, cinq cents livres sterling.

—Cinq cents livres sterling! répéta Pinkerton, subitement refroidi; vous appelez cela une bagatelle!

Il fit un mouvement comme pour se retirer.

Jane, nonchalante et pleine d'indifférence, tourna la tête à demi vers la porte.

—Que voulez-vous, Trilby? demanda-t-elle au

petit tigre qui tenait à la main une fraîche corbeille de satin.

Trilby lui présenta la corbeille; elle y prit une lettre qu'elle ouvrit en bâillant.

—De la *Revue d'Édimbourg*, dit-elle.

Pinkerton tressaillit et s'arrêta dans son mouvement de retraite.

— « Qui serait bien heureuse, continua Jane avec fatigue, de couvrir d'or chaque page de lady Desdemone Bridgeton. »

Elle replia la lettre et la jeta sur le guéridon, en ajoutant :

—Ces messieurs sont très-aimables !

—De l'or! gronda Pinkerton en tourmentant le bord de son chapeau, de l'or ! Ah ! Milady, quand on a reçu du ciel ce don inappréciable du génie, ne devrait-on pas songer un peu à autre chose? De l'or!... Voyez nos poëtes! le grand Byron...

—Je ne demande pas plus que lui, Monsieur, interrompit Jane avec modestie; une guinée le vers, pas davantage.

—Walter Scott... continua J. N. Pinkerton.

—Walter Scott a gagné dix millions de francs en sa vie.

—Vous serez toujours victorieuse dans une lutte

d'éloquence, Milady, s'écria l'éditeur. Voyons, je suis à la merci de Votre Seigneurie. Nos bureaux ne sont pas une maison de banque, hélas ! si vous voulez vous contenter de deux cent cinquante livres?...

Jane se leva.

—Monsieur Pinkerton, dit-elle froidement, à l'honneur de vous revoir !

Le petit tigre rouge et or reparaissait justement avec la corbeille de satin.

—Encore une lettre? fit Jane, pendant que l'éditeur hésitait; celle-ci est du *London Magazine* « qui met avec empressement sa caisse à la disposition de lady Desdemone Bridgeton. »

—C'est très-galant ! s'interrompit-elle en envoyant la lettre du *London Magazine* rejoindre la missive de la *Revue d'Édimbourg*.

J. N. Pinkerton restait là, planté comme un piquet.

—Je vous croyais parti, Monsieur, lui dit Jane doucement. Je vous prie de m'excuser ; j'ai besoin d'être seule. Il faut que je réponde à ces messieurs.

Pinkerton fit un geste tragique.

—Nous nous saignerons aux quatre membres, dit-il, mais nous ne serons pas au-dessous de ces entreprises surannées qui ne battent que d'une aile. Milady,

je me retire, mais avec votre promesse : voici les cinq cents livres.

Un sourire éclaira le charmant visage de Jane, tandis que Pinkerton comptait les billets de banque sur le guéridon.

Nous savons pourtant que Jane n'était pas une avare.

—Cent cinquante... cent quatre-vingts... supputait l'éditeur; ce grigou impotent de *London Magazine!...* Deux cent trente, deux cent quarante... et la *Revue d'Édimbourg,* cette vieille folle!... trois cents... Vous verrez, Milady, comme nous allons les mener à la *Revue du Centre!...* quatre cents... nous avons une combinaison..... enfin, je ne vous en dis pas davantage. Les cinq cents livres y sont, veuillez agréer mon respect.

Il salua et sortit.

Jane agita précipitamment sa sonnette et dit au tigre qui entra.

—Allez me chercher William, tout de suite.

Elle fit une liasse des billets de banque de J. N. Pinkerton, éditeur du *Pinkerton's Paper* et de la *Revue du Centre.* Elle était radieuse.

William, domestique de grandeur naturelle, se présenta.

—Prenez ces banknotes, lui dit Jane, et rendez-vous sur-le-champ à la prison pour dettes. Vous demanderez sir Edgard Lindsay, qui est détenu faute de pouvoir payer cinq cents livres sterling; vous ferez lever son écrou moyennant cette somme, et vous lui direz que je l'attends chez moi. Allez, et surtout qu'il vienne vite.

Jane se rassit toute belle et toute souriante au coin de son feu. Elle s'enveloppa avec paresse dans les plis moelleux de sa douillette et se reprit à rêver. Elle rêva éditeurs, alexandrins, ***Pinkerton's Paper*** et ***Revue du Centre,*** mais sa plume ne se baigna point dans l'encre, et son papier satiné resta blanc comme neige.

De temps en temps, elle regardait la pendule et semblait hâter la course de l'aiguille.

Elle croisa ses jolies mains sur ses genoux; son sourire devint pétillant d'espiéglerie.

—Je pense toujours à la figure que ferait sir Edgard, se disait-elle, si je le cachais derrière un rideau quand les éditeurs viennent me voir. Il est d'une générosité chevaleresque, ce jeune homme!... dès le premier jour il aurait pu me perdre.

—Ah! je me perdrai bien toute seule! s'interrompit-elle brusquement; moi qui n'ai jamais fait

un vers en ma vie, je viens de promettre cinq cents vers à M. Pinkerton... si j'essayais?

Elle prit un air bien réfléchi et fit appel à l'inspiration. Elle trouva facilement le premier vers qui était joli et bien fait, quoiqu'il eût quatorze pieds; mais le second ne voulut pas venir. Jane y renonça, comme une bonne fille qu'elle était.

—On dit qu'en France, pensa-t-elle, il y a des fabriques de romans, de drames et de poëmes, organisées comme nos filatures de coton ou nos brasseries. Heureux pays que cette France!

—M. Carter et M. Lewis viennent prendre les ordres de Milady, dit encore le tigre Trilby à la porte de l'antichambre.

—Qu'ils attendent, répondit Jane.

—Je ne peux pas recevoir sir Edgard en déshabillé du matin, ajouta-t-elle, tandis que la glace consultée lui renvoyait son ravissant sourire; il faut que je fasse un peu de toilette pour sir Edgard.

—Et pour M. Christian Mac-Aulay, se reprit-elle avec une malicieuse humilité; car M. Christian Mac-Aulay va venir aussi. Il a beau faire le cruel, il ne peut passer une journée sans m'avouer qu'il ne m'aime plus!

Le miroir complice et flatteur semblait lui dire:

Est-ce possible? Jane fronça ses belles lèvres roses comme pour le payer d'un baiser et gagna son cabinet de toilette avec des pensées de victoire.

Le tigre avait laissé dans l'antichambre M. Carter en tête-à-tête avec M. Lewis. Il y avait ce matin quelque chose de sombre dans l'aspect de ces deux notables commerçants.

—L'enfant n'a aucun intérêt à nous tromper, dit Carter en parlant de Trilby; Mac-Aulay n'est pas encore venu.

—Je ne comprends pas du tout votre plan, répliqua Lewis.

Le marchand de chevaux regarda tout autour de lui et se rapprocha mystérieusement du tailleur.

—Parlons bas, dit-il. Je n'ai pas voulu mettre dans la confidence les Filowski, les Staunton et autres gens de peu; mon idée les eût effrayés. Vous, au contraire, Lewis, vous êtes un homme comme il faut, et vous gagnez autant que moi. Mon idée est simple comme bonjour : cette lady Bridgeton nous gêne; je veux la supprimer.

— Comment, la supprimer! s'écria Lewis abasourdi.

—Plus bas. Raisonnons froidement, je vous prie. Quelqu'un nuit à notre Mac-Aulay dans l'esprit du commodore n'est-ce pas?

—Je le crains.

—Moi, j'en suis sûr et ce quelqu'un c'est lady Bridgeton.

—Comment le savez-vous?

—Ah! ah! s'écria Carter, je sais comme cela bien des choses, mon cher Monsieur Lewis; j'ai mes espions; j'aurais fait un surintendant de police assez fort... ce coquin de Tom Borne me sert beaucoup.

—Tiens! tiens! fit Lewis; je n'aurais jamais songé à ce Tom Borne!

—C'est un effronté coquin, qui vend la vérité comme il vendrait le mensonge. J'ai su par lui que lady Bridgeton est l'ancienne maîtresse de Mac-Aulay.

Lewis se rapprocha curieusement, en homme friand de commérages.

—Elle l'aime toujours, son Christian, poursuivit M. Carter; elle ne lui laissera jamais épouser la fille du commodore: c'est une femme de tête et qui veut bien ce qu'elle veut.

—Or, s'interrompit le marchand de chevaux en pressant son débit, comprenez-moi bien, mon cher Monsieur Lewis: hier, ce mariage était le cadet de mes soucis; il y avait sur l'article Mac-Aulay une baisse stupéfiante; j'étais presque décidé pour ma

part à l'abandonner tout doucement. Mais ce matin, ah ! ce matin, Monsieur, quelle reprise ! un coup de foudre ! il ne s'agit plus de tigres : les tigres sont vieux comme Hérode ! l'histoire du duel à l'arquebuse est dans tous les journaux et dans toutes les bouches ; Londres tout entier est en ébullition. Sur les trottoirs des rues, au Parc, à la Bourse, on s'aborde en disant : Vous savez qu'il y avait douze balles dans chaque arquebuse et huit charges de poudre ! cela fait un effet écrasant !

—Écrasant ! répéta Lewis, qui secoua la tête avec importance.

—En outre, continua Carter, je ne sais comment le bruit s'est répandu que Mac-Aulay avait commandé des bandes dans la Romagne et combattu les sbires du pape avec deux douzaines de pistolets à sa ceinture et un de ces sabres qu'on ne voit qu'au théâtre d'Adelphi.

—On m'avait parlé de la Calabre, fit observer M. Lewis.

—Calabre, Romagne, c'est tout un ! s'écria Carter incapable de contenir son enthousiasme; il y a encore les maquis de la Corse, mais c'est moins fort. Suivant mon goût particulier, un brigand de la Romagne ou de la Calabre a plus de couleur qu'un

Uscoque ou même qu'un Palikare. Mac-Aulay est désormais solide comme une pyramide d'Égypte! c'est le lion le plus lion qu'on ait jamais adoré aux bords de la Tamise! il faut s'attacher à lui, Monsieur Lewis, il faut écarter les cailloux de sa route, il faut...

—D'abord, interrompit le tailleur ; mais pour supprimer cette lady Bridgeton?...

Carter eut un sourire vaniteux. Il donna un petit coup de doigt sur l'épaule de Lewis et reprit :

—J'ai mon moyen. Je suis en mesure. Lady Bridgeton est tout simplement une petite paysanne du comté de Derby, que Christian a séduite autrefois.

—Mais ce magnifique talent? objecta Lewis.

—Le génie prend naissance au village comme à la cour, répliqua le marchand de chevaux. D'ailleurs, je n'entre pas là-dedans. Ce qui nous importe, c'est que lady Bridgeton est la nièce d'un gros fermier appelé Saunders, de Newcastle, qui ne marche jamais sans un gourdin épouvantable. Mes renseignements, à cet égard, sont complets et précis. Le bonhomme regrette toujours sa nièce, et quant à la renommée littéraire, il s'en moque comme d'un verre vide. Je lui ai fait écrire.

—Et vous croyez qu'il va se déranger? demanda Lewis.

—Je crois qu'il s'est dérangé, mon cher confrère. Le bonhomme est arrivé ce matin à Londres avec son gourdin. Je les ai vus tous deux, le gourdin et le bonhomme : tudieu ! quel gourdin !

Le regard de Lewis exprima une nuance d'inquiétude.

—Est-ce que vous nourririez l'espoir?... commença-t-il timidement.

Et comme M. Carter de comprenait pas, Lewis fit un peu le geste d'assommer quelqu'un pour compléter sa phrase.

—Qui ? lady Bridgeton ? se récria Carter ; oh ! non, du tout ! Cela ne va pas jusque-là ! Mon Saunders plantera l'illustre auteur de *David Rizzio* dans sa carriole, tout comme si elle ne savait pas même l'orthographe, et l'emmènera tambour battant à la ferme du comté de Derby, voilà tout ! Il y aura éclipse de lady Bridgeton, et notre cher lord, débarrassé à la fois de cette aventurière et du petit Edgard, qui est sous les verroux, épousera miss Davidson tant qu'il voudra. Comnent trouvez-vous cela, Monsieur Lewis ?

—Monsieur Carter, répondit le tailleur avec conviction, vous êtes un homme excessivement fort !

—Les marchands de chevaux sont presque tous de cette force-là, mon cher confrère!

—Et qu'attend-il, votre fermier au gourdin?

—C'est un dernier détail qui ne manque pas de délicatesse : mon fermier veut se convaincre, par ses propres yeux, que lady Bridgeton est bien sa nièce, et qu'elle reçoit le gentleman chez elle. C'est pour cela que nous sommes ici; je croyais y trouver Mac-Aulay; j'aurais été sur-le-champ prévenir le brave Saunders de Newcastle.

—Ma foi, Monsieur Carter, s'écria le tailleur, c'est tout bonnement machiavélique!

—Eh! Monsieur Lewis, fit le maquignon, qui se frotta les mains avec fatuité, un marchand de chevaux qui ne serait pas diplomate...

Il s'interrompit, pour prêter l'oreille à un bruit qui se faisait à la porte de la rue.

—Qu'est-ce que cela? s'écria-t-il avec toutes les marques de l'étonnement le plus profond.

Lewis resta bouche béante.

—Cette voix!... dit encore Carter, on jurerait que c'est sir Edgard!

Ils se rapprochèrent tous les deux de la porte. La surprise qui était sur leurs visages se changea tout coup en frayeur, car Lewis avait vu par le trou de

la serrure sir Edgard Lindsay qui payait un cocher de cab.

Les deux associés se regardèrent. L'antichambre donnait sur une galerie qui régnait le long des appartements, et aboutissait à une terrasse ouverte sur le petit jardin.

—Il faut pourtant que nous attendions, dit Carter.

—Après le tour que nous lui avons joué hier, répliqua le tailleur, qui faisait de vains efforts pour arrêter le tremblement de sa voix, il serait, je crois, imprudent de nous rencontrer avec lui.

Carter réfléchissait.

—Qui diable a pu lever l'écrou? murmura-t-il.

Un coup de sonnette retentit. M. Lewis s'élança vers la porte de la galerie.

—Au fait, pensa Carter en le suivant, nous attendrons aussi bien dans le jardin qu'ici. Quand Mac-Aulay viendra, nous sortirons.

Lewis avait traversé la galerie au pas de course; il était déjà caché au fond d'un berceau. Carter disparut à son tour, au moment où Trilby venait d'ouvrir la porte extérieure.

On introduisit Edgard dans le boudoir de lady Bridgeton.

—Milady va venir tout de suite, dit Trilby, en lui avançant un siége.

Edgard s'assit; il eut un sourire en remarquant la physionomie littéraire du boudoir.

—Allons, pensa-t-il, quand on l'eut laissé seul, le roman s'embrouille, et je perds un peu le fil. Voilà une femme adorablement jolie qui me prend ma prose et mes vers, qui me vole effrontément mon pseudonyme, et qui paye mes dettes par-dessus le marché!

—Pardieu! s'interrompit-il avec une certaine complaisance, quand j'ai choisi au hasard ce nom de lady Desdemone Bridgeton pour signer mes élucubrations poétiques, je ne me doutais guère qu'il ferait ainsi fortune, et que j'aurais, comme Pygmalion, une statue animée, fille de mes œuvres. L'aventure est merveilleuse et bizarre : voyons ce qu'elle va devenir!

XV

GÉNÉALOGIE DE PARALLÉLIPIPÈDE.

Sir Edgard Lindsay appartenait à une famille considérable ; c'était un jeune homme doux, modeste et d'une rare distinction ; avec un peu plus de fortune, il eût fait assurément grande figure dans le monde. Mais sir Edgard n'était pas très-riche. Son père ne lui avait laissé, en mourant, qu'une gentilhommière démantelée et un nom inscrit honorablement au *baronnetage* du Royaume-Uni.

C'est en Angleterre, surtout, que les réputations se font vite. La gloire anglaise a toujours je ne sais quel faux air d'engouement. A Londres, la vogue naît par surprise et s'épanouit du soir au matin, comme un champignon de couche. Peut-être à cause de cela, l'Anglais regarde avec une certaine défiance mêlée de dédain quelques-uns des sentiers mal fré-

quentés qui conduisent au temple de la gloire : la littérature, par exemple, surtout cette littérature qui se produit par la voix des journaux et des recueils périodiques.

Il faut l'avouer, le journaliste de Londres est à peine gentleman; il occupe, à peu de chose près, cette position subalterne du poëte librettiste en Italie. Tel lord épousera volontiers une danseuse de second rang, ou une cantatrice légèrement dépréciée, mais Sa Seigneurie ne donnera pas le doigt à un folliculaire. En France, au contraire, Mécène, marquis ou banquier, invite les gens de lettres à sa table et n'épouse pas souvent les actrices.

On pourrait presque dire, qu'audelà du détroit, tenir une plume est métier de femme, car cette défiance méprisante qui étouffe les premiers vagissements du poëte, s'évanouit, dès qu'une fille d'Apollon accorde son luth inconnu. Tout livre qui porte sur sa couverture le nom d'une femme éveille chez nos voisins une curiosité soudaine. Pour peu que la fauvette nouvelle ait dans le gosier deux ou trois notes passables, la bienveillance devient tout de suite entraînement : la fièvre commence; Londres se détermine flegmatiquement à être-fou de la muse; les hommes-affiches portent son nom radieux sur leur

dos, et les confiseurs mettent leurs pralines sous le patronage de sa renommée.

Quelquefois même, et c'est l'apogée de la vogue, la muse devient, à son insu, marraine d'une jument savante du *Ratty's new amphitheatre,* qui est le cirque olympique de Londres.

Sir Edgard était modeste, nous l'avons dit, mais il était poëte, et, par conséquent, il avait soif de succès. Pour cela un peu, un peu pour la raison qui engageait autrefois les grands seigneurs à jeter sur leurs épaules un manteau couleur de muraille quand ils couraient les aventures de nuit, sir Edgard avait mis ses premières poésies sous le nom fantastique de lady Desdemone Bridgeton. Depuis quatre jours, il savait qu'une femme, une véritable femme portait ce nom de lady Bridgeton; cette femme se parait de sa gloire à lui, et respirait sans façon l'encens qui brûlait pour l'auteur de *David Rizzio.* Il l'avait aperçue; elle était belle comme l'Amour; sans la besogne terrible que lui avait donnée bien inutilement son duel avec Christian Mac-Aulay, sir Edgard n'eût point attendu quatre jours pour avoir le mot de cette énigme bizarre.

Mais enfin, il allait voir lady Bridgeton, son charmant sosie! Edgard n'avait nul parti pris sur la con-

duite à tenir dans cette entrevue; il se sentait fort à l'aise; tous les avantages étaient de son côté. En somme, il penchait pour la clémence.

Jane parut en toilette de ville, simple, mais d'une élégance exquise; Edgard s'avoua involontairement que son pseudonyme n'était point trop mal porté. Il se disait, car les poëtes eux-mêmes raillent cette pauvre poésie :

—Jamais tache d'encre n'a souillé ces jolis doigts roses, et tous ceux qui connaissent les montagnardes du Parnasse verraient bien qu'elle n'est pas de ce pays-là !

Jane lui fit en rentrant un salut gracieux.

—Sir Edgard, dit-elle tout de suite, et comme si elle eût voulu prévenir une première question, j'aurais eu dès hier le plaisir de vous voir, sans le misérable incident qui vous a privé de votre liberté pour une nuit.

— Permettez-moi d'abord, Milady, interrompit Edgard, de vous offrir mille grâces...

Jane l'arrêta. Elle souriait encore, mais ses yeux étaient baissés, et ses joues se couvraient d'un incarnat plus vif.

—Épargnez-moi, Monsieur, murmura-t-elle; il me

serait pénible de penser que vous manquez de générosité.

Edgard se mordit la lèvre. On ne voulait pas de sa clémence, ou plutôt on exigeait bien davantage.

—Nous nous expliquerons, sir Edgard Lindsay, poursuivit Jane avec une dignité sérieuse et presque hautaine. Vous êtes mon créancier, vous m'accorderez du temps, s'il vous plaît, et je promets de vous payer fidèlement le solde de notre compte.

—Madame... balbutia Edgard.

—Parlons de choses plus graves, je vous prie, interrompit Jane; la folie que j'ai faite me regarde; ce qui est de votre compétence, c'est le tort que je puis vous avoir causé...

—Ah ! Milady, s'écria le jeune homme; vous avez donné une réalité incomparable à ma fiction, qui serait éternellement restée dans les nuages de la fantaisie! L'auréole de votre beauté illumine mon pauvre *David Rizzio!*

Jane fronça le sourcil.

—Aimez-vous mieux votre tragédie que votre fiancée? demanda-t-elle brusquement.

—Ma fiancée ? répéta Edgard étonné.

—Je vous disais que nous allions parler de choses

plus graves; je tiens ma promesse... Miss Davidson devait vous envoyer chez moi, hier au soir.

—Vous connaissez donc miss Davidson, Milady? demanda Edgard vivement.

—Je suis son amie, répondit Jane, sa meilleure amie, et c'est à ce titre que je voulais vous entretenir... Asseyez-vous, sir Edgard, reprit-elle d'un ton de familière bonté, là, près de moi, et causons comme si nous étions de vieilles connaissances.

Edgard obéit. Jane continua, en retrouvant son beau sourire :

—Il faut que vous soyez son mari, Monsieur, car elle vous aime. Et il faut que vous la rendiez la plus heureuse des femmes!

—Oh! s'écria Edgard, qui baisa la main de son homonyme, si cela dépend de moi...

—Distinguons, répliqua Jane; pour ce qui est de la rendre heureuse après le mariage, cela dépend assurément de vous, et de vous seul. Mais quant au mariage lui-même, je ne vous cache pas qu'il dépend un peu de moi.

—Il se pourrait?...

—Je travaille de mon mieux à le rendre possible.

—Ah! Milady! s'écria le jeune homme avec effusion, ma reconnaissance...

—Permettez, sir Edgard. Je compte vous mettre à même de me prouver votre reconnaissance.

—Que ce soit à l'instant !

—Permettez ! Chacun a ses petits intérêts, vous savez... Et si, pendant que je m'efforce pour vous, pendant que je veille autour de votre bonheur comme une fée bienfaisante, vous, Sir Edgard, aveuglément et sans savoir, vous travaillez de votre côté pour me ravir ma dernière espérance...

—Moi, Madame ! balbutia le jeune homme étonné.

—Si vous me poursuivez le jour et la nuit, Monsieur, continua Jane en s'animant, si vous vous acharnez à faire de moi la plus infortunée créature qui soit au monde...

—Mais, Madame, sur mon honneur !

—Sir Edgard Lindsay, prononça Jane lentement, il n'est donc pas vrai que vous veuilliez vous battre avec M. Christian Mac-Aulay ?

—Si fait, pardieu ! s'écria le jeune homme, incapable de dissimuler sur ce point.

—Vous l'avouez ?

—Pour cela, oui, Madame ! J'irai au bout du monde, s'il le faut, pour me battre avec M. Christian Mac-Aulay !

—J'allais cependant vous prier... commença Jane.

—Ne priez pas, Madame, ce serait inutile ; je suis déjà la fable de Londres ! Cette histoire-là, pour cesser d'être ridicule, a besoin d'un dénoûment tragique.

—Monsieur Lindsay, dit Jane, je veux qu'elle se dénoue pacifiquement.

—Milady...

—Je le veux ! Et je vous fais observer que j'aurais pu prendre votre parole avant de vous donner la liberté. Est-ce à un gentilhomme comme vous de me faire regretter ma confiance ?

Edgard baissa la tête.

Jane continua, et sa douce voix prit, malgré elle, des inflexions menaçantes.

—Je suis votre alliée en ce moment, dit-elle; je ne vous conseille pas de me déclarer la guerre !

—Mais enfin, demanda Edgard avec impatience, quel intérêt si puissant ?... .

—Vous êtes indiscret, Monsieur ! interrompit Jane, qui fronça le sourcil.

Edgard frappa du pied et fit un geste de colère en murmurant :

—Je ne voulais pas deviner ! Ah ! Milady, une femme comme vous, aimer un homme comme lui !

Jane se redressa, et prit ce petit air de reine qui lui allait si bien.

—Sir Edgard, dit-elle, je tiens M. Mac-Aulay pour un galant homme. Je vous défends de le calomnier devant moi.

Edgard s'inclina et se tut. Jane lui gardait rancune.

—Nous ne sommes pas ici pour discuter à notre aise, Monsieur, reprit-elle; permettez-moi de vous rappeler au vrai de la situation : il faut que nous nous entendions à l'instant même ou jamais. Voulez-vous me promettre, sur l'honneur, de ne pas vous battre avec Mac-Aulay?

Edgard ouvrait la bouche pour répondre négativement.

—Réfléchissez avant de me refuser, dit Jane.

—Croyez, Madame, que je suis désolé... murmura le jeune baronnet.

—Prenez garde, Monsieur, interrompit Jane, qui se leva toute pâle; une fois la lutte engagée, je serai sans pitié!

—Miss Davidson! annonça en ce moment Trilby.

—Amy! fit Edgard en tressaillant.

—Décidez vous-même, acheva Jane d'une voix contenue, mais pleine de résolution, si vous voulez, oui ou non, qu'elle soit votre femme.

Edgard hésita. On entendait le pas léger d'Amy dans la chambre voisine.

—Madame, s'écria le jeune baronnet, j'ignore si vous avez le pouvoir d'exécuter vos promesses et vos menaces : mais je l'aime tant! Dès qu'il s'agit d'elle, je ne sais plus résister. Je cède, Madame; je vous promets sur mon honneur...

—Tant mieux pour vous, sir Edgard, dit Jane en lui coupant la parole, tant mieux pour elle et tant mieux pour moi!

Elle lui donna une bonne poignée de main pour sceller le contrat, et s'élança au-devant d'Amy qui entrait.

Edgard restait tout pensif auprès de la cheminée, tandis qu'Amy et Jane s'embrassaient comme deux sœurs.

—Comment! s'écria miss Davidson en apercevant son fiancé, il est ici! Moi qui venais vous dire...

—Vous veniez me dire, chère enfant, que M. Lindsay avait disparu comme un feu follet; que vous l'aviez cherché en vain hier au soir; qu'il était introuvable!... Sir Edgard, s'interrompit-elle en élevant les jolis doigts d'Amy jusqu'aux lèvres du baronnet, nous vous octroyons la permission de baiser respectueusement notre main.

—Bon Dieu, chère mignonne, reprit-elle avec pétulance en se tournant vers Amy, si vous saviez comme hier est loin déjà! Depuis hier, nous nous sommes battu en vaillant chevalier, nous avons été en prison, nous avons recouvré notre liberté, nous sommes réconcilié avec notre ennemi mortel, et nous ne songeons plus qu'à aimer à deux genoux miss Amy Davidson, laquelle nous le rend bien, je l'espère.

Elle était entre les deux jeunes gens, et son regard brillant de gaieté les interrogeait tour à tour.

—Est-ce que tout cela vous paraît bien lugubre? demanda-telle.

—Les obstacles restent les mêmes, murmura Edgard.

—Eh! dit Jane, je me moque des obstacles! Voyons, Amy, venez à mon secours.

—Mon père est plus coiffé que jamais de ce Mac-Aulay! soupira miss Davidson.

—Qnand je vous disais... commença Edgard.

—Quand vous me disiez! quand vous me disiez! fit Jane en colère; moi, je vous dis que vous êtes des trembleurs! Tout ceci me regarde autant que vous, je pense, et vous pouvez bien vous fier à moi. Attaquer de front maintenant l'engouement du com-

modore, ce serait peine perdue : il faut de la diplomatie.

—C'est long, la diplomatie ! dit Edgard.

—Et pendant cela, reprit Amy, si l'on allait me marier?

—Vous vous en apercevriez, belle ingénue, prononça Jane solennellement, et, alors, il serait temps de résister, de pleurer, de pâlir, d'employer enfin toutes nos ressources, à nous autres femmes. Mais, en attendant, aimez-vous tant que vous pourrez : espérez, ayez confiance; je suis sur la brèche et j'ai mon dessein.

Un coup magistral fut frappé à la porte de la rue.

—Ce doit être mon père! s'écria miss Davidson ; j'avais oublié de vous annoncer sa visite.

Jane se tourna vers Edgard et lui fit un signe d'intelligence.

—Le commodore, dit-elle en riant, vient offrir ses hommages à l'illustre auteur de *David Rizzio* : cela ne vous regarde pas du tout.

—Je me retire, Milady.

Jane lui montra la porte du jardin.

—Par cette voie, s'il vous plaît. Il est utile pour

nos petits projets que le commodore vous croie toujours en prison. Adieu, sir Edgard, et souvenez-vous de votre promesse.

—Que me dit-on? que me dit-on? bavardait le commodore dans l'antichambre; ma fille est chez lady Desdemone? Jolie taille de tigre, mon fils! Quel âge? Dix-sept ans. Quel poids? Cinquante-neuf livres. Parfait!

Il entra fort affairé, en continuant tout d'une haleine :

—Milady, je dépose mon respect à vos pieds. Ma fille, je suis heureux et flatté de vous voir ici ; vous ne pouvez que vous former en fréquentant une personne qui sait faire les tragédies.

Le commodore fit une pause; Jane restait en admiration devant lui. Le commodore était en effet superbe; il portait sur la tête, au lieu de chapeau, une casquette collante de forme oblongue, et ressemblant à ces moitiés d'œufs durs que l'on sert sur de l'oseille; son paletot ouvert laissait voir une casaque de soie dont la coupe dessinait sa taille maigre et osseuse; ses jambes de cerf avaient pour vêtement une culotte juste, boutonnant à la hauteur du genou, sur laquelle remontaient des bottes molles. Une longue cravache et des éperons de course complétaient ce

costume, sous lequel Robert Davidson brillait d'un lustre tout nouveau.

—Je vous prie humblement de m'excuser, Milady, reprit-il en cherchant de l'œil une glace, si je me présente à vous en tenue de sporting-gentleman. Nous avons un petit steeple-chase, là-bas, à Croydon, et je me suis engagé à monter moi-même *Parallélipipède*, mon excellent coureur.

Jane ne put que s'incliner en souriant.

—J'ai assez l'habitude du monde, continua Robert Davidson, pour savoir que l'usage n'est pas de faire visite dans cette toilette, mais l'usage et moi nous sommes brouillés mortellement; je ne fais rien comme les autres! Connaissez-vous *Parallélipipède*, Milady? Non? Voulez-vous faire sa connaissance? Vous n'avez pas le temps? Ce sera pour une autre fois. Je puis vous exposer en deux mots sa généalogie : il est par *Hypothenuse* et par *Prismatic*; *Prismatic* était par *Synecdoche* et *Polygone*; *Polygone* était par *Equation* et *Logarithme*; *Logarithme* était par *Problème*, et...

—Mais c'est un cheval savant! s'écria Jane en riant aux éclats.

—Et mère inconnue, je dois l'avouer, ajouta le commodore d'un air un peu confus. Tout porte à

croire, cependant que *Problème* n'avait pas pu se commettre avec une jument du commun. Milady, je serais le plus heureux des hommes si vous vouliez bien accepter ma voiture pour suivre la course.

—Ce serait pour moi une véritable partie de plaisir, Mylord, répondit Jane; seulement...

Le commodore ne l'écoutait pas; il était parvenu à se poser en face d'une glace, il avait rejeté les revers de son twine, et se contemplait lui-même avec un contentement naïf.

— J'espère que mon costume est du goût de ces dames? reprit-il en mettant la cravache sur la hanche: toque bleu de ciel, casaque pourpre, ceinture orange frangée d'or et... et...

Malgré l'audace de son excentricité, il n'osa pas prononcer le mot : culotte, qui est *shocking* au premier chef; mais il frappa sur sa cuisse, salua et acheva :

—Vert de mer, comme vous voyez!

—Tout cela est charmant, Milord, dit Jane.

—Mon Dieu, Madame, aux dernières courses d'Epson, Mac-Aulay avait copié ce costume.

—D'avance... murmura la blonde Amy.

—Ne vous comparez pas à Mac-Aulay, Milord! s'écria Jane.

Le commodore fit le gros dos et répéta :

—Rien comme les autres ! neuf des pieds à la tête ! il n'y a encore eu que Mac-Aulay à porter des éperons comme ceux-ci. Et la vis de ceux de Mac-Aulay tourne à gauche, tandis que les miens vont à droite. Il ne sait pas cela !... Vous a-t-on dit, Madame, ajouta-t-il en se rapprochant, que je cherchais quelqu'un pour avoir un duel à l'arquebuse ?

Il se pencha tout à coup à l'oreille de Jane et poursuivit d'un ton insinuant :

—Ma fille n'est pas sans intelligence, au fond ; si vous pouviez seulement lui apprendre à faire quelques poésies légères et insignifiantes ?

—On peut essayer, Milord, répliqua Jane.

Robert Davidson posa la main sur son cœur.

—Ceux qui parlent comme tout le monde, commença-t-il, vous diraient que vous êtes une enchanteresse. Moi, je vous dis... je me borne à vous dire que vous possédez un philtre !... Venez, miss Davidson, puisque milady ne daigne pas nous honorer de sa compagnie.

Il jeta un dernier regard au miroir et prit la main de sa fille.

—Vous serait-il agréable, demanda-il au moment de passer le seuil, de connaître dans ses plus intimes

détails ce combat extraordinaire dont j'ai été l'instigateur et le témoin? Mais j'oublie que Mac-Aulay a le malheur de vous déplaire.

Il quitta la main d'Amy et se précipita vers Jane.

—Chut! chut! fit-il en roulant ses yeux; on ne peut pas parler mariage devant cette petite fille. Je reviendrai après la course et l'amour me prêtera ses ailes.

—Ah! Milord, fit Jane langoureusement, vous êtes unique au monde pour trouver de ces délicieuses fadeurs!

—Fadeurs! diable! fadeurs! répéta le commodore triomphant; vous avez entendu ma fille?

Jane embrassa miss Davidson et lui serra la main en disant :

—Adieu, chère enfant, et bon courage!

—Ne faisons pas attendre *Parallélipipède*, Milord, ajouta-t-elle tout haut.

Le commodore sortit d'un air affairé comme il était entré. Pendant qu'il traversait l'antichambre, on put l'entendre déclamer :

—Ah! Miss, ah! Miss, si j'étais le père, le fils ou l'époux d'un auteur de tragédies!...

Jane regarda la pendule, qui marquait trois heures, et un nuage d'inquiétude vint assombrir son front;

elle reprit sa place au coin de la cheminée, et se mit à compter les minutes. C'était l'heure à laquelle Christian venait d'ordinaire. Et Christian aujourd'hui ne venait pas.

Deux ou trois fois, pendant que Jane suivait d'un œil attristé la marche des aiguilles sur le cadran, les figures curieuses de M. Carter et de M. Lewis se montrèrent aux fenêtres de la galerie. Mais Jane était tout entière à sa préoccupation et ne les voyait pas.

—Est-il venu hier pour la dernière fois? se disait-elle.

Les minutes passaient. Tout à coup, un bruit de voiture se fit dans la rue, et Jane se leva radieuse.

—Dieu soit loué ! s'écria-t-elle, c'est lui !

Elle courut à sa glace et passa la main dans ses cheveux. Tout à l'heure, le miroir lui souriait; maintenant, elle avait peur de n'être pas assez belle. C'était lui, c'était Christian ! Le cœur de Jane battait comme à l'heure du premier rendez-vous.

XVI

LA PORTE DE DERRIÈRE

M. Carter et M. Lewis étaient presque aussi impatients que Jane elle-même; il y avait plus d'une heure qu'ils erraient dans le jardin, et ils commençaient à craindre que Christian ne vînt pas.

—L'honnête Saunders se sera lassé d'attendre dans la rue, se disait le marchand de chevaux; et Dieu sait où nous le retrouverons!

Le marchand de chevaux ne connaissait pas Saunders de Newcastle. Saunders était homme à faire faction depuis le matin jusqu'au soir. Nous verrons, d'ailleurs, qu'il avait eu de quoi employer son temps.

Les deux fournisseurs devinèrent l'approche de Christian à la joie soudaine qui parut sur le visage de Jane. Ils échangèrent un sourire en la voyant

s'élancer vers son miroir et réparer le désordre de sa toilette.

—Bichonne-toi bien! murmura Lewis.

—Fais-toi belle! ajouta Carter.

—Tout cela pour l'oncle Saunders! reprirent-ils en même temps et en riant de bon cœur.

Le lion entra d'un air préoccupé; il y avait dans son regard je ne sais quelle amertume provoquante.

—Bonjour, chère, dit-il pourtant, en baisant la main de Jane.

—Bonjour, mon Christian, répliqua celle-ci, qui ne prit point la peine de cacher sa joie.

—Pauvre Jane! fit Mac-Aulay avec moquerie, nous avons passé une triste matinée!

—Pourquoi cela?

—Nous n'avons pu voir nos amours...

—Qui vous l'a dit?

—Oh! repartit Christian, vous avez tort de jouer la comédie avec moi; je connais les petites infortunes du héros de votre roman..... La prison pour dettes...

—N'est-ce que cela? s'écria Jane en riant; il s'agissait d'une plaisanterie : cinq cents livres!

—Encore faut-il les payer, dit Christian.

—Je les ai payées, fit Jane négligemment.

Le lion eut un violent mouvement de dépit.

—Ah! ah! grommela-t-il; vous, Jane? Peste!

—Mon ami, interrompit la jeune femme doucement, je vous le demande : laisseriez-vous dans l'embarras celle que vous aimez pour une si misérable somme?

Christian fit la grimace.

—Alors, vous l'avez vu? dit-il au lieu de répondre.

—Il sort d'ici.

—A merveille! Eh bien, Jane, je vous fais mon compliment sincère.

—Mais, dites-moi, se reprit-il en changeant de ton et en se renversant sur le dos de son fauteuil, ma visite n'est pas tout à fait désintéressée, et je ne venais pas seulement pour avoir des nouvelles de ce précieux sir Edgard. Avez-vous fait quelque chose pour moi auprès du commodore?

Jane soutint vaillamment le regard inquisiteur que Christian jetait sur elle et répondit :

—Mais, certes, j'ai fait quelque chose, bien des choses! D'abord, je me suis mise en rapport, avec M. Davidson. Il fait grand cas de moi; sa fille est mon intime amie.

—Déjà! s'écria le lion; c'est charmant, en vérité! Alors, mes affaires doivent aller très-bien?

—Hélas!... soupira Jane.

—Que veut dire cet hélas?

—Elles vont très-mal, vos affaires, mon pauvre Christian! Vous me voyez dans la désolation; tous mes efforts ont été inutiles; j'ai eu beau vous porter aux nues...

—Peut-être avez-vous dit trop de bien de moi, Jane? prononça le lion avec une nuance de raillerie.

M. Carter et M. Lewis traversaient en ce moment la galerie à pas de loup, et gagnaient l'antichambre.

—Nous le tenons! murmura Lewis.

—Pour peu que Saunders soit à son poste, ajouta le marchand de chevaux, qui ouvrit avec précaution la porte de la rue.

Ils disparurent sans que Trilby lui-même les eût aperçus.

—Mon Dieu! Christian, poursuivait Jane, je ne vois qu'une manière d'expliquer notre échec. Il faut que quelqu'un vous ait nui dans l'esprit du commodore.

—Quelle idée!

—Je l'affirmerais.

—Bah! Et ne devinez-vous pas un peu le nom du méchant?

—Comment devinerais-je ? fit Jane, dont le sourire était plein de candeur.

—Cherchez, insista Christian, cherchez bien, et vous trouverez peut-être.

Son regard ironique et dur couvrait Jane, qui se troubla enfin et rougit.

—Je ne sais... balbutia-t-elle.

—Puisque vous ne trouvez pas, interrompit le lion, en mettant plus d'amertume dans sa raillerie, je me vois forcé de vous aider, Milady. C'est une ancienne amie à moi, une charmante créature que j'ai connue folle et bonne fille, généreuse, étourdie, le cœur sur la main. Malheureusement, elle a pris de l'ambition avant l'âge : cela se rencontre. Le commodore Davidson est aussi riche que ridicule. La charmante créature dont je vous parle a fermé les yeux pour ne point voir le ridicule ; elle veut épouser la fortune. Ici est l'obstacle : le commodore a une fille, et la fille du commodore avait deux prétendants. La charmante créature, afin de les éloigner tous les deux du même coup, s'est fait aimer de l'un et calomnie l'autre.

—Oh ! dit Jane avec reproche, est-ce vous qui parlez ainsi, Christian ?

—Tout cela pour garder la dot ! acheva le lion

impitoyable. La charmante créature a déployé une adresse de fée !

Jane avait les larmes aux yeux.

—Vous ne le croyez pas ! murmura-t-elle, vous me connaissez bien, Christian ; vous savez si l'amour de l'argent...

—Les goûts changent. D'ailleurs, les faits sont là, Miss Jane : puisque vous ne m'aimez plus, comment expliquer autrement votre conduite auprès du commodore ?

Jane avait relevé la tête avec fierté, mais ses forces la trahirent ; elle prit les deux mains de Christian étonné pour les serrer entre les siennes.

—Puisque je ne vous aime plus ! répéta-t-elle, tandis que de grosses larmes roulaient sur sa joue. Et si vous vous trompiez ? Si mon pauvre cœur...

Son émotion gagnait déjà Christian, qui détournait les yeux pour ne pas la voir pleurer. Elle était si belle, et il l'avait tant aimée !

—Regardez plutôt ! dit une voix à la porte entre ouverte.

Christian et Jane bondirent sur leurs siéges.

—A la bonne heure ! reprit une basse-taille enrouée, ne vous gênez pas, mes enfants !

Les mains de Christian étaient encore dans les

mains de Jane. L'oncle Saunders écarta la portière et entra tout à fait dans la chambre. Derrière lui venaient le tailleur et le marchand de chevaux, qui triomphaient malicieusement.

L'oncle Saunders avait toujours sa large face, plantée carrément sur des épaules d'Hercule; ses cheveux épais avaient un peu grisonné; son gourdin fameux pendait, attaché à son poignet par une lanière de cuir.

Jane restait comme frappée de stupeur. Christian jeta sur elle, puis sur l'oncle Saunders un regard soupçonneux. Le bonhomme s'avança vers la cheminée lentement et en faisant sonner son gourdin à chaque pas sur le plancher.

—Bonjour, ma nièce, dit-il quand il fut arrivé devant Jane; on ne peut pas plus empêcher les fillettes d'aimer que les oiseaux de chanter. Je ne vous en veux pas.

Il se tourna vers Christian et ajouta rondement :

—Bonjour, mon neveu!

Lewis et Carter échangèrent un regard de surprise. Ils ne riaient plus déjà qu'à moitié. Christian voulut prendre un air de grand seigneur.

—Bon, bon, fit Saunders de Newcastle, sans se fâcher encore. Il y a longtemps que je vous cherche,

mon gaillard ! Puisque je vous trouve, enfin, nous allons régler nos comptes. Ne soyons pas fiers ! Je vous préviens que vous êtes pris ici comme dans un piége à loup !

Il eut un gros rire content.

—Un guet-apens! murmura Christian, qui jeta sur Jane, atterrée, un regard de souverain mépris.

—J'ai ici près, au détour de la rue, continua Saunders, une demi-douzaine de bons garçons du pays.

—Nous n'étions pas convenus de cela! murmura Carter à l'oreille de Lewis.

—Diable d'homme! diable d'homme! gronda le tailleur.

—Et le vicaire de notre paroisse, ajouta Saunders, est venu avec nous pour voir une fois en sa vie la grande ville de Londres.

Carter et Lewis laissèrent tomber leurs bras. Jane restait immobile et ressemblait à une charmante statue de l'Étonnement. Christian faisait des efforts inouïs pour garder bonne contenance.

—Quand on a les deux fiancés et le vicaire, acheva Saunders paisiblement, la besogne marche vite, n'est-ce pas, vous autres? Nous allons nous

marier, comme de joyeux Anglais, les pieds au feu, sans tambour ni trompette.

Carter et Lewis, accablés tous deux, se tenaient à côté de la porte. Ce n'était certes pas pour arriver à ce résultat qu'ils avaient si bien travaillé !

—Bonjour, leur dit Tom Borne, qui avait trouvé toutes les issues ouvertes et qui était entré, suivant sa coutume, sans en demander la permission ; c'est trente livres chacun pour les renseignements sur la demoiselle.

Carter et Lewis mirent la main à la poche avec découragement. Tom Borne, après avoir reçu son dû, fit un pas vers le groupe principal, mais le gourdin de l'oncle Saunders lui donna sans doute à réfléchir, car il rebroussa chemin et se glissa dans la galerie.

—Mon oncle, disait cependant Jane suppliante, au nom du ciel !...

—Vous, mon cœur, interrompit Saunders, taisez-vous ! Je vais aller chercher notre vicaire, et je vous engage à ne point vous impatienter, mes enfants.

Il se dirigea vers la porte. Jane, aiguillonnée par le regard méprisant de Christian, le suivait les mains jointes et répétait :

—Mon oncle, mon oncle ayez pitié de moi !

—La paix, fillette! dit Saunders, une fois maté, ce garçon-là fera la perle des maris!

—Vous autres, reprit-il en s'adressant à Carter et à Lewis, dont les figures désolées étaient à peindre, voulez-vous que je vous laisse avec eux? je vais mettre quatre bons drilles en sentinelles dans l'antichambre, et personne ne sortira.

Carter et Lewis se regardèrent.

—Nous n'avons plus rien à faire ici, dit le marchand de chevaux en levant les yeux au ciel.

—Diable d'homme! diable d'homme! répétait Lewis en *a parte*.

—Alors, emboîtez le pas! commanda l'oncle en leur montrant la porte.

Il sortit le dernier, et on put l'entendre qui murmurait dans l'antichambre :

—Si le gentleman tente de passer, vous l'assommerez : je me charge de tout.

Jane et Christian restaient seuls dans le boudoir. Tom Borne les regardait par une fenêtre de la galerie. Il ne comprenait pas très-bien ce qui se passait, mais il sentait qu'on pouvait faire là un superbe coup de filet. Jane revint vers Christian, accoudé au marbre de la cheminée.

—Il faut me croire, dit-elle, je vous jure que je suis étrangère à tout ceci!

—Ma foi, Madame, répliqua le lion avec amertume, je commence à croire que je m'étais trompé tout à l'heure. Ce n'est pas le commodore que vous voulez épouser. Votre conduite est une énigme dont on n'est pas forcé de deviner le mot comme cela du premier coup. Quant à moi, je me perds dans ce dédale d'intrigues!

—L'arrivée de mon oncle, protesta Jane, m'a causé plus de surprise qu'à vous.

Christian eut un rire impertinent et murmura :

—Je suis désolé, Madame, de ne pouvoir ajouter foi à vos paroles.

—Vous ne me croyez pas! s'écria la jeune femme, dont les yeux se mouillèrent; Christian, Christian! vous me blessez cruellement!

—C'est bien malgré moi, Madame, et je vous prie de me pardonner. Votre oncle l'a dit : je suis ici dans un piége à loup.

Il vit une grosse larme rouler sur la joue de Jane, et sa bonne nature reprit le dessus.

—Vous pleurez! s'interrompit-il en changeant de ton.

Jane essuya ses yeux précipitamment; elle ne voulait pas de pitié.

—Je pleure parce que je suis folle ! s'écria-t-elle. Mon cher Christian, nous ne sommes pas dans nos rôles. Tout ceci est la comédie : mes larmes y sont aussi déplacées que votre sarcasme trop amer.

Elle était forte; elle parvint à sourire, malgré l'angoisse qui lui torturait le cœur.

—Voyons, reprit-elle, soyons raisonnables. J'ai un moyen tout simple de vous prouver que vos soupçons n'ont pas le sens commun. Vous vous prétendez prisonnier : voulez-vous être libre?

—Quoi! s'écria Christian tout joyeux, il y a une autre issue?

Cette joie si franche et si vive acheva d'accabler la pauvre Jane, qui tout à l'heure espérait encore.

—Il y a une autre issue, répéta-t-elle.

—Ah ! Jane, fit Christian, qui lui prit les deux mains, voici un trait!...

—Il ne prend même pas la peine de cacher son bonheur ! pensait Jane désespérée.

Elle choisit une clef à son anneau.

—Ceci ouvre la porte du jardin, dit-elle.

—Vous êtes un ange! s'écria le lion, qui s'empara de la clef comme d'une proie.

Il voulut en même temps baiser la main de Jane, qui le repoussa doucement.

—Hâtez-vous, mon cher Christian, dit-elle avec tristesse ; mon oncle va revenir, et je n'ai pas plus envie que vous de ce mariage !

Christian voulait bien se conduire en homme qui n'aime plus, mais il éprouvait je ne sais quel bizarre colère quand on lui faisait sentir qu'il n'était plus aimé.

—C'est juste, fit-il avec dépit, en lâchant les mains de Jane, je ne songeais plus à cet heureux sir Edgard ! Pauvre sot que je suis ! ma présence vous gênait, voilà tout. Eh bien, Madame, adieu ; je vous débarrasse !

Il s'élança vers la porte de la galerie conduisant au jardin. Tom Borne était debout devant le seuil avec ses larges épaules et son sourire normand.

—Vous êtes pressé ? dit-il.

Christian, au lieu de répondre, essaya de le pousser de côté. Tom Borne resta ferme comme un pilier de cathédrale.

—Je peux vous arrêter là, jusqu'au retour de l'oncle, poursuivit-il, à moins que vous ne me donniez ma rente.

—Combien te faut-il ?

—Cette fois, c'est cent livres.

Christian lui jeta son portefeuille à la figure et s'enfuit en courant.

Tom Borne s'assit auprès de la porte, afin de visiter le portefeuille. Jane s'était laissé choir sur un fauteuil et tenait sa tête entre ses mains. Tout était fini; la dernière espérance venait de mourir dans son cœur.

—Eh bien! eh bien! dit la voix du commodore Davidson dans l'antichambre, je vous salue, mon révérend. S'il y a noce, j'en suis; laissez-moi entrer, on m'attend.

—Escroc! grondait Tom Borne en refermant le carnet de Christian; il n'y a que quatre-vingt-quinze livres!

Jane n'eut que le temps d'essuyer ses yeux. Le commodore parut; il avait une bosse au front et le bras en écharpe.

—Ah! Milady, s'écria-t-il, ah! Milady, quelle course! *Parallélipipède* a été très-remarquable! Je suis tombé quatre fois, dans quatre fossés différents.

Il montra son bras et son front avec triomphe.

—Mais qu'avez-vous donc? s'interrompit-il en voyant la pâleur de Jane.

—Rien, Milord, répondit la jeune femme.

—Tant mieux ! j'avais presque peur d'une migraine. Trois gentlemen tués sur le coup au passage du grand mur, un cheval éventré, onze jambes cassées. A propos, il y a un vicaire dans l'antichambre, Madame, vous savez cela?

—Oui, Mylord.

Robert Davidson se redressa de toute sa hauteur et vint se poser devant Jane.

—Madame, dit-il, je vous ai déclaré mes sentiments. Si vous voulez profiter de ce vicaire, je vais vous épouser, séance tenante.

—Entrez! entrez! dit la grosse voix de Saunders au dehors; j'ai les papiers, tout est prêt. Entrez, mon révérend.

Saunders passa la porte et regarda tout autour de lui.

—Bien campé! beau boxeur! murmura le commodore, qui avait mis le lorgnon à l'œil et qui le considérait curieusement.

Saunders examina tour à tour Tom Borne et Robert Davidson. Il se retourna vers les paysans qui étaient derrière lui pour les interroger.

—Nous n'avons vu personne, dirent ceux-ci, et le vicaire répéta : Je n'ai vu personne!

—Au nom du diable! où est-il? s'écria Saunders furieux.

Il serrait déjà le manche de son gourdin. Jane s'avança vers lui et répondit froidement :

—Il a pris la fuite.

—Par où? demanda Saunders incrédule.

—Par ici, fit Jane qui montra la porte du jardin.

—Tu lui as donc donné la clef?

—Oui.

—Pourquoi?

Jane hésita et répondit les larmes aux yeux :

—Parce que je l'aime.

Saunders la regarda d'un air ébahi.

—Je crois bien que ma pauvre nièce est folle! murmura-t-il.

—Allons, mes garçons, reprit-il en brandissant son gourdin, c'est de la besogne à recommencer! Révérend, je vous ai promis un mariage, je ne m'en dédis pas. Nous ferons celui-ci à coups de bâton, s'il le faut, mais nous le ferons!

Il sortit à la tête de son bataillon; le commodore le suivait des yeux.

—Pardon si je vous quitte, Milady, s'écria ce dernier en s'élançant tout à coup sur les pas de l'oncle Saunders, il y a longtemps que je cherche une canne réellement originale : je vais marchander le gourdin de ce bonhomme.

XVII

LE SPLEEN

Il faisait un temps gris et froid ; la suie des cheminées à vapeur se mêlait traîtreusement au brouillard et tatouait de marques noires les visages tristes des passants. On voyait glisser comme au travers d'un nuage les voitures soigneusement fermées, et la voix rauque des conducteurs d'omnibus semblait tomber du ciel. Les cokneys se heurtaient sur le trottoir, en grondant derrière les hauts collets de leurs paletots. Au fond des boutiques, le gaz s'allumait, bien qu'on fût en plein midi. Londres tout entier s'enveloppait dans son manteau de brume, dont les plis secouent les lugubres farfadets du spleen.

On s'éveille le cœur serré, comme si, le soir pré-

cédent, on avait commis un crime; la tête est lourde et vide; les tempes se prennent dans un étau; la gorge, rétrécie, arrête le souffle au passage. On se lève; derrière les carreaux, le brouillard a l'air d'un linceul.

Ailleurs, la fantaisie a ses charmes, et l'opium des rêves évoque de gracieux fantômes; ici, c'est l'ennui sinistre et le découragement énervé. L'âme se rétracte, empoisonnée par cet affreux fluide qui inspira les *Nuits d'Young* et tant d'autres déclamations malsaines. Un crêpe descend sur l'esprit; le nerf optique se paralyse et voit tout noir. On est Anglais; on a la maladie de la joyeuse Angleterre; on tressaille d'aise en songeant qu'on est maître de se couper la gorge ou de se faire sauter le crâne.

Elle est dangereuse pour la paix du monde, cette nation malade du spleen; il lui faut bien se consoler, sinon se guérir; elle a des envies de femme grosse. Elle veut tout ce que les autres possèdent: elle prend un jour l'Irlande, pour amuser sa migraine desespérée; le lendemain, Gibraltar, le surlendemain, Terre-Neuve; puis, il lui faut l'Inde et ses extravagants trésors, les plus belles Antilles, l'Ile de France, en passant pour aller reconquérir l'immense Océanie; Malte et l'Archipel ici, les Philippines là-

bas, et jusqu'à ce rocher lointain, prison et tombeau, qui s'appelle Sainte-Hélène! —

C'était un pièce octogone, formant l'intérieur d'un pavillon qui dépendait de la maison du commodore. Afin de ne rien faire comme les autres, Robert Davidson avait envoyé son décorateur prendre un croquis du pavillon de chasse du vicomte de Douro. C'était très-original, dans la bonne acception du mot; le luxe y avait une saveur véritablement britannique; les estampes coloriées à plat, suivant la mode adoptée pour les sujets du *turf* et du *ring* [1], représentaient des courses et des scènes de pugilat. On y voyait l'éternel *Fox-Hunting* avec ses gentlemen en habits rouges et ses piqueurs à cheval donnant la fanfare, le poing sur la hanche. Le portrait de *Parallélipipède*, en pied, de grandeur naturelle, tenait tout un pan de boiserie. Partout où il y avait de la place, pendaient des trophées de sport, des cravaches en croix sous des casquettes de jockeys, des masques, des gants et des ceintures de boxeurs.

Christian était là tout seul, assis auprès d'une table et la tête entre ses mains. Il ne bougeait pas; son visage exprimait le découragement le plus pro-

[1] Enceinte qui entoure les boxeurs.

fond. La pluie fouettait contre les carreaux, et le vent du nord faisait pleurer les châssis, comme s l'on eût été au fin fond de la campagne.

La maison du commodore était située au bout d'York-Terrace, et donnait sur le parc du Régent. Ces beaux parcs de Londres, si pittoresques et si vivants aux rares sourires du ciel d'été, prennent un aspect lugubre quand le soleil d'hiver étend son crêpe noir au-dessus des bosquets dépouillés. C'est encore un ornement pour la ville mélancolique, mais un ornement sombre et sévère comme la parure de jais que l'usage permet aux veuves.

Le regard de Christian allait parfois vers le parc, dont il distinguait vaguement le paysage à travers les vitres obscurcies; des allées désertes où glissaient, à de longs intervalles, quelques équipages fermés; d'immenses pelouses ruisselantes où le troupeau des moutons de la reine se pelotonnait au lieu de paître.

Christian avait accepté l'hospitalité du commodore pour fuir la poursuite acharnée du bon Saunders de Newcastle. Saunders avait juré que Christian épouserait Jane, en dépit de Christian, d'abord, en dépit de Jane elle-même. C'était un de ces braves Saxons qui ont le diable flegmatique au corps. Pour arriver

à ses fins, Saunders eût mis le feu froidement et de parti pris aux quatre coins de Londres.

Ce n'était pas à Saunders de Newcastle que Christian songeait en ce moment ; il se faisait à lui-même une épouvantable querelle.

—J'ai revu, pensait-il avec un dégoût amer, j'ai revu dans le monde, depuis deux mois, presque tous mes anciens compagnons d'Université. John est lieutenant aux horse-guards ; William plaide au banc de la reine ; Tony est membre des communes ; James est attaché d'ambassade. Il n'y a pas jusqu'au petit Harry qui ne soit...

Il s'interrompit pour étreindre convulsivement sa poitrine à travers le cachemire moelleux de sa robe de chambre.

—Moi, moi seul, gronda-t-il avec une colère concentrée, je ne suis rien ! Je mène un métier qui n'a pas de nom ! Les autres sont des hommes; moi, je suis un mannequin pour tailleur, moi, je suis l'enseigne vivante d'un maquignon. Voilà mon lot dans la vie !

Il regarda le plafond, de l'air qu'avait Oreste provoquant les dieux implacables et criant du fond de son désespoir : Merci ! je suis content !

Le vent du nord fit une trouée dans les nuages,

et découvrit un tout petit coin d'azur. Londres tout entier se mit aux fenêtres, et crut qu'on allait apercevoir le soleil. Ces Anglais ne doutent de rien!

Le soleil ne se montra point, il est vrai, mais il y eut je ne sais quel rayonnement lumineux qui colora de tons violâtres et faux la coupole vaporeuse suspendue au-dessus de la ville. Sur les deux rives de la Tamise, les patients du spleen eurent une minute de répit.

—J'avais des bras robustes, pourtant! se dit notre lion, non sans une certaine complaisance, j'avais un cœur ardent et fort, une tête où fermentait hardiment la pensée. J'étais au-dessus de mes rivaux jadis, et je me souviens...

Un gros nuage vint matelasser la pauvre trouée d'azur; la tête de Christian retomba comme un plomb sur sa main; il continua, en poussant un lamentable soupir :

—De tout cela que me reste-t-il? Une fatigue pesante qui est venue sans que j'aie travaillé! Le découragement morne du vaincu qui n'a pas même pris part à la bataille!

Un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine. Il resta, pendant plusieurs minutes, immobile et comme engourdi.

La pluie redoublait, mais le gris de l'horizon prenait des nuances nacrées. Le brume se dissipait, et bientôt on put apercevoir audelà du parc les silhouettes rondes des collines de Barrow et de Primrose. Pour le coup, Londres, considéré au point de vue du spleen, éprouva un mieux subit et général.

Christian releva la tête; ses narines se gonflèrent, et une étincelle s'alluma dans ses yeux.

—Ah! s'écria-t-il en ouvrant gaillardement sa boîte à cigares, quand j'errais tout seul et la bourse plate dans les bruyères d'Ecosse ou sur les belles grèves de l'Irlande, en attendant l'héritage de mon excellent oncle; quand je défiais l'avenir, cherchant une équipée qui fût au-dessus de mon audace, que j'étais jeune, mon Dieu! que j'étais fier et que j'étais heureux!

Il présenta le feu au bout de son cigare, dont la fumée bleue monta en spirales vers le plafond. Son spleen n'était plus que de la rêverie.

—L'amour vint, murmura-t-il, tandis qu'un sourire naissait autour de ses lèvres; une ivresse délicieuse! Et je me sentis aiguillonné; mon âme grandit, mon intelligence s'éclaira, toute cette vigueur inoccupée qui était en moi doubla comme par magie... Jane, belle vision qui rayonna au milieu de

ma jeunesse! Regard d'enfant, taille de reine, sourire d'ange! Jane mon premier et mon dernier amour! Jane, que j'ai abandonnée...

Ceci fut dit avec une sorte de frémissement douloureux. C'est qu'un grand diable de nuage arrivait sur Primrose-Hill. Quand le grand diable de nuage eut caché la bande nacrée qui éclairait l'horizon, Christian jeta son cigare et dit en frappant du pied.

—Je mourrai fou et ce sera bien fait!

Il tourna le dos à la fenêtre, comme s'il eût voulu se soustraire aux mystérieuses influences du dehors. Il se sentait en train de lutter vaillamment et de mettre en fuite l'odieux cauchemar qui lui écrasait la poitrine. En somme, pourquoi tous ces souvenirs et pourquoi tous ces remords aujourd'hui plutôt qu'hier ? Que s'était-il passé depuis la veille? Etait-il une femme ou un poëte pour se laisser énerver par la malaria britannique?

Il évoqua la blonde image d'Amy comme on crie au secours dans un danger pressant. Elle était belle aussi la fille du commodore.

—Elle ne m'aime pas, il est vrai, disait la conscience de Christian.

—Mais, répondait son orgueil, elle m'aimera plus tard.

—D'ailleurs, s'écriait son ambition, il faut bien que je sois riche...

—Puisque je n'espère plus être heureux! achevait la conscience désolée.

Miss Amy, comme on le voit, n'y pouvait rien. Christian croisa ses bras sur sa poitrine et n'essaya plus de combattre; il ferma les yeux; les fantômes du passé l'entourèrent. Son oncle le vieux philosophe lui avait dit souvent : « Sois bon pour être heureux. » La première souffrance amère et profonde de Christian datait du jour où il avait abandonné Jane. Le lendemain de ce jour, quand il avait cherché en vain à son réveil le sourire ami de sa compagne, une étreinte glacée lui avait serré le cœur. Et Christian avait beau regarder en arrière, il ne trouvait pas depuis lors dans sa vie un seul instant de vraie joie.

Christian avait lu dans l'histoire impartiale de l'empereur Napoléon, par sir Walter Scott, le récit de l'abandon de Joséphine. Il se donna le plaisir innocent de comparer sa fortune à celle de l'empereur. Jane était sa Joséphine, et miss Amy sa Marie-Louise. Avec la première, que de bonheur tranquille! avec la seconde que de solennels ennuis!

Napoléon avait mis en avant la raison d'Etat pour contracter son deuxième mariage. La raison d'Etat,

c'est-à-dire les dix mille livres sterling de revenus de miss Davidson, excusait aussi l'infidélité de Christian.

Christian frissonna en songeant à Sainte-Hélène.

—Mais, pensa-t-il, et ceci était une consolation bien amère, Joséphine adorait l'empereur!

Tandis que Jane!... Hélas! l'inconstance de Jane avait devancé l'heure de l'abandon; Jane le lui avait dit elle-même là-bas, à Brighton : Jane ne l'aimait déjà plus, Jane avait distingué un autre homme, ce haïssable sir Edgard! Christian avait douté longtemps, car les femmes essayent parfois contre l'indifférence le remède héroïque de la coquetterie, Christian s'était dit : elle joue un rôle, elle se cache pour pleurer derrière son sourire, elle m'aime encore, elle m'aimera toujours!

Cela le tenait en paix. « Soyez bon, pour être heureux! » L'oncle philosophe avait semé sur le sable.

Mais la foi la plus robuste cède à l'évidence de certaines démonstrations; la clef du jardin, la clef donnée par Jane au moment où l'oncle Saunders revenait avec le vicaire, c'était bien le sceau de la séparation et l'adieu éternel.

En offrant cette clef, notre lion s'en souvenait,

Jane avait la gaîeté aux lèvres et sa jolie main ne tremblait pas.

—L'ingrate!

A ce mot qui venait de lui échapper, et qui franchissait les limites de la naïveté, Christian eut un éclat de rire sarcastique.

—L'ingrate! répéta-t-il. J'ai dit : l'ingrate! Me voilà qui me plains, ma parole! C'est une excellente histoire! Ah! çà, où en serais-je, si elle s'était jointe à ce brutal coquin de Saunders pour me forcer à l'épouser?... L'ingrate! je me trouve impayable! on mettrait ce mot-là dans un livre!

—Non, non, s'interrompit-il d'un ton raisonneur et rassis, elle ne m'a jamais fait que du bien, la pauvre Jane, et son inconstance est un dernier service!

Il se leva brusquement et repoussa son fauteuil d'un violent coup de jarret.

—Tout cela est bel et bon, fit-il en fronçant le sourcil, mais je suis prisonnier chez ce lunatique de commodore. Les cheveux de miss Amy deviennent plus fades, ses dents allongent. Il m'a semblé, hier soir, qu'elle avait des yeux de porcelaine. Elle boude, sur ma foi, elle joue à l'Iphigénie sacrifiée par son père, et j'entrevois de temps à autre la figure de ce

petit fat d'Edgard. Le commodore tout seul me fait ici bon visage, parce que je suis lion, et qu'il est fou !

Il vint se planter devant la fenêtre, et plongea ses regards mornes dans la brune revenue, qui se collait aux vitres comme un voile. Il bâilla quatre ou cinq fois de suite avec emportement.

—Je m'ennuie ! je m'ennuie ! balbutia-t-il les larmes aux yeux et la mâchoire démise, je crois qu'on n'a jamais vu sur la terre un homme plus malheureux que moi ! Je m'ennuie ! je m'ennuie !

Sa voix avait des inflexions tout à fait extravagantes. Il essaya de battre une marche sur les carreaux, puis, saisi d'un véritable transport il se prit les cheveux à poignées en criant :

—Miséricorde ! miséricorde ! je donne ma succession à celui qui me brûlera la cervelle !

Un domestique à livrée entr'ouvrit la porte, comme s'il eût voulu répondre à cet appel désespéré.

—Que voulez-vous ? demanda Christian, copiant à son insu le bûcheron de la Fontaine.

—Ces messieurs désireraient bien parler à Milord, répliqua le domestique.

—Quels messieurs ?

—Les messieurs de tous les jours, le marchand de chevaux, le tailleur, le bottier...

Christian ne le laissa pas achever, il se mit dans une colère terrible; cela soulage; les malades du spleen cherchent l'occasion de se fâcher, comme les épagneuls indisposés courent après le chiendent.

—Les misérables! s'écria-t-il, ils ne me laisseront donc jamais en repos! Qu'ils aillent au diable!

Le domestique s'inclina. Christian prit son chapeau et l'enfonça convulsivement sur sa tête.

—Je ne sais pas, gronda-t-il, pourquoi je ne leur ai pas encore brisé les côtes!

Il gagna la porte de sa chambre à coucher.

—Que faut-il dire à ces messieurs? demanda le domestique.

—Que je les voudrais tous à cent pieds sous terre! répliqua Christian, qui rejeta la porte avec fracas et disparut.

Le domestique se tourna paisiblement vers l'antichambre.

—Messieurs, dit-il, donnez-vous la peine d'entrer, s'il vous plaît.

Carter, Lewis, Staunton et le doux Filowski passèrent aussitôt le seuil chapeau bas et la bouche en cœur; le compliment préparé s'arrêta sur leurs lèvres.

—Eh bien! fit Carter, regardant autour de lui, Milord n'est plus là ?

—Non, Messieurs, répondit le domestique.

—Il n'a rien dit pour nous ?

—Oh ! si fait, Messieurs !

Les quatre courtisans se rapprochèrent, et le marchand de chevaux demanda d'un air empressé :

—Qu'a-t-il dit ?

Le domestique les salua bien poliment, et répliqua en tournant le bouton de la porte :

—Il a dit que vous alliez au diable !

Les fournisseurs échangèrent des regards assombris. Le domestique était déjà dehors.

—Mauvais ! murmura Carter en secouant la tête doctoralement.

—Mauvais ! répétèrent Filowski, Staunton et Lewis.

—Messieurs, reprit le maquignon fashionable, il faut prendre garde ! Quand un lion n'a plus rien à désirer, il se brûle la cervelle.

—C'est la règle ! soupirèrent les trois autres en chœur.

—Que faire, cependant ? demanda Lewis.

—Il n'y a plus qu'une seule chose, répondit Carter, c'est de le marier.

Filowski haussa les épaules.

—Replâtrage! dit-il avec dédain et en polonais.

—Sa lune de miel durera tout au plus quinze jours, fit observer Lewis.

—Eh bien! s'écria Carter, ne fabriquons plus et cherchons une autre combinaison. En attendant, écoulons nos produits avec un peu de grosse caisse, quinze jours suffisent pour cela. Dans quinze jours, s'il se brûle la cervelle...

—Dame!... fit Staunton.

—Ma foi... appuya Lewis.

—Ça le regarde! acheva le tendre Filowski.

La porte s'ouvrit de nouveau, et le domestique annonça le commodore. Les fournisseurs reprirent leur attitude respectueuse. Par la porte ouverte, au fond de la perspective des appartements, ils aperçurent un spectacle bizarre. Le commodore était nu comme un ver, à l'exception d'un caleçon de boxeur, qu'il portait autour des reins. Ses jambes maigres, longues et osseuses, s'agitaient en mesure; au bout de ses bras noueux et velus, on voyait ses mains recouvertes de gants fourrés qui faisaient le moulinet et lançaient des coups furieux dans le vide. Il avait un masque de fil de fer sur le visage.

—Parez! criait-il d'une voix essoufflée; la tête en

arrière ! la jambe de devant libre ! Protégez la poitrine : le plus mauvais coup est au creux de l'estomac... Voilà le coup de Smith : tenez !

Il envoya une bourrade à la muraille.

—Le coup de Paulus est double et vient après trois feintes en changeant la main..... Pan ! pan ! pan !... Vlan !

Il assomma la porte de deux coups de poing ; puis il fit son entrée, toujours en garde, soufflant comme une baleine et ruisselant de sueur.

XVIII

COURS DE BOXE

—Bonjour, Messieurs, bonjour, dit le commodore à travers son masque ; je parierais cent livres pour moi contre James ! James n'a que la force pour lui ; moi, j'ai l'adresse et la science.

Il plia les jarrets et fit le dévidoir avec ses poings. Les fournisseurs le contemplaient avec admiration.

—J'ai vu bien des boxeurs... commença Carter.

—Et de fameux boxeurs ! poursuivit Lewis.

—Mais, reprit le marchand de chevaux, Milord a je ne sais quelle façon à lui...

—La méthode ! interrompit le commodore. Je pars d'un principe, n'est-ce pas ? c'est de ne rien faire comme les autres. Quand je pense que les Français ont donné le nom de boxe à leur ignoble lutte ! Un gentleman ne doit pas ruer comme un

cheval, que diable! Les pieds sont faits pour marcher, les poings pour assommer; ne sortez pas de la nature!

Un murmure approbateur accueillit ces belles paroles.

—La boxe, dit sérieusement Filowski, considérée à ce point de vue philosophique, a quelque chose de grand.

—Voilà! interrompit Robert Davidson; moi, je mets de la philosophie dans tout! Et savez-vous pourquoi j'ai tant de gaieté ce matin, car je me sens gai comme pinson, malgré le brouillard? C'est que mon professeur de boxe, vous savez, Danie de Covent-Garden, vient de m'enseigner un coup nouveau, à l'aide duquel je lui ai immédiatement écrasé le nez.

—Vraiment! fit Carter.

—Ah! il n'y a que Milord pour ces choses-là! dirent les autres en riant.

Le commodore marcha droit sur le maquignon.

—Boxez-vous? demanda-t-il en lui présentant le poing.

—Non, Milord, non, pas du tout! balbutia Carter, qui recula de plusieurs pas.

—Alors, reprit le commodore, je vais vous enseigner le coup.

Il se mit en garde et rejeta la tête en arrière. Carter, sérieusement effrayé, reculait toujours.

—N'ayez pas peur, dit Robert Davidson en faisant deux ou trois passes courtoises autour des joues du malheureux Carter, on n'en meurt pas! Regardez bien, vous autres, c'est au nez que j'en veux!

—Mais, Milord... criait le maquignon suppliant.

—Un peu de complaisance! disaient les trois autres fournisseurs.

Le commodore était calme et souriant, mais à travers les trous du masque son regard fascinait Carter.

—Parez deux fois le coup droit du haut et du bas, reprit-il; changez la main... tournez en cherchant la ceinture... changez encore, cela fait deux fois... menacez dessous vivement, gagnez à la parade et détachez du poing droit en changeant pour la troisième fois.

Ce disant, il lança un coup de poing au maquignon qui bondit en arrière en hurlant. Les autres fournisseurs eurent la lâcheté d'applaudir.

—Ce n'est pas plus malin que ça! dit le commodore en reprenant haleine; deux feintes, un demi-tour et trois changements de main! Ne vous éloignez

pas, Monsieur Carter, je sais un autre coup qui est encore plus joli.

—Ah ! Milord, s'écria le marchand de chevaux, perdant patience, je cède ma place à un autre.

—Eh bien, mettez-vous là, Monsieur Filowski !

Le commodore parut se raviser tout à coup.

—Mais je suis bien bon, moi, s'écria-t-il de vous donner des leçons pour rien, quand il m'en coûte deux guinées par séance avec Danie ! Messieurs, je ne fais rien comme les autres, c'est vrai ; mais je vous prie de ne point oublier la distance qui nous sépare. Vous êtes des commerçants, voilà tout, et je ne sais pas quelle idée vous avez de vouloir boxer avec un gentleman ! Ne mêlons pas les castes, restons chacun à notre rang, et qu'une vaine ambition ne nous porte pas à franchir les limites !

—Eh, eh ! s'interrompit-il avec une joie d'enfant, vous pouvez bien juger par cet échantillon que j'aurais fait un orateur distingué, si j'avais voulu. Mais, bah ! parlons de choses sérieuses ; je veux renouveler en bloc tous mes équipages.

Les figures un peu rembrunies des fournisseurs se déridèrent.

—Voitures, chevaux, mobilier, garderobe, poursuivit Robert Davidson, je change tout de fond

en comble. Pourquoi? Parce que je suis l'homme le plus heureux de l'univers, parce que ma maison est un temple où deux divinités se sont donné rendez-vous : le dieu de la mode, Messieurs, et la déesse de l'amour. Lady Desdemone Bridgeton, mon illustre fiancée, va venir ici aujourd'hui même, et je possède déjà chez moi Christian Mac-Aulay !

Il exécuta un moulinet rapide et retomba en garde en répétant avec une indicible expression de bonheur :

—Christian Mac-Aulay !

Les fournisseurs firent comme s'ils eussent cherché en vain des paroles de félicitation à la hauteur de la circonstance.

—De sorte que, conclut le commodore, dont la voix tremblait d'émotion, mon toit abritera du même coup l'auteur de *David Rizzio* et le seul homme qui, dans l'ère moderne, se soit battu en duel avec une arquebuse du temps de Henri VIII !

On aurait pu lui objecter que l'adversaire de cet homme avait eu nécessairement le même honneur, mais sir Edgard Lindsay ne comptait point : ce n'était pas un original.

—Avez-vous été admis à saluer Mac-Aulay ce matin, Messieurs? demanda le commodore.

—Milord, répondit Carter, nous avons fait tout ce que nous avons pu pour cela, mais il a pris la fuite à notre approche.

—Pourquoi ?

—Il est attaqué d'un très-fort accès de spleen.

—De spleen ! répéta Robert Davidson, dont la voix, tout à l'heure si joyeuse, prit incontinent des inflexions lugubres ; le spleen ! ah ! ah !... il fait noir !... il fait gris !... Pourquoi tous ces papillons en deuil dans la chambre ?

Il cessa de faire des passes, et ses bras détendus tombèrent le long de ses flancs.

—Ah ! ah ! gémissait-il, le spleen !... il a le spleen !

Il arracha son masque avec fureur et l'aplatit contre la muraille ; il ôta ses gants fourrés pour se presser les tempes à deux mains.

—Ne voyez-vous pas que moi aussi j'ai le spleen ? s'écria-t-il, en jetant sur les fournisseurs des regards désespérés. Eloignez-vous ! laissez-moi seul avec le découragement qui me torture !

—Mais Votre Seigneurie disait tout à l'heure... voulut objecter Carter.

—Silence ! M'a-t-on vu faire quelque chose comme un autre ! Celui qui m'accuserait d'imiter quelqu'un, je le poignarderais ! Allez-vous-en ! Mac-Aulay n'a

pas voulu vous voir; vous me fatiguez d'une manière incroyable : vous êtes gros, gras, souriants, bien portants, j'ai envie de vous faire jeter par les fenêtres ! Ah ! je me souviendrai de cet accès de spleen !

—Retirons-nous, Messieurs, dit Carter en se dirigeant vers la porte.

—C'est cela, retirez-vous ! je n'ai jamais vu d'êtres aussi ennuyeux que vous !

Il se ravisa tout à coup, au moment où les fournisseurs passaient le seuil.

—Dites-moi, demanda-t-il, pensez-vous que Mac-Aulay songe à se détruire ?

—Franchement, Milord, répondit le maquignon, qui gardait son coup de poing sur le cœur, cette crainte nous est venue.

—Il suffit, Messieurs, prononça lentement le commodore en croisant les bras sur sa poitrine; je vous fais mes adieux pour toujours. Vous ne me reverrez plus en ce monde. Je vais me suicider par la vapeur du charbon.

—Que dites-vous, Milord ? s'écrièrent les fournisseurs en rentrant dans la chambre.

—Cela vous semble commun ! reprit Robert Davidson, qui réfléchissait; vous avez peut-être raison. Si la chute du Niagara n'était pas si éloignée... Tenez !

il y a aussi le rocher de Leucade, d'où Sapho se précipita dans la mer; mais, c'est pour femme. On peut, d'ailleurs, se laisser mourir de faim comme Montaigu, ou avaler sa propre langue, selon le procédé ingénieux des Malais... Soyez certains, Messieurs, que ma mort ne démentira point ma vie, et que je saurai trouver un expédient original pour me lancer dans l'éternité.

Il bâilla trois fois de suite, et si sincèrement, que ses yeux s'emplirent de larmes.

—Je m'ennuie, je m'ennuie, je m'ennuie! répétait-il en se démenant sur place comme un possédé.

Tout à coup il saisit le bras de Carter et celui de Filowski.

—Fermez toutes les portes! commanda-t-il d'une voix saccadée; si vous voulez, je vous admettrai à l'honneur de mourir avec moi!

Tandis que les fournisseurs restaient abasourdis, Robert Davidson s'élança vers une armoire d'où il retira un petit baril.

—De la poudre! s'écrièrent les malheureux marchands.

Le commodore ouvrait déjà son briquet de fumeur.

Heureusement qu'un pas léger se fit entendre

dans le corridor voisin. Les fournisseurs soulagés s'écrièrent tout d'une voix :

—Lady Bridgeton ! voici lady Desdemone Bridgeton !

Le commodore remit son briquet dans sa poche. Il s'avança vers la jeune femme et lui baisa la main d'un air tragique.

—Au point où j'en suis, Madame, dit-il, quelques minutes de plus ou de moins ne sont pas une affaire. Je parlais tout à l'heure de Sapho, qui n'avait certes rien fait d'aussi fort que *David Rizzio*, ou que votre *Etude sur le paupérisme*.

—Ah çà, mais vous êtes tout pâle, Milord ! interrompit Jane, qui le regardait avec étonnement.

—Avant de se détruire, répondit le commodore, Caton lut un *Traité sur l'immortalité de l'âme*. Je possède des livres pareils dans ma bibliothèque ; mais pourquoi imiterais-je Caton, moi qui n'ai jamais imité personne ? Milady, vous aviez en moi un admirateur enthousiaste...

—J'avais ! interrompit Jane, mise au fait déjà par la pantomime des fournisseurs. Vous ne m'admirez donc plus, Milord ?

Robert Davidson montra le baril de poudre et déclama sourdement :

—Je ne suis plus de ce monde !

—Un verre d'eau ! un verre d'eau ! s'écria lady Bridgeton, comme si elle eût craint de se trouver mal.

Le commodore était bien fier de l'effet produit. Il avait tout lieu d'espérer une syncope sérieuse. On apporta des verres et une carafe ; Jane saisit la carafe, en versa le contenu tout entier dans le baril.

—Je noie les poudres ! s'écria-t-elle en éclatant de rire.

—Ah ! Madame, fit douloureusement le commodore, c'était ma dernière ressource ! Mac-Aulay et moi nous avons un spleen affreux !

—Eh ! Milord, répliqua Jane, cela vous passera !

—Je suis sûr que Mac-Aulay s'est déjà fait sauter la cervelle.

—Du tout, Milord, du tout ! Je viens d'apercevoir M. Mac-Aulay dans le parc. Il a l'air excessivement joyeux.

—Vous êtes sûre de cela, Milady ?

—Très-sûre !

Le commodore regarda furtivement les fournisseurs.

—Voyez, si je ne suis pas un être à part ! murmura-t-il ; tout à l'heure je songeais à me tuer, et maintenant j'ai le cerveau plein d'idées folâtres. Je

suis gai, mais très-gai ! je dis gai, au point de commettre quelque extravagance !

Il ébaucha un pas de polka sur le tapis.

—Il n'y a que vous pour cela, Milord ! fit Jane.

Les fournisseurs chuchotaient sans rire :

—Étonnant sur ma parole !

—Véritablement unique !

—Rien comme les autres !

Le commodore, encouragé, se mit à chanter du gosier une gaudriole à porter le diable en terre.

—Milord, lui dit Jane, je suis charmée d'être venue ; je ne connaissais pas encore ce côté joyeux de votre caractère. Puis-je vous demander si c'est ici votre appartement ?

—Non, Milady ; j'ai cédé tout ce pavillon à Mac-Aulay.

—Ah ! fit Jane, qui devint rêveuse.

Pendant qu'elle réfléchissait, le commodore disait aux fournisseurs :

—Vous voyez si je vous ai trompés ? Ce n'est pas une visite ; elle vient s'installer chez moi... Et dans les termes où nous sommes ensemble, je vous prie de croire, Messieurs, que cela n'a rien de choquant.

—On peut regarder le mariage comme fait, dit Carter.

Le commodore inclina la tête en souriant et planta une chiquenaude sur le nez de Filowski.

Il était gai.

—Milord, reprit Jane en ce moment, vous m'avez dit que je pouvais choisir dans toute votre maison la retraite qui me conviendrait le mieux.

—Chère lady, de la cave au grenier, tout est à vous, répliqua le commodore, qui ajouta, en se tournant vers les fournisseurs : Est-ce clair?

—Eh bien, dit Jane, j'ai déjà parcouru la plupart de vos appartements; mais je suis difficile; je voudrais me consulter.

—Je crois que Milady a le désir d'être seule, souffla Carter à l'oreille du commodore.

—Voulez-vous que nous nous retirions? demanda celui-ci; parlez, vous êtes chez vous!

Jane s'inclina sans répondre.

—Allons, venez, Messieurs! s'écria le commodore, nous avons, pardieu! de la besogne! Commençons par l'écurie, Carter. Ah! je suis extraordinairement gai, je veux dépenser de l'argent; venez, venez!

Il salua Jane et s'élança dehors, suivi des quatre fournisseurs.

Jane était seule; elle alla s'asseoir à la place oc-

cupée naguère par Christian. Il y avait sur le charmant visage de la jeune femme je ne sais quelle gravité vaillante et résolue; elle écoutait les bruits du dehors avec une inquiétude mêlée d'espoir.

—C'est ici qu'il s'est réfugié pour me fuir! murmura-t-elle; et moi je le poursuis. Chose étrange! à mesure qu'il s'éloigne de moi, je suis entraînée vers lui.

Elle demeura pensive durant quelques instants et perdue dans sa rêverie. Un bruit de pas l'éveilla en sursaut; elle se redressa; elle passa la main dans ses cheveux et drapa coquettement les plis moelleux de sa robe.

—Le voilà! dit-elle en essuyant une larme qui roulait sur sa joue un peu pâle. Du courage, pauvre Jane! Rappelle ton sourire pour livrer ta dernière bataille!

XIX

TRIOMPHE DU COMMODORE

Christian jeta son chapeau sur un fauteuil en poussant un soupir de soulagement. Il avait vu passer les fournisseurs en compagnie du commodore ; il se sentait débarrassé pour longtemps. Quand il reconnut Jane, il ne put retenir un geste d'étonnement.

—Vous ici ! balbutia-t-il.

—Vous ne vous attendiez pas à me voir, Christian ? répliqua la jeune femme.

—J'avoue que j'étais loin de penser...

—Et ma présence vous contrarie ?

Christian était remis.

—Vous ne le croyez pas, Jane, dit-il en se penchant pour lui baiser la main avec galanterie. Il faut

me pardonner mon premier mouvement, un reste de tristesse...

Et comme Jane l'interrogeait du regard, il ajouta en forme d'explication :

—Vous ne vous figurez pas comme j'étais triste ce matin; j'avais des idées de l'autre monde, un désespoir sans motif, des regrets absurdes qui me navraient le cœur. Mais j'ai pris le dessus; je nargue le passé maintenant, et Dieu merci! mon humeur est excellente.

—Je serais bien heureuse d'apprendre, dit Jane, que vous avez des sujets de joie.

—J'aime mieux vous dire que je n'avais pas l'ombre d'un sujet de peine. Je me faisais tout simplement des fantômes. Il me semblait, par exemple, que miss Amy ne pourrait jamais m'aimer.

Il haussa les épaules et poursuivit d'un air victorieux :

—Je viens de la voir; nous avons causé; elle a été d'une bienveillance adorable! A vue de pays, rien ne sera plus calme et plus uni que votre ménage.

—Votre ménage! répéta Jane involontairement.

—Ce sera ce qu'on appelle un mariage de raison, acheva Christian qui mit ses mains dans ses poches.

—Allons! fit Jane en réprimant un soupir, nous

17.

en sommes donc au même point tous les deux ; je fais, moi aussi, un mariage de raison.

Christian ferma les yeux à demi et prononça du bout des lèvres :

—En vérité, vous vous mariez, mon ange?

Jane garda un instant le silence; puis, au lieu de répondre :

—Mon Dieu, dit-elle, il y a des choses en ce monde qui au premier aspect repoussent et attristent.

—Je ne vous comprends pas, interrompit Christian, dont l'attention s'éveillait malgré lui.

—Des choses bizarres, continuait la jeune femme, des choses tellement inattendues et si invraisemblables...

—Voyons un peu ces choses-là !

Jane releva sur son ancien amant son regard plein de mélancolie et prononça d'une voix ferme :

—Christian, je vais être votre belle-mère.

—Charmant ! délicieux ! s'écria le lion avec un éclat de rire un peu forcé, chaque fois que les femmes épousent un fou, elles prennent un air solennel pour dire : Je fais un mariage de raison.

—Ah ! çà, se reprit-il, je n'étais donc pas si loin de la vérité, l'autre jour ! j'avais mis le doigt sur la plaie ? Ambitieuse ! ambitieuse ! c'est là votre péché

mignon, Jane. Mais je ne vous fais pas de reproches au moins; tout est pour le mieux! Une chose impayable, c'est que ce petit fat d'Edgard Lindsay n'aura ni vous qui épousez le commodore, ni miss Amy que j'épouse. Il ne lui reste plus qu'à se pendre! Charmant! charmant, sur ma parole! voilà ce que j'appelle un vrai dénoûment de comédie.

La colère montait au cœur de Jane; mais elle employait tout ce qu'elle avait de force à retenir sur ses lèvres le sourire qui voulait s'échapper.

—Ma foi, dit-elle, je n'osais pas le prendre avec vous sur un ton si léger, mais...

—Ma belle-mère! répétait Christian. Ah! l'excellente histoire!

—Mais, poursuivit Jane, du moment que vous me donnez l'exemple.

—Ah! de tout mon cœur! de tout mon cœur! c'est une situation unique et qui vaut son pesant d'or. Ah çà! puisque nous voilà mariés tous les deux, raisonnablement et convenablement, Jane, ma chère Jane, nous pouvons bien causer un peu comme de vieux amis.

—Pourquoi non? s'écria Jane gaillardement; je vais vous dire, moi, ce qui gênait nos relations: c'étaient ces fatigants souvenirs d'amour.

—Fadaises, ma toute belle !

—Sottises, mon très-cher !

—Étions-nous assez enfants !

—Tenez, Christian, j'ai honte quand j'y pense !

—Je vais vous faire un aveu, Jane : je conservais une petite inquiétude à votre sujet, vous aviez beau me dire que vous étiez guérie...

—C'est absolument comme moi : je me défiais de votre froideur.

—On a vu des jeunes personnes se tromper elles-mêmes.

—On a vu des jaloux jouer la comédie de l'abandon.

—Mais, par exemple, dit Christian, dont la voix se fit à son insu plus lente et plus grave, quand vous m'avez donné cette clef de votre jardin...

—Quand vous l'avez prise avec un empressement si joyeux, poursuivit Jane.

—J'ai senti comme un frisson au cœur ! acheva Christian presque à voix basse.

—Comment ! comment ! s'écria Jane, un frisson ? mais j'ai été enchantée, au contraire !

—C'est qu'apparemment vous étiez mieux guérie que moi, Jane. Moi, voyez-vous, j'ai le cœur fait ainsi : il est des souvenirs qui ne pourront jamais s'effacer de ma mémoire.

Ce n'était plus pour garder son sourire que Jane se tenait à quatre ; il y avait des larmes de joie sous sa paupière.

—Voulez-vous savoir? dit-elle pourtant avec un dédain parfaitement joué, cela me fait pitié, voilà tout !

—Vous êtes bien heureuses, vous autres femmes ! soupira Christian.

Jane eût payé ce soupir au prix de dix années de vie, mais elle tint bon ; elle l'avait dit : c'était sa dernière bataille.

Christian rêvait. Il poursuivit d'un ton langoureux.

—Ces chères promenades au bord de l'eau tranquille et bleue ! Ces longs silences sous la voûte muette des grands arbres ! Les heures si belles et si douces du premier amour ! Que disions-nous, Jane, dans la voiture qui nous emportait loin de la maison de votre oncle ? Je ne sais ; je ne sentais plus mon âme ; c'était comme un rêve plein de délices, et les bienheureux doivent se taire ainsi au Paradis !

—Oui... oui, murmura Jane combattant son émotion victorieuse, vous dites vrai : c'était un rêve !

—Vous pleuriez, je m'en souviens. C'était avec mes baisers que j'essuyais vos larmes.

Jane était pâle ; sa voix trembla quand elle dit :

—Ne parlons pas de cela, Christian, je vous en prie !

—Pourquoi ? demanda Christian ; c'est notre dernier jour ; demain ces souvenirs seraient coupables.

—Ils sont bien douloureux aujourd'hui ! balbutia la jeune femme qui appuya ses deux mains contre son cœur.

—Pour vous, Jane, s'écria Christian, je ne dis pas. Mais pour moi, c'est ce petit coin de la mémoire où le cœur dresse religieusement un autel. Oh ! qu'il était naïf et profond l'amour que je vous portais, Jane ! Comme nos deux cœurs étaient bien faits l'un pour l'autre ! car vous m'aimiez, vous aussi !...

—Je le croyais, voulut dire la jeune femme.

—Taisez-vous interrompit le lion avec chaleur, ne blasphêmez pas, au moins ! vous m'aimiez, je vous jure que vous m'aimiez ! Depuis lors, vous avez changé, c'est possible, et c'est mon malheur...

—Son malheur ! répéta Jane en elle-même et en caressant ce précieux aveu tout au fond de son âme.

—Laissez-moi, reprit le lion, laissez-moi, je vous en supplie, cette pauvre consolation ! Dites-moi...

—Eh bien, oui, Christian, je crois que je vous aimais.

Le lion lui avait pris les deux mains qu'il dévorait de baisers.

—Comme moi, balbutiait-il avec une ardeur toujours croissante, — n'est-ce pas, Jane, comme moi, avec passion, avec délire, avec folie? car c'était comme cela que je t'aimais! Et que tu étais divinement belle quand tes yeux adorés me parlaient d'amour! Mon Dieu! pas plus belle qu'à présent! Il faut qu'on m'ait jeté un sort! Sais-je, moi, où j'avais le cœur quand j'ai pu croire que je ne t'aimais plus!

Jane sentait vaguement qu'il fallait résister encore, et que de sa résistance dépendait la victoire; mais son sein battait et ses yeux se voilaient.

Timidement et gauchement, Christian voulut passer une main derrière sa taille.

—Je t'aime! répétait-il à satiété, je t'aime comme au premier jour, comme à la première heure de cette tendresse, unique en ma vie!

Jane le repoussait. Il ajouta avec explosion en l'entourant de ses deux bras qui tremblaient :

—Je te dis que je t'aime!

—Et moi je vous dis qu'il est trop tard! répliqua Jane en lui échappant.

Christian s'éveilla comme d'un rêve; sa tête se pencha sur sa poitrine; il regarda Jane qui se

tenait à quelques pas, émue et toute frémissante.

—Trop tard! répéta-t-il machinalement. Est-ce vrai, cela? Si vous m'aimiez encore, Jane, pourquoi serait-il trop tard? Ne sommes-nous pas libres? n'avons nous pas jusqu'à demain? Trop tard! Est-il jamais trop tard pour réparer une faute? Le destin de toute notre vie est là, Jane, et je vous parle du fond du cœur. Qu'y a-t-il derrière nous? tout un passé d'amour. Jetons un voile sur ces quelques semaines extravagantes et maudites, expions-les à force de tendresse et reprenons notre bonne vie d'autrefois, là où nous l'avons laissée.

—Quelle folie! dit Jane qui baissa les yeux pour que ses regards émus ne pussent démentir ses paroles.

Christian frappa du pied.

—Et s'il nous plaît d'être fous! s'écria-t-il; je renonce à tout de grand cœur; dans l'univers entier il n'y a que vous pour moi, Jane. Et vous avez beau faire, il n'y a que moi pour vous!

—Comme vous arrangez cela!

Christian se laissa glisser jusqu'à terre et s'agenouilla.

—Je suis assez puni, murmura-t-il doucement; regarde-moi, Jane... et ne mens pas... Tu m'aimes?

—Non ! non ! balbutia Jane en détournant la tête; je ne veux pas vous aimer !

Christian devinait qu'elle pleurait ; il ne parla plus ; il l'attira tout doucement vers lui et mit un baiser sur ses lèvres. Jane tressaillit entre ses bras, puis elle lui jeta ses mains autour du cou. Elle pleurait encore, mais elle souriait aussi.

—Méchant ! dit-elle tout bas et d'une voix tremblante ; oh ! que tu m'as fait de mal !

—Tu vois bien ! s'écria le lion qui se rassit auprès d'elle; c'est le destin, ma pauvre amie ! Nous ne pourrons jamais nous débarrasser l'un de l'autre !

Jane restait immobile ; elle pensait :

—Je me suis laissé vaincre trop vite !

—Ma parole, reprit le lion avec bonhomie, mais sans aucune espèce de lyrisme sentimental, si ce n'était la mauvaise honte, je crois que je t'épouserais tout de suite.

—Je ne vous demande rien, Christian, fit Jane, qui redevenait pâle.

—Ne te fâche pas ! Je parle en bon bourgeois : je ne serai content que quand je t'appellerai ma femme : c'est convenu. Mais quel esclandre, songe donc ! dans cette maison où tu as un fiancé et moi une fiancée ! Il faudrait un moyen, un expédient...

Jane était si heureuse de l'entendre parler ainsi sérieusement et sans phrases qu'elle restait là comme engourdie dans sa béatitude. Elle avait eu terriblement peur au moment où Christian s'était relevé, mais maintenant la blessure de son âme était guérie. Elle croyait plus à cette promesse simple, bourgeoise, selon l'expression de Christian, qu'à tous les serments du monde.

—Ah çà, tu ne peux donc pas chercher! s'écria le lion avec impatience.

—Je cherche, murmura Jane par manière d'acquit.

Elle ne cherchait pas; elle contemplait Christian qui était encore son Christian à elle, et ce n'était pas trop de toutes les facultés de son être pour savourer ce grand, cet immense bonheur!

—Si seulement, pensait le lion qui en avait fini avec la rêverie, si l'on pouvait se procurer un motif plausible... n'importe quoi... un cas de force majeure... enfin, je ne sais pas moi, quelque bonne petite violence?

Pendant qu'il parlait, la porte située derrière lui s'ouvrit tout doucement, et au moment où il prononçait ces mots : *Bonne petite violence,* le fermier Saunders de Newcastle entra dans la chambre, avec

ses épaules herculéennes et son énorme gourdin. Au même instant, ce coquin de Tom Borne montrait sa face bilieuse au seuil de la porte principale.

Saunders frappa le sol du bout de son bâton et s'appuya dessus, comme le bourreau des tableaux couleur moyen âge s'appuie sur le manche de sa hache. Jane poussa un cri de frayeur; Christian, qui d'abord avait regardé Tom Borne, se retourna vivement.

—Mon oncle! pensait Jane; il va tout perdre!

Un sourire franchement joyeux était sur les lèvres de Christian.

—Pardieu! s'écria-t-il, voici l'affaire: cas de force majeure, bonne petite violence, notre oncle et son vénérable gourdin!

Saunders de Newcastle ne comprenait pas encore et le regardait d'un air inquiet.

—Bonjour, notre oncle, reprit le lion en lui tendant la main, soyez le bienvenu cette fois et prêtez-moi votre gourdin... N'ayez pas peur: c'est pour assommer ce drôle!

Il montra Tom Borne, qui fit un pas en arrière.

—Je n'ai plus de secret, maraud! reprit encore Christian, et je payerai désormais en coups de canne.

—Alors, répliqua Tom Borne qui fit demi-tour

sur ses deux talons, je vais chercher une place de portier, car on ne peut pas vivre de l'air du temps.

Jane avait tendu son beau front à Saunders, qui restait indécis et toujours immobile.

—Allons, notre oncle! s'écria le lion gaiement.

Saunders lui mit sa large main sur l'épaule et le regarda en face.

—Je veux bien faire la paix, mon voisin de campagne, dit-il avec un reste de rancune, pourvu qu'il n'y ait pas de porte de derrière.

Christian éclata de rire; Saunders serra son gourdin et ajouta en s'essuyant le front :

—Ah! ah! vous pouvez-vous vanter de m'avoir fait courir!

—Rassurez-vous, notre oncle, dit Christian, et chargez-vous seulement du vicaire : les témoins ne nous manqueront pas!

Il alla ouvrir la porte par où Tom Borne était sorti. On entendit un bruit de voix dans le corridor, et presque aussitôt après, le commodore entra, tenant sir Edgard sous le bras. Miss Amy venait ensuite baissant les longs cils de sa paupière pour dissimuler son sourire espiègle. Carter, Lewis, Staunton, Filowski et une demi-douzaine d'autres fournisseurs fermaient la marche.

—Ces messieurs m'ont fait leur devis, disait Robert Davidson à Edgard, cela me coûtera deux mille livres sterling : ce n'est pas cher! Il faut bien fêter les deux mariages. J'avais oublié de vous dire que les deux mariages sont arrangés définitivement. Vous êtes contrarié, que voulez-vous? Faites un retour sur vous-même, Edgard, mon ami, et vous comprendrez que vous êtes trop comme tout le monde pour entrer dans ma famille!

—Cependant, Milord, votre fille... voulut dire Edgard Lindsay.

—Tiens! voici Mac-Aulay! s'écria le commodore. Il a bonne mine, je sens que je me porte bien!

—Votre fille... insista sir Edgard.

—Assez, Monsieur, je vous prie!

—Pourtant, Milord, dit Jane qui s'avança vers lui, si vous tenez à vous allier à l'auteur de *David Rizzio*...

—A l'auteur des savantes *Etudes sur le paupérisme,* ajouta Christian.

—Si j'y tiens, Milady! fit le commodore en baisant galamment la main de Jane, vous me demandez si j'y tiens!

—Je vous le demande, Milord, parce que sir Edgard Lindsay...

—Qu'a-t-il de commun, je vous prie, avec lady Desdemone Bridgeton?

Amy, incapable de se contenir, serra en passant les mains de Jane et se jeta au cou du commodore.

—Mon père! mon père! s'écria-t-elle. C'est lui! c'est sir Edgard qui écrit sous le nom de lady Bridgeton!

Le commodore resta foudroyé, puis il se tourna vers le cercle immobile des fournisseurs comme pour chercher un appui dans sa détresse.

—Comment! balbutia-t-il, comment! Gardons-nous de plaisanter sur des sujets si graves! Le dithyrambe sur l'Irlande! le *Traité du paupérisme*, et ce superbe drame qui a fait rire et pleurer les trois royaumes!...

—Ma foi, Milord, dit Edgard avec brusquerie, je vous demande grâce pour ma modestie, car je suis positivement l'auteur de tout cela.

Le commodore regarda sir Edgard d'en bas, comme si ce dernier eût grandi subitement de vingt coudées.

—Ah diable! grommela-t-il, j'ai toujours été votre ami, Lindsay, vous le savez bien. Ah, peste!... mais Milady, alors?

Christian avait pris la main de Jane.

—Cher lord, dit-il, la pauvre Jane est ma femme, voilà tout, et sur mon honneur, je ne désire point qu'elle sache faire des dithyrambes, des traités ou des drames !

—Sa femme ! répétèrent les fournisseurs pris d'inquiétude.

—Votre femme, Mac-Aulay ! votre femme ! s'écria le commodore avec agitation ; mais alors... et ma fille ?

—Mon père, répondit la blonde Amy, qui tendit la main à Edgard, moi, je ne me plains pas !

Le commodore croisa ses bras sur sa poitrine et baissa la tête dans l'attitude de la réflexion ; tout à coup le rouge lui monta au visage et les veines de son front se gonflèrent.

—Je pense que je vais m'emporter, gronda-t-il ; tout le monde me paraît content, ici, moi seul je suis victime !

Il se creusait la cervelle pour trouver un moyen original et nouveau de manifester sa colère. Christian lâcha la main de Jane. Il alla prendre à l'un des trophées de sport suspendus à la muraille une toque de jockey et une cravache.

—Vous, Milord, dit-il avec solennité, croyez-moi, vous avez le beau lot. J'étais lion, je veux rentrer

dans la vie privée ; j'abdique en votre faveur : voici mon sceptre et ma couronne !

Il lui présenta la cravache et le coiffa de la casquette en ajoutant :

—Vous êtes lion légitime, Milord !

Ce n'était pas le compte des fournisseurs, qui voulurent s'interposer. Christian les envoya au diable pour la seconde fois, et de bon cœur. Il donna une grosse poignée de main à l'oncle Saunders, qui était là déjà comme chez lui, et glissa le bras de Jane sous le sien. Edgard avait rejoint Amy, et le vicaire allait avoir double besogne.

Le commodore cependant était resté comme frappé de la foudre avec sa casquette sur la tête et sa cravache à la main.

—Lion ! murmurait-il écrasé sous cet honneur inattendu ; je suis lion ! Il y aura des gilets Robert, des redingotes Davidson... et *Parallélipipède* sera un cheval célèbre !

Les larmes lui vinrent aux yeux.

—Soutenez-moi, Monsieur Lewis, reprit-il d'une voix faible, c'est trop d'émotions ! Quand je pense que ma fille épouse une femme auteur... c'est-à-dire... Enfin, vous comprenez bien !

—Veuillez vous réunir tous autour de moi, ajouta-

t-il en se redressant ; je crois qu'en cette circonstance il est à propos de prononcer un discours... Jeunes époux ! une longue carrière s'ouvre devant vos pas ; vous allez parcourir des sentiers fleuris...hum ! et le fleuve du bonheur... Hum! hum!... dont les rives enchantées...

Jane lui prit la main d'un côté, Amy de l'autre.

—Un lion doit rester célibataire, poursuivit Robert Davidson avec une nuance de mélancolie dans la voix ; je serai le premier lion veuf, et c'est encore une originalité.

—Messieurs, s'interrompit-il en s'adressant aux fournisseurs désappointés, je vous continuerai ma confiance dans la nouvelle et importante position que j'occupe.

—Ah ! Milord !... dit Carter.

—Bravo ! s'écrièrent les autres.

La figure de Robert Davidson s'illumina.

—Messieurs ! s'écria-t-il en étendant la main ; je m'engage à faire journellement les choses les plus extraordinaires. J'y ai songé souvent : nous sommes encore à l'enfance de l'art. Des huîtres ! que diriez-vous d'un homme qui dévorerait les écailles ? Ne peut-on s'habituer à marcher à reculons sur le trottoir ? Et tenez, il y aurait une excentricité qui ferait

fureur ; ce serait de venir dans le parc Saint-James en habit de cour et en bas de soie, et de tirer des coups de carabine dans les fenêtres de la reine !

—Mon père ! dit Amy effrayée.

—Calmez-vous, Milord ! fit Christian.

—Messieurs ! acheva le commodore qui tourna tout à coup à l'attendrissement ; je le ferai comme je le dis ; rien ne me coûtera pour mériter le titre de lion ! Je termine cette improvisation en émettant le vœu que vous ayez spontanément l'idée de me porter en triomphe, moyennant quoi je vous invite tous à la noce de ma fille !

—Bravissimo ! vive le lion ! crièrent les fournisseurs en l'entourant.

Pendant qu'ils le juchaient sur leurs épaules, le commodore leur dit confidentiellement :

—Ce pauvre Mac-Aulay n'était pas le Pérou ! Des tigres ! Quelle platitude ! Voici une idée qui me vient ! Il y a au jardin zoologique un éléphant malade ; je l'achèterai, coûte que coûte ! je le combattrai en public et sans trembler, au moyen de fusées à la congrève ; je le tuerai. Avec sa peau nous ferons...

Il s'arrêta, saisi d'un scrupule honorable. Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène, ayant étranglé un

lion dans la forêt de Némée, se tailla un manteau dans le cuir de ce monstre ; or Robert Davidson ne voulait imiter personne, pas même Alcide. Heureusement Filowski lui glissa quelques mots à l'oreille et le commodore conclut en caressant le menton de cet ingénieux Polonais :

— C'est cela, parbleu ! avec la peau de l'éléphant, nous ferons des bottes à la commodore !

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS.

